N°1829 JUIN 2021 4 €

LE MONDE LIBERTAIRE

LE MENSUEL SANS DIEU NI MAÎTRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE
MEMBRE DE L'INTERNATIONALE DES FÉDÉRATIONS ANARCHISTES

PARCE QUE LES GRAINES DE L'AUTOGESTION FINISSENT TOUJOURS PAR FLEURIR !!!

SOMMAIRE INTERACTIF

N° 1829 – JUIN 2021

3 ÉDITO « Occupe-toi de tes affaires ! »
3 FAITS D'HIVER Jeanne, Jean-Marie, Philippe, Adolf… et les autres !
3 STRIP Monsieur Lhomme. Y a un tas de choses…

TERRAINS DE LUTTES

4 La loi de Sécurité globale préservant les libertés
5 Sous-traitance = Maltraitance
6 Moi, auxiliaire de vie

LA VIE MODERNE

7 Fin de la pandémie. Un monde nouveau ?
9 Robocratie : Science, Technique et Politique [3]
10 Robocratie : « Pour tout bagage on a sa gueule. »

HISTOIRE

11 Joe Hill
12 Pour découvrir ou mieux connaitre les IWW.

PASSE-PORTS

14 ESPAGNE Manifestement… c'est « sois facho ou tais-toi ! »
16 Le 8 mai, le gouvernement espagnol a commémoré les exilés espagnols.
17 Les scandales du roi Juan Carlos Ier
18 ARABOFOLIES Obstin·é.e.s !
20 CUBA L'économie change, l'État autoritaire continue…
22 Le Guetteur. Une histoire de drones, histoire drôle ?

RÉFLEXIONS

24 Le prix exorbitant de la démesure
26 Les religions et le capitalisme même combat.
27 Qatar 2022 ou le côté obscur du football
28 Agnosticisme et athéisme
29 Épluchons un mot… Classisme

OCCUPONS-NOUS DE NOS AFFAIRES

30 Ne mendions plus notre utopie
31 C'est le moment de garder une part de nostalgie
33 Sortez, Monsieur !
34 À propos des Éditions libertaires
36 Premier mai parigot : résister c'est créer !
38 Les mains dans la terre
39 La Technobureaucratie européenne à l'œuvre
41 Municipalisme libertaire. Si j'ai bien compris Bookchin
42 Martine, marchande de bien-être

CULTURES

43 Wild Rose, film de Tom Harper, 2018
44 Il était une fois un village…
45 Encyclo A, A nouveau
46 La littérature enfantine ne concerne pas les anarchistes

FICHES DE LECTURE

48 Conte historique sur la Commune de Paris
48 Le regard de David Graeber
49 Fils de…
49 Rencontre de deux anarchistes : Makhno et Durruti
50 Y a du neuf sous le ciel
51 Ce n'est pas « Le baiser de Rodin »
51 Un pavé dans la confusion
52 Et c'était bien…
52 Du côté des femmes, leur histoire

53 Annuaire des groupes et liaisons de la FA
55 BD : Bad Rabbit
56 1871 par Vincent Makowsky

BULLETIN D'ABONNEMENT

LE MONDE LIBERTAIRE

Je choisis mon abonnement

FRANCE MÉTROPOLITAINE ET DROM-COM

• **tarif réduit :** chômeur·se·s, étudiant·e·s • **gratuit** pour les détenu·e·s.

abonnement	standard	soutien	tarif réduit
un an numérique	☐ 11 numéros **22 €**	☐ 11 numéros **42 €**	☐ 11 numéros **11 €**
un an papier + numérique	☐ 11 numéros **44 €**	☐ 11 numéros **85 €**	☐ 11 numéros **22 €**
durée libre papier + numérique	prélèvement automatique ☐ **11 €** / trimestre	☐ **21 €** / trimestre	☐ **5, 5 €** / trimestre
offre d'essai 3 mois	☐ papier + numérique **6 €**		

ÉTRANGER abonnement papier + numérique (uniquement virement et Paypal)

• **tarif réduit :** chômeur·se·s • **gratuit** pour les détenu·e·s.

abonnement	standard	soutien	tarif réduit
Union Européenne et Suisse (si paiement en €)	☐ 11 numéros **49 €**	☐ 11 numéros **89 €**	☐ 11 numéros **24 €**
reste du monde	☐ 11 numéros **65 €**	☐ 11 numéros **105 €**	☐ 11 numéros **32 €**

J'envoie ce bulletin sous enveloppe affranchie avec mon règlement à :

Les Publications libertaires – 145 rue Amelot 75011 Paris

☐ **par chèque bancaire :** libéllé à l'ordre de « Les Pulications libertaires »

☐ **par virement bancaire : IBAN FR76 4255 9100 0008 0015 1423 617 – BIC CCOPFRPPXXX**

☐ **par prélèvement (abonnement à durée libre)** JOINDRE UN RIB

COMPTE À DÉBITER TITULAIRE : .....

IBAN : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_| **BIC :** |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

mon adresse de livraison

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

.....

Code Postal .....

Ville .....

Date : |_|_| |_|_| |_|_|_|_|

signature : .....

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal LE MONDE LIBERTAIRE. Je pourrai suspendre à tout moment mon service au journal par courrier ou par courriel :

administration-ml@federation-anarchiste.org.

ORGANISME CRÉANCIER : PUBLICATIONS LIBERTAIRES
145 RUE AMELOT 75011 PARIS
N° NATIONAL ÉMETTEUR : 58 50 98

signature obligatoire : .....

***Le Monde libertaire* est disponible en vente directe et à l'unité sur le site du journal www.monde-libertaire.fr**

ÉDITO

« Occupe-toi de tes affaires ! »

Qui n'a jamais reçu cette remarque cinglante ? Eh bien, justement, nous te proposons de t'occuper de tes affaires. Avec d'autres…

Regarde autour de toi : syndicats, associations, organisations, l'engagement ne fait plus recette.

Tous les jours est favorisé l'isolement. Cartes de crédit, ordinateurs et mobiles nous permettent d'organiser nos achats et démarches sans contact avec le moindre humain. Les services publics, notre bien commun, sont détricotés dans l'indifférence quasi générale.

Quelle réponse apportée ? Commencer par s'occuper de soi à la quête du « bien-être » ? Jean-Luc nous en parle. Il nous parle également d'un combat local… Alors s'engager localement dans un collectif de défense d'intérêts (au sens noble) locaux ? Lutter pour ne plus courber l'échine devant une loi décidée en notre nom ? Devant des actionnaires et des patrons qui profitent de notre travail ?

Se battre seul ? À éviter…

Se mettre en marge de cette société mortifère ? Rappelle-toi : quand tu es dans la marge tu restes dans le cahier. La marge, c'est cette bande étroite que te laissent les tenants de la page. On tolère tes annotations, tes remarques « révolutionnaires » à condition que tu ne franchisses pas la ligne qui te tient à l'écart de là où tout se joue.

Alors, occupons-nous de nos affaires, solidairement, sortons des marges.

À lire pour avoir envie d'actions communes l'article sur les IWW. À lire pour comprendre que l'engagement est toujours possible, l'article sur des femmes en lutte dans le monde arabe.

À lire le témoignage d'une aide à domicile, membre du Collectif national et régional IDF de la force invisible des aides à domicile… Se battre seul ? À éviter…

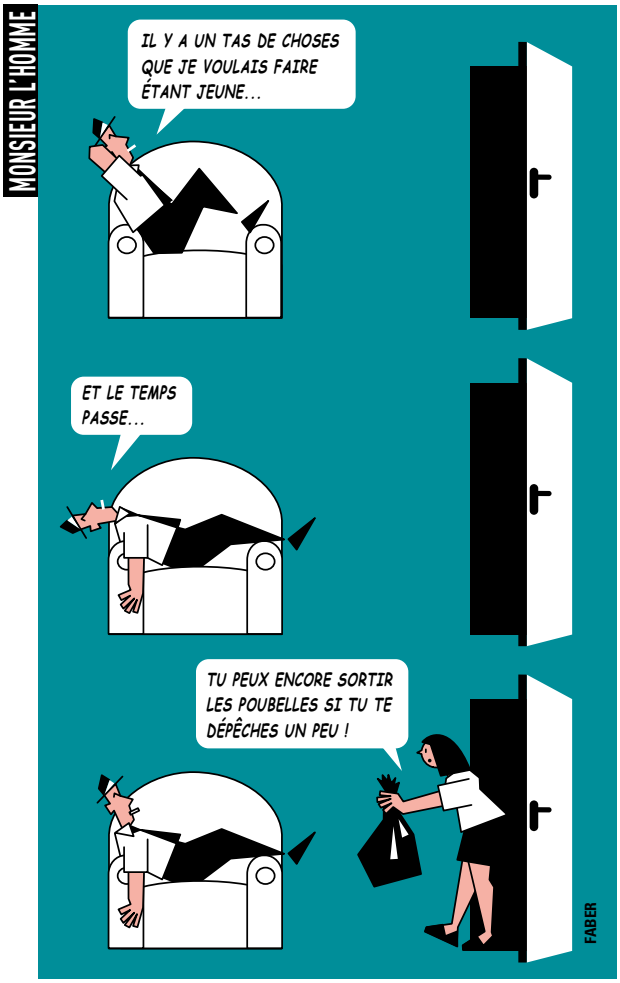
Bonne lecture.

Bernard

Errare humanum est…

ML n° 1827, dans l'article « *Tu as voté et après* » page 39, il est écrit « *on consulte par voie référendaire les électeurs pour le traité de Lisbonne en 2005, les électeurs répondent majoritairement "Non". Que Nenni, Sarkozy le signe quand même.* »

La réalité fut tout autre : c'est au TCE (Traité constitutionnel européen) de 2005 que le référendum se vit infliger un NON majoritaire et c'est en 2007 que Sarkozy ratifia le traité de Lisbonne, reprenant les éléments essentiels du TCE, ce qui démontre une fois de plus la duplicité de ces esbroufeurs : on les dégage (eux ou leurs œuvres) par la porte, ils rentrent par la fenêtre.



FAITS D'HIVER

JEANNE, JEAN-MARIE, PHILIPPE, ADOLF… ET LES AUTRES !

Le 8 mai 1429, Jeanne d'Arc libérait Orléans. Cet « événement » historique est célébré, depuis 1920, par une fête nationale lors du deuxième dimanche du mois de mai. Le 9 mai, cette année.

Le Front national de Jean-Marie Le Pen s'est associé à cette célébration officielle en 1979. Logique. Mais, en 1988, découvrant soudainement qu'il « collaborait » avec l'establishment, il a décidé de célébrer Jeanne, seul, le 1er Mai, pour rassembler l'hommage à « la pucelle » à la fête du Travail du maréchal Philippe Pétain. Ah mais !

Certains ingénus ne manqueront pas de se demander pourquoi le Front national, et désormais le Rassemblement national, ne célèbrent pas Jeanne d'Arc tout simplement le 8 mai.

Hé bé, c'est tout simple, bande de nigauds. C'est tout bêtement parce que le 8 mai, c'est l'anniversaire de la capitulation nazie. ACH SO !

Étonnant, non !

Jean-Marc Raynaud

LA LOI DE SÉCURITÉ GLOBALE PRÉSERVANT LES LIBERTÉS

Cela ne fait pas du tout sourire : voté le jeudi 15 avril à l'Assemblée nationale, un texte de loi de ce calibre fait froid dans le dos. La commission mixte paritaire (CMP) du Parlement constituée de sénateur·trice·s et de député·e·s a signé un accord sur la loi « Sécurité Globale » qui devrait être adoptée. Rapport confié par le Premier ministre (il y a trois ans) et proposé par les groupes « La République en Marche », « Agir ensemble » et le ministère de l'Intérieur, retouché par le Sénat. Les partis de gauche annoncent vouloir saisir le Conseil constitutionnel.

Les polices municipales vont s'inscrire avec des pouvoirs, des moyens techniques et nouveaux (drones, caméras-piétons, vidéos surveillance), plus d'attributions légales exercées en lien direct sous le contrôle du procureur de la République, visant à instituer un « continuum de sécurité » englobant les policiers nationaux jusqu'aux policiers municipaux en passant par les gardes champêtres ou encore les agents de sécurité privée. Une police municipale sera désormais possible à Paris.

Les "bourres" se suivent et ne se ressemblent pas

Bien que le projet de loi ne s'appelle plus « Sécurité globale » — il a changé de nom sous la nouvelle appellation « Nouveau pacte des sécurités respectueuses des libertés » — difficile de voir le côté respectueux.

Un texte pour restreindre les libertés fondamentales, pour arriver à une surveillance de masse généralisée qui en est le point central.

Il cherche à brouiller les différences entre police nationale, police municipale et agent de sécurité privée dans un « continuum de sécurité », là où il faudrait une coordination et des missions clairement définies et séparées.

Il vise à servir les revendications des corporations policières les plus extrémistes qui ne voient aucun problème dans la police nationale, définissant en quelque sorte deux camps, celui de la police nationale accompagnée du ministère de l'Intérieur et la population.

Les policiers ne feraient qu'appliquer la loi. C'est une escalade des moyens de répression.

Cacher ce flic que je ne saurais voir

Concernant l'article 24 : On est passé d'un an de prison et 45 000 euros d'amende à cinq ans de prison et 75 000 euros d'amende pour le fait d'identifier un policier dans le but de nuire à son intégrité physique ainsi qu'à sa famille.

Une autre infraction est, elle, punie de cinq ans de prison et de 300 000 euros d'amende pour toute personne qui ●●●

ENGIN AKYURT

constituerait une base de données personnelles informatiques relatives à des policiers. Ce n'est plus le fait de filmer ou de diffuser qui est pointé.

Le bilan en matière des réductions publiques est assez significatif. Il suffit de voir les résultats deux ans après les Gilets jaunes : trois mille condamnations, 32 personnes éborgnées, cinq mains arrachées (comme pour des victimes de guerre).

Ce texte protège davantage les policiers, il devient plus difficile de les juger pour leurs « bavures », leurs « dérapages », voire « l'affaire Benalla ».

La priorité est au matériel fourni par la police, la preuve par neuf : le ministère de l'Intérieur a commandé 170 000 munitions LBD 40, 586 micros-drones pour un montant de quatre millions d'euros, drôle de façon d'envisager la préservation des libertés.

Souriez, vous êtes fliqués !

C'est un texte de fermeture du débat. Circulez ! Il n'y a rien à voir ! En revanche, le respect des libertés individuelles et publiques voulu par les Droits de l'homme n'est pas au rendez-vous. Filmer la population à l'aide de caméras mobiles est une atteinte à la personne et une intrusion dans sa vie privée. Le texte n'interdit pas l'usage de la reconnaissance faciale. L'article 21 autorise les forces de l'ordre à utiliser des images filmées, par les caméras-piétons, afin de permettre au ministère de l'Intérieur de se servir des images dans un but de communication en réponse à celles diffusées sur les réseaux sociaux. La CMP précise que ces images ne seront pas diffusées dans les médias pour ne pas risquer de provoquer une « bataille médiatique ».

La Commission nationale de l'informatique et des libertés (CNIL) a insisté pour que le modèle soit transformé. Que peut donc engendrer l'arrivée de ce genre de pratique ?

Une pétition circule en ligne pour demander la censure de la loi. Des syndicats, des collectifs, des associations ont déposé une contribution auprès du Conseil Constitutionnel, seul véritable contre-pouvoir, capable de mettre fin à cet affront sécuritaire et liberticide.

https://lemouvement.ong/stoploisecuriteglobale/

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

SOUS-TRAITANCE = MALTRAITANCE

21 mois qu'elles sont en grève. **21 mois** qu'elles tiennent avec les soutiens et les caisses de résistance. **21 mois** qu'elles exigent la fin de la sous-traitance. **21 mois** que les femmes de chambre de l'hôtel Ibis Batignoles luttent pour obtenir leur embauche directe par le groupe Accor, le plus grand groupe hôtelier européen (Ibis, Mercure, Novotel, Sofitel, Pullman…). L'enjeu ? La fin de leur condition de « sous-traitées » par STN (Sous-Traitance Nettoyage). **21 mois** de combat avec leur syndicat CGT-HPE (Hôtels Prestige et Économiques), pour en finir avec les cadences infernales qui leur sont imposées, pour être payées pour toutes les heures réellement effectuées et non plus « à la tâche », pour la revalorisation de leurs salaires et l'obtention des mêmes primes que le reste du personnel embauché directement par le groupe Accor.

21 mois que le groupe Accor et STN font la sourde oreille et se renvoient la balle. **21 mois** que les négociations sont au point mort, les employeurs utilisant leur

méthode habituelle : jouer le pourrissement de la grève.

Suite à leur plainte déposée contre Accor et STN, elles étaient une vingtaine à avoir RV aux Prud'hommes mercredi 7 avril pour une audience de conciliation. Avant l'audience, un rassemblement de soutien avait lieu non loin du bâtiment du Conseil de Prud'hommes rue Louis Blanc (75010). Nous étions une bonne centaine à être présents pour les soutenir, collectifs divers, syndicats, politiques… on pouvait y voir pêle-mêle élus de gauche (Coquerel, Simonet, Audrey Pulvar), syndicats d'autres hôtels en lutte, collectifs féministes (dont les Rosie, leurs bleus de travail et leur chorégraphie), Unef, Attac, NPA, groupe Salvador Seguí de la FA, l'historienne Ludivine Bantigny, et toujours bien sûr l'animatrice syndicale Tiziri Kandi…

À l'heure où les premiers de corvée sont remerciés (verbalement) par le pouvoir, leurs conditions n'ont pas évolué d'un iota. Pire, prétextant la crise sanitaire, le groupe Accor se restructure en annonçant des centaines de suppressions d'emploi, tout en n'oubliant pas de percevoir les aides financières de l'État : l'argent public au secours des employeurs privés mais pas des salarié·e·s.

21 mois de combat et ce n'est pas fini : prochaine audience aux Prud'hommes, le… 13 décembre. Qu'à cela ne tienne, elles l'ont dit haut et fort, elles sont prêtes à tenir encore 15 mois.

Ce n'est qu'un début, le combat continue !

Ramón Pino
Groupe anarchiste Salvador Seguí

MOI, AUXILIAIRE DE VIE

Je suis l'intruse qui arrive chez vous. Celle qui entre dans votre intimité, celle que vous ne connaissez pas, celle qui doit se faire accepter.

Vous êtes en colère, les intervenants changent sans cesse, vous devez répéter toujours la même chose, la place des affaires, les habitudes que vous avez.

Et moi je suis là, je vous écoute, j'écoute vos angoisses, vos appréhensions, vos craintes et je comprends mais ne dis mot. Je vous laisse décharger votre colère car je sais qu'elle n'est pas contre moi.

Puis, je prends la parole, je vous dis, je vous comprends, cela ne doit pas être facile pour vous, j'essaie de vous rassurer, mais je sais que ce ne sont que des paroles pour vous et que seuls mes gestes, ma façon d'être avec vous, mon attention pourra vous convaincre. Il faut du temps, pour s'adapter, se déshabiller devant une inconnue, se faire toucher, se faire aider, accepter de ne plus être capable de faire les gestes habituels seuls, accepter de diminuer, accepter de vieillir tout simplement.

Vous me regardez et me dites comme je suis grande et élégante, une belle femme et là je comprends que je suis l'image que vous regrettez, vous qui avez perdu quelques centimètres, qui avez des rides, des cheveux blancs, qui vous déplacez difficilement.

Un peu contrainte, vous me dites de rentrer, vos déplacements sont lents, je vous sens un peu énervée angoissée.

Vous me dites que vous vous débrouillez seule pour votre toilette, je sais que ce n'est pas vrai, mais je ne peux pas vous forcer. Je continue à discuter avec vous, j'essaie de vous mettre en confiance.

Vous me parlez de vos enfants et petits enfants

Et votre visage se radoucit, je vous souris, je vous demande ce que vous faisiez et me répondez : professeur de français. La conversation s'installe tranquillement, vous me demandez si j'ai des enfants, vous commencez à vous intéresser à moi et cela me plaît.

Mais vous ne comprenez toujours pas pourquoi je suis là et me répétez encore et encore que vous n'avez rien demandé. Je me tais à nouveau et vous écoute attentivement.

Petit à petit, vous exprimez votre angoisse quant à vos pertes de mémoires, vos difficultés dans vos déplacements et votre solitude.

Je vous explique alors, que je suis là pour vous aider à ne plus vous sentir seule.

L'heure passe, angoissante pour vous dans les premières minutes puis petit à petit plus apaisante.

Je vous dis que je dois partir, je dois aller chez une autre personne, mais si vous le désirez je reviens demain.

Vous acceptez.

Vous m'accompagnez jusqu'à la porte, Nous nous disons au revoir, je vous tends la main, vous me tendez la vôtre, je vous souris, vous me souriez. Et je vous laisse, là, dans cet appartement, seule face à vous-même, en espérant que votre journée ne sera pas trop pénible, tout en sachant qu'indubitablement, elle le sera, de solitude.

Et pourtant, vous habitez Paris, dans un immeuble rempli de locataires qui oublient qu'au 6ème étage, au-dessus d'eux, en dessous, une femme vit esseulée, sans plus d'amitié, puisque tous morts, dont la famille est éloignée. Pas un ne s'intéresse à cette femme, trop vieille pour eux, trop ridée, trop courbée.

De son appartement, elle entend le bruit des pas au-dessus, les cris, les rires des enfants, mais c'est comme dans un rêve, elle ne voit jamais personne, personne ne sonne à sa porte, lui demande si tout va bien, parler un peu avec elle, lui demander si elle a besoin de quelque chose.

Elle fait partie d'une vie sans y être complètement, telle un fantôme, une ombre, dans cet immeuble parisien de la rive gauche. Pourtant elle en a aidé des personnes. Pourtant sa vie est passionnante et personne ne lui rend ce qu'elle a pu donner.

Pourtant elle est pleine d'humour et attachante, pourtant, pourtant, elle est une femme avant d'être vieille, elle a connu avant nous les joies, un homme l'a aimé, touché, caressé, elle a eu des enfants, ceux-là un jour ont quitté le nid familial, elle a continué à partager sa vie avec son époux, son amour qui un jour s'en est allé et c'est alors que tout s'est arrêté. Cette femme, c'est vous, c'est moi, c'est nous, cette femme qui maintenant a un certain âge mais qui n'en reste pas moins une femme.

Et demain, je retournerai voir cette femme, je recommencerai à lui expliquer pourquoi je suis là, sans cesse je serai obligé de répéter. J'essaierai de lui apporter un peu de réconfort et petit à petit mon visage lui dira quelque chose.

Elle se dira en me voyant qu'elle connaît cette jeune femme, elle se sentira rassurée, enfin je l'espère...

Cette femme, ce sera peut-être moi dans quelques années et j'aimerais que quelqu'un fasse attention à moi, au lieu de me fuir.

Cette femme a envie encore de rire, de pleurer, de penser, de parler et non de radoter de solitude. Cette femme a encore envie d'exister.

Isabelle Vignaud-Manciet
Auxiliaire de vie (d'Envie) chez ALENVI
Membre du Collectif national
et régional IDF de la force invisible
des aides à domicile

NUMÉRICOCRATIE

FIN DE LA PANDÉMIE. UN MONDE NOUVEAU ?

Le lecteur trouvera dans ce numéro un article de Jean-Pierre Tertrais traitant de la même question (p.24)**.**
Je vais, quant à moi, tenter une autre façon de voir, complémentaire.

Le virus, hors sa dimension purement médicalo-scientifique, a bien sûr une dimension de révélateur. En termes de psychanalyse institutionnelle, on pourrait dire que c'est un analyseur de notre société. En plus, il est un agent révolutionnaire, en ce sens qu'il oblige tout le monde à modifier points de vue et modes de fonctionnement. Toutes les théories économiques qui tenaient le haut du pavé sont devenues en quelques jours obsolètes. La numérisation du monde qui allait son train-train a connu une accélération incroyable. La start-up nation a laissé la place à une start-up mondiale. En même temps les plus riches sont devenus encore plus riches et apparaissent comme une proie pour les États qui reprennent leur vieille fonction, oubliée, d'États providences.

Lorsque le 12 mars 2020, Emmanuel Macron lance son fameux *Quoi qu'il en coûte !* le monde tant politique qu'économique n'en croit pas ses oreilles. Le président a-t-il compris quelle boîte de Pandore il ouvrait, on peut se le demander ? En 5 mots, il venait de mettre fin à quarante années d'orthodoxie budgétaire. Dans le monde entier des milliers de milliards de dollars, d'euros et d'autres monnaies allaient être dépensés pour tenter de sauver une économie à l'arrêt et de conserver, en état de repartir, une main-d'œuvre qui ne l'était pas moins. Plus d'un an après, force est de constater que ces dépenses ont réussi à empêcher la barque de couler. Les tenants d'une économie classique ont ravalé leurs récriminations à la vue des bénéfices colossaux engrangés par un certain nombre de groupes du monde du luxe comme du numérique. La finance internationale n'avait jamais été aussi florissante. L'arrêt mondial de l'économie, hors celui du luxe, a permis aux groupes industriels classiques de faire une pause sans risque. Il fut possible de pratiquer des espèces de fermetures, de lock-out, sans créer de conflits sociaux. Ainsi, ils ont été à même de pouvoir penser à de nouvelles orientations de la production.

THE DIGITALWAY

La révolution économique en cours aux USA modifie complètement la donne. Elle ouvre à coups de milliards dispersés dans toutes les couches de la société, des horizons inconnus aux économistes de tout poil. Cet argent « hélicoptère » dont il était bienséant de se moquer est devenu la norme. La question de la dette brandie, pour faire peur, par nombre de spécialistes financiers apparaît insoluble dans une comptabilité classique. Cet argent, dépensé de façon incroyable il y a peu encore, n'a pu être créé que par la grâce de la numérisation fiduciaire.

La révolution numérique

Commencée dans les années 2000 avec la généralisation d'Internet, la numérisation de la société mondiale a subi un coup d'accélérateur dont nous n'avons toujours pas aperçu toutes les conséquences. Il y a le choc social du télétravail. Les confinements successifs dans tous les pays ont démontré qu'une autre façon de travailler était possible. En dispersant les employés, quitte à leur en fournir les moyens, le patronat d'État ou privé réduit les risques de conflit. En organisant la rotation de leur présence dans l'entreprise ou l'administration, les frais d'entretien des bureaux sont reportés sur les employés. À partir de là, en cascade, les conséquences s'empilent. Le coût des cantines comme des indemnités repas s'allège, les frais de ménage se réduisent, autour des lieux de travail, restaurants et autres *food truck* ferment et ainsi de suite. Tout ce qui pouvait former corps social disparaît.

Il en est exactement de même avec l'enseignement à distance, qu'il soit universitaire ou secondaire. Économie de locaux, dispersion des enseignants comme des étudiants, socialisation des uns et des autres de plus en plus compliquée. Tout cela entraîne tout à la fois l'habitude d'un nouveau type de relation enseignants-élèves comme dans l'autre sens. S'impose ainsi la nécessité de se former à de nouvelles façons d'enseigner (à quand cela dans les écoles de formation des maîtres ?).

L'autre effet de tous ces changements est la transformation des outils personnels informatiques. Ils étaient jusqu'alors des moyens privés de communications personnelles. Ils ont acquis dorénavant une dimension professionnelle à laquelle leurs propriétaires n'étaient pas habitués.

Tout cela apporte des nouveaux éléments dans ce que l'on appelle aujourd'hui, faute d'un autre mot, le *Big Data*. Au sein de cet ensemble de données qui circulent sans arrêt dans le cloud numérique, des animaux de proies sont apparus de plus en plus gros et de plus en plus efficaces qui ont nom algorithmes. Un article percutant est paru sur le site AOC[1] écrit par quatre personnes concernées directement par cette question. D'emblée,

●●●

1. https://aoc.media/opinion/2021/04/27/le-management-algorithmique-nouveau-paradigme-dorganisation-du-travail/

FIN DE LA PANDÉMIE. UN MONDE NOUVEAU ?

elles avertissent que « *le management algorithmique est en train de bouleverser le travail, son organisation et les relations entre employeurs et travailleurs* ».

L'algorithme est un ensemble de lignes de code numérique visant à décomposer au plus simple chaque geste social puis à recomposer les éléments nécessaires dans un but déterminé. À terme il permet de dépersonnaliser les relations interpersonnelles et à les objectiver. N'étant par définition, compréhensible, lisible, que par un nombre très réduit de personnes, il échappe à toute réglementation sociale collective. Les auteurs de l'article en viennent à dire que « l*es algorithmes fonctionnent ainsi comme des instruments de surveillance qui remplacent l'encadrement direct et créent des asymétries de puissance* ». Il suffit de remplacer le mot travailleur par celui de citoyen pour comprendre les effets, les conséquences de cette révolution numérique.

À tout cela il convient d'ajouter le ciel. Nouveau Prométhée, Elon Musk nous offre l'espace ! Il est notre nouveau guide, le führer du monde qui vient.

Le climat, les économistes et les services secrets.

« *Réduire de moitié les émissions de gaz à effet de serre d'ici à la fin de cette décennie* » c'est l'engagement que vient de prendre le nouveau « Greta Thunberg » américain qui siège à la Maison Blanche, âgé de 78 ans. Tous ceux qui glosaient sur la jeune Suédoise se taisent maintenant, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'en pensent pas moins mais les temps ont changé.

Ce qui est en cours aux USA, ce « *green deal* » va avoir des conséquences dans les bouleversements qui vont frapper l'économie européenne et donc française. Déjà l'industrie automobile se projette en 2030, c'est-à-dire demain, pour ne plus fabriquer que des voitures électriques supposées être vertes sans prévoir ouvertement que cela entraînera un grand nombre de licenciements. Le silence de ceux qui disaient « il faut faire ci, il faut faire ça » est assez étonnant. Après la question de la dette qui ne rentre pas dans leur savoir, celle du climat les laisse muets. Un article dans le journal *Le Monde* donnait les clés pour comprendre ce mutisme. « *En septembre 2019, deux éminents professeurs d'économie faisaient un constat ahurissant : sur les 77 000 articles publiés par les revues académiques les plus réputées en économie, seuls 57 concernaient le thème du changement climatique* ». La raison essentielle de cette absence tenait dans le fait que ces spécialistes étaient « *obsédés par l'idée de publier et d'être bien référencés* ». Ce qui amenait ces deux spécialistes à déclarer que les économistes universitaires « *avaient laissé tomber le monde* ». Tout cela dit bien que nous, les gens de base, avons du souci à nous faire devant ce qui se prépare. De la même façon que les dirigeants de ce monde sont impuissants et imprévoyants devant le virus, ils semblent être incapables devant le risque climatique. Enfin pas tous. Cela intéresse beaucoup les services secrets britanniques. Ils auraient désormais une mission de plus : aider à lutter contre le changement climatique. C'est même « *le principal sujet à l'ordre du jour de la politique étrangère* » dit leur nouveau chef. Il faut savoir ce que les autres pays préparent. En Allemagne, la Cour constitutionnelle a estimé que les mesures mises en place par l'exécutif pour lutter contre le changement climatique d'ici 2030 étaient insuffisantes, que c'était donc une atteinte aux droits fondamentaux. Rien que ça ! Dans ce pays les prochaines élections auront lieu fin septembre de cette année, en France ce sera en avril-mai 2021, il est déjà possible de parier sur le fait que le climat sera au centre des débats.

Verts et numériques même combat ?

Les milliards de milliards de données qui transitent à travers ordinateurs, smartphones, et autres installations connectées, ont besoin d'endroits pour se poser, des conservatoires pour ainsi dire. Ces endroits, les *data centers*, sont de grands producteurs de chauffage et nécessitent donc d'être refroidis en permanence. Le réchauffement de la planète est pour eux comme pour beaucoup d'autres, absolument contre-productif. En attendant un éventuel ralentissement de la hausse des températures ces data centers migrent à la recherche d'endroits plus frais. Ce faisant ils entraînent avec eux nombre d'emplois. Ils préfigurent les grandes migrations climatiques que d'aucuns prophétisent. Leur destination est à hauteur du cercle polaire. Là, l'air est plus frais, le soleil n'est présent que la moitié de l'année et l'eau des fleuves polaires coule en abondance pour alimenter les systèmes de réfrigération et produire de l'électricité. Facebook a donné l'exemple. A partir de 2010, d'énormes installations ont été construites à Luleå (Suède) à 100 km au sud du cercle polaire. Google suivra en Norvège encore plus au nord, après le cercle arctique. Le grand capital a intégré dans son fonctionnement le risque climatique. Voitures électriques, trains à hydrogène, *data centers* dans le grand Nord, etc. D'autres, pendant ce temps, s'esbaudissent à la hardiesse des propos de Biden ! Mais pas de trace d'une autre façon de faire.

Pierre Sommermeyer
Individuel

ROBOCRATIE

SCIENCE, TECHNIQUE ET POLITIQUE 3

LE SOLUTIONNISME : POUR TOUT RÉSOUDRE, CLIQUEZ ICI.

La technique est ambivalente. Lorsqu'elle résout un problème, elle en crée d'autres. C'est ce que capture la notion « d'effet de bord » utilisée en ingénierie. De surcroît, en permettant par de nouvelles techniques de cautériser les plaies qu'elle a ouvertes, elle offre le choix de ne pas les guérir vraiment ; elle dissout le politique.

La religion sécularisée

La technique fonde une croyance irrationnelle *: nous croyons* que chercheurs et ingénieurs *solutionneront* chaque nouveau problème, si grand soit-il ! Le solutionnisme est le nouvel avatar du religieux en charge de notre *Salut* et porteur de miracles. De puissants miracles comme la reconfiguration de l'espace et du temps qui voit l'espace se comprimer et le temps se dilater : on en fait plus, en moins de temps et la distance ne nous sépare plus. Le couplage de la téléphonie mobile et de l'Internet relie les « proches » où que soient leurs corps ; quatre milliards humains – deux sur trois – se parlent et se voient en faisant fi de la distance. Et les usines robotisées, les avions, les fast-foods et autres speed-dating œuvrent à nous faire « gagner » toujours plus de temps.

Quant au *Salut*, alors que l'on ne croit plus à une vie après la mort, sa *Promesse* s'est renouvelée : c'est cette vie même qui sera éternelle. La mort est devenue un problème à résoudre et la vieillesse une maladie dont la technoscience trouvera le remède.

Amen.

Toujours plus et plus vite

Mais toute technique produit des « effets de bord », des conséquences indésirées, des nuisances – la pollution en est une catégorie maintenant bien connue. En modifiant l'équilibre existant, chaque nouveau dispositif technique apporte son lot de problèmes : harcèlement et faux amis sur les réseaux sociaux ; désespoir dans les EPHAD. Mais lorsqu'un problème devient trop pressant les ingénieurs trouvent *une solution*, c'est leur job. L'électronucléaire *répare* l'abus d'énergie fossile, le Prozak l'état dépressif… L'essence de la société technique est de mobiliser en priorité sa puissance toujours croissante, de développer toujours de *nouvelles techniques* pour pallier les effets négatifs des précédentes. Banquiers, chercheurs et ingénieurs se réjouissent : ceux-ci car de nouveaux profits se profilent à l'horizon et ceux-là car ils seront mobilisés pour travailler sur de nouveaux et passionnants problèmes. Quant aux chefs, petits et grands, ils déploieront les « solutions » : nouvelles normes, nouveaux budgets, nouvelles lois. Premiers bénéficiaires de la société technique, ces catégories travaillent à son intensification.

Mais cette course en tous sens est *sans fin ni frein.* En effet, facile à capturer par les puissants – ainsi les robots policiers ou militaires – elle augmente leur capacité à museler le peuple. Les seuls freins sont des comités d'éthique ligotés par les conflits d'intérêts et de surcroît *consultatifs…* Les seuls freins n'en sont pas.

Dissoudre le politique

Mais le piège est plus pervers encore car le solutionnisme décourage l'étude des problèmes à leur racine, selon leurs dimensions intrinsèques : biologiques, politiques ou personnelles. En rendant *supportables* les effets indésirables – et elle peut être très efficace – la technique réparatrice rend praticable une société purulente, minée par l'accumulation des problèmes non résolus.

Or, il est une autre approche infiniment plus vertueuse, car politique, qui veut *dissoudre* plutôt que résoudre. Pour dissoudre, on est contraint de remonter jusqu'aux causes premières, puis lorsqu'on les a identifiées et comprises, les traiter là où elles agissent. La dissolution du problème – totale ou partielle – découlera alors d'un choix politique, d'une réorganisation de la société ou de sa propre existence. Alors que l'éloignement des lieux de travail et de vie crée la plaie des transports quotidiens, consommer moins de viande dissout l'élevage intensif ; vivre intensément l'endroit où l'on habite dissout les avions ; une juste allocation des tâches pénibles les adoucit.

Par sa nature et ses propriétés, la technique ouvre donc un double piège car d'une part son usage est facile et consolide les puissants, économiques, intellectuels ou charismatiques, et d'autre part en laissant accroire à la résolution de problèmes dont elle n'a fait qu'atténuer les effets, elle tend à dissoudre le politique, à substituer à l'autogouvernement des hommes, « l'administration des choses » ; jusqu'à une possible catastrophe.

Hépha Istos

ROBOCRATIE

« POUR TOUT BAGAGE ON A SA GUEULE »

Quand elle est bath ça va tout seul. La musique populaire nous dit le monde et Léo Ferré l'importance de notre beauté : à l'école, au travail, en amour, en amitié… il vaut mieux être beau, et les robots maintenant l'ont compris.
On détaille ici comment le couplage Robotique, Intelligence Artificielle et Neurologie assemble le piège.

FACE PPOPSUGAR 2

Le premier contact visuel décide souvent du devenir d'une relation ; le *coup de foudre* en est le paroxysme avec son cortège de rougissements, moiteurs et papillons dans le ventre. Le choc visuel dynamite le surmoi et l'on « tombe ». Plus prosaïquement, c'est sur de simples photos que reposent les applications de drague massive, telle Tinder, une des applications phares de l'iPhone.

Ainsi, pour susciter notre coopération volontaire, les robots de service doivent absolument nous plaire. Nous plaire aussi pour susciter un désir de protection ou d'obéissance, car comme le souligne l'expression « un visage d'ange », au beau, nous associons le bon et le bien. Qu'il soit incarné ou simplement animé sur un écran, le visage du robot doit nous paraître beau ! Mais les roboticiens étaient à la peine, sans méthode, car alors que nous savons instantanément si un visage nous attire, nous ne savons dire pourquoi… Et voici qu'un article publié en février dernier par des scientifiques finlandais nous indique que cet obstacle est surmonté

« C'est 9 fois sur 10 que ces vrais faux visages sont jugés attirants. »

Ces chercheurs ont donc « enseigné » la beauté à leur IA – un réseau de neurones artificiels – en lui soumettant 200 000 images de célébrités. Sur ces bases, elle a pu synthétiser quelques centaines de visages réalistes montrés à 30 personnes à qui l'on demandait de se concentrer particulièrement sur les plus attractifs. Coiffé d'un dispositif d'électro-encéphalogramme qui enregistrait leur activité cérébrale, chaque cobaye a ainsi dévoilé les fondements biologiques de ses préférences. Enfin, dernière étape, l'IA a exploité ces données pour créer des « beaux visages » spécifiques à chacun des cobayes. Résultat : c'est 9 fois sur 10 que ces vrais faux visages sont jugés attirants.

Ah ! Pour un petit milliard de dollars, Facebook avait acheté fin 2019 la start-up CTRL-Labs leader des interfaces « BCI » qui connectent le cerveau humain à l'Internet. Ah ! la start-up comptait déjà Google et Amazon parmi ses investisseurs.

Pour nous manipuler, l'amour est infiniment plus efficace que la contrainte, préparez vos mouchoirs…

Hépha Istos

Pinelli, Sacco et Vanzetti, Ferrer…

Joe Hill

L'affaire

Le 10 janvier 1914, un boucher, ancien policier, et un des ses fils ont été abattus sans motif apparent par des hommes vêtus de foulards rouges. Arrêté quelque temps plus tard à son domicile, Joe Hill souffre ad'une blessure par balle dont il ne veut expliquer l'origine, d'absence d'alibi à l'heure du crime et enfin de posséder un foulard rouge – qui est le signe de l'appartenance aux Wobblies. Pour la presse, le gouverneur et les juges de l'État de l'Utah, Joe Hill constitue un coupable idéal alors qu'il existe des suspects. D'autant plus que le poète a mis en cause à de nombreuses reprises la religion comme dans la chanson *the Preacher and the slave* (le pasteur et l'esclave) dénonçant la collusion entre les protestants et les pouvoirs et la promesse d'un monde meilleur dans un au-delà hypothétique, dans un État où les mormons sont omniprésents. Le jugement permet en outre de criminaliser les syndicalistes dans cet État où les luttes sociales sont particulièrement âpres et où le patronat local n'hésite pas à briser les grèves et les revendications.

La figure de Joe Hill se dresse entre les martyrs de Haymarket et Sacco et Vanzetti, tous victimes de l'arbitraire et du désir de revanche patronal et étatique. Joe Hill a été condamné à mort dans un procès inique et sans preuve.

Condamné pour l'exemple

L'enquête est bâclée. Deux arguments suffisent à disculper Hill. L'un des fils du boucher ne reconnaît pas sa stature dans les assaillants et aucun coup de feu n'a été tiré par la victime. Le procès commence malgré tout le 17 juin 1914, la sentence est rendue le 27 juin et prononce la mort. S'engage alors une campagne pour obtenir sa grâce, les syndicalistes de *The Big Union*, du nom d'une de ses chansons phares [La Grande centrale syndicale], se démènent, l'agitation remonte jusqu'à la Maison-Blanche qui demande la clémence, mais les rois de la mine n'en n'ont cure et Joe Hill est exécuté le 19 novembre 1915. Avant sa mort, le barde a rédigé une missive enjoignant aux travailleurs de s'organiser envoyant ses cendres à toutes les sections de l'IWW.

Il avait avant son assassinat écrit plusieurs chansons contribuant à la légende du poète libertaire vagabond qu'il a déjà créée de son vivant.

Une courte vie bien remplie

Joe Hill est né en Suède en 1879 sous le nom de Joël Emmanuel Hägglund. Il quitte l'Europe pour les États-Unis en 1902. Arrivé à New York, il connaît la vie errante des hobos, les travailleurs se déplaçant de ville en ville en se glissant dans les wagons de chemin de fer pour atteindre la localité désirée. Joe Hill rejoint les syndicalistes des IWW vers 1909 après plusieurs années d'errance. Il commence à militer alors qu'il est docker sur le port de San Pedro en Californie. Il quitte temporairement les États-Unis pour participer à la révolution mexicaine. Il laisse une allusion à sa participation dans le texte *Should I Ever Be a Soldier* (devrais-je toujours être soldat). Il quitte le Mexique, retraverse les États-Unis pour s'installer quelque temps au Canada. Il participe à la grève organisée par les syndicalistes des IWW dans le chemin de fer du nord du pays puis reprend la route et retraverse les frontières l'année suivante, non sans un détour par Hawaï. Il laisse au passage plusieurs chansons et poèmes qui marquent la culture musicale des syndicalistes révolutionnaires participant à la culture de la contestation de la société américaine. Il rédige, non sans un certain talent, des textes maniant l'ironie, la critique sociale, la dénonciation de la violence capitaliste et déjà les menaces sur l'équilibre environnemental. Ces textes intègrent dès la première édition *The Little Red Songbook* (Le petit recueil de chansons rouges) qui compile les chants de luttes des prolétaires américains. Les chansons de Joe Hill ont en quelques années permis à la culture syndicaliste révolutionnaire et libertaire de se répandre et de rester l'un des principaux moyens de diffusion de la contestation sociale.

Pour en savoir plus

Outre les ouvrages recensés dans un article sur les IWW, cet article peut être prolongé par le livre de Frankin Rosement, *Joe Hill, les IWW et la création d'une contre-culture ouvrière révolutionnaire*, Éditions CNT Région parisienne, 2008. Il est également possible de voir le film de Jo Widerberg, *Joe Hill*, 1971 réédité en DVD récemment. On peut aussi se plonger dans le livre de Larry Portis, *Les IWW et le syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis*, Paris, 1985 et le plus récent Joyce Kornblum, *Wobblies et Hobos. Les IWW agitateurs itinérants aux États-Unis, 1905-1919*, Montreuil, L'insomniaque, 2012 (contient un CD des principales chansons des Wobblies) et le récit graphique coordonné par Paul Buhle et Nicole Schulman, *Wobblies un siècle d'agitation aux États-Unis*, Paris, Nada, 2019. Enfin la liste n'est pas exhaustive. En arrière-fond, il suffit d'écouter les chansons de Pete Segers, John Baez, Bob Dylan et celles en français de Fred Alpi consacrées à Hill.

Sylvain Boulouque

Pour découvrir ou mieux connaître les IWW

Deux ouvrages ont été rédigés pour l'un et coordonnés pour l'autre par l'un des meilleurs spécialistes des *Industrial Workers of the World*, renvoyant à la structure du mouvement syndical américain, Peter Cole accompagné pour le premier de David Struthers et Kenyon Zimmer.

Quand des historiens font recherche commune

La réflexion sur la centrale syndicale a mobilisé une vingtaine de chercheurs, principalement historiens, pour proposer autant d'études sur tous les aspects de la culture *Wobblie*. Ils se penchent sur la pratique des grèves, la manière de conduire les conflits, les formes de l'organisation syndicale. Ils étudient aussi l'internationalisme, l'antimilitarisme, les caricatures produites ou les chansons. Certains auteurs se penchent sur les grandes figures des *Wobs*. Le livre permet de découvrir ou d'approfondir la question du syndicalisme révolutionnaire et de l'anarcho-syndicalisme aux États-Unis et dans les pays anglophones, mais pas seulement. On regrettera le titre *Solidarité forever*, qui est le nom d'une chanson les plus connues de Wobblies, mais aussi d'un autre ouvrage d'histoire orale parue aux États-Unis, sous l'expression originelle *Solidarity forever*. De même, le slogan des *Wobs* « *faire du tort à un, c'est faire du tort à tous* » ne répond pas à la logique défendue par les syndicalistes. Cette remarque n'importe guère tant le livre est passionnant et la traduction rend parfaitement le récit.

Dans Industrial Workers of the World, il y a monde..

La première partie analyse les cheminements des pratiques et des arguments de propagande comme le sabotage des deux côtés de l'Atlantique ou de la pratique des syndicats uniques interraciaux, le questionnement sur les pratiques syndicales à travers le monde et la circulation de l'information à travers les sections. Un article passionnant montre également comment les *Wobs* ont organisé la solidarité avec la révolution espagnole, mais se sont vite heurtés à l'appareil stalinien. Les *Wobblies* partis combattre ont été dénoncés par les communistes. Les militants rentrés étaient démoralisés par ce qu'ils avaient vu au point de ne plus jamais prendre de responsabilité.

L'ouvrage nous fait faire un tour du monde des sections nationales : Canada, Mexique, Australie, Nouvelle-Zélande, Colombie britannique. Bref, les Wobs étaient une internationale et avaient surtout une implantation internationale.

Enfin la deuxième partie évoque les figures des *Wobblies* dans le monde.

Voyageurs de syndicalisme

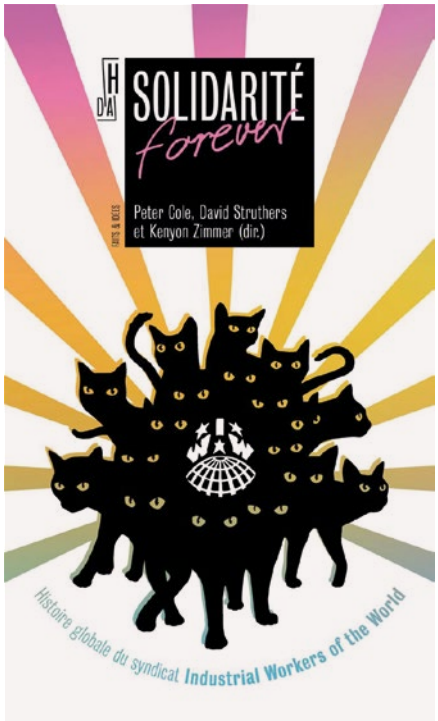
Bien évidement l'impact des chansons de Joe Hill dans le monde, mais également dans l'impact que le *Big Union* a eu comme impact sur des figures historiques en Irlande, James Connolly, le dirigeant socialiste et nationaliste irlandais est passé par les *IWW*, il s'en souvient de son passage lorsqu'il organise les grèves ouvrières en Irlande en 1909 où se lance dans l'insurrection de Pâques en 1916. De même son complice, Jim Larkin, un autre responsable syndicaliste irlandais utilise les méthodes des *Wobblies* pour organiser les travailleurs irlandais. Véritable personnage de roman, Tom Barker est présenté. Né en 1887 il meurt en 1970. Conducteur de train, il parcourt terres et mers pendant les premières années de sa vie pour remplir le mandat des *IWW*. D'Australie où ils fondent une section jusqu'en Argentine, où il reçoit un mandat de la FORA, la centrale anarcho-syndicaliste, pour la représenter à Moscou au congrès de l'Internationale syndicale rouge en 1921. Il tente de construire en URSS une colonie agricole avec des travailleurs venus des États-Unis, bien qu'il reste très méfiant vis-à-vis du Parti-État soviétique. Un troisième exemple est celui d'une figure méconnue du syndicalisme suédois : Pär Jönsson Welinder, fondateur d'une petite centrale concurrente de la centrale anarcho-syndicaliste suédoise, la SAC, la SAF se réclamant du syndicalisme industriel. De même, elle se retrouve en Afrique du Sud quand les principaux responsables *Wobblies* Tom Glynn et Andrex Dunbar y fondent une section réclamant l'égalité salariale et sociale qu'ils mettent en pratique créant un syndicat unique comme à Philadelphie.

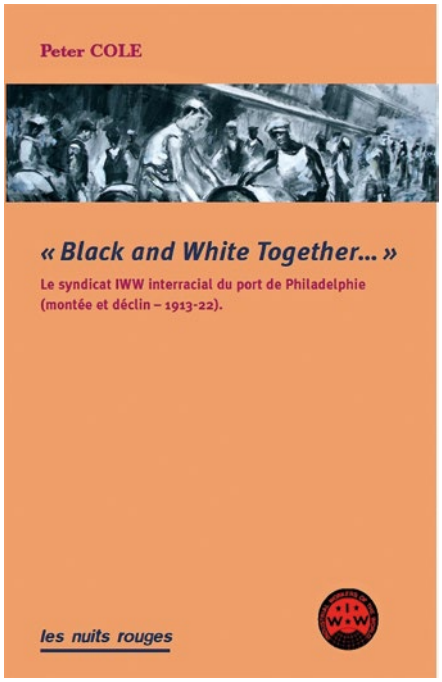
La publication de la thèse de Pete Cole est tout aussi passionnante sur les *Wobblies* à Philadelphie, une des villes portuaires de la Côte Est américaine. Le port est situé à l'intérieur des terres le long de la rivière Dalaware. Il se caractérise par sa diversité culturelle et nationale : Afro-Américains, Européens, qu'ils soient Irlandais, Polonais, Lituaniens, ou Africains fraîchement immigrés, tous commencent par travailler et vivre dans et autour du port. Les conflits intercommunautaires sont présents, les derniers arrivés étant suspectés détériorer les conditions de travail des précédents.

Du pain et des roses

Début 1913, les *Wobblies* arrivent sur le port à l'occasion de mouvement social. Ben Flechter, dont Pete Cole a

« Faire du tort à un, c'est faire du tort à tous »





par ailleurs rédigé la biographie, *The Life and times of a black wobbly*, PM press, 2021. Les syndicalistes révolutionnaires étaient sur le territoire américain en pleine expansion, même si les grévistes de Paterson ont été vaincus après 5 mois de conflits, leur hymne, *We Wanted bread and roses too* (Nous voulons du pain et des roses aussi) rappelle leur combativité et leur exemple essaime en Amérique. Comme à Paterson, les *IWW* ont implanté et patiemment construit une section syndicale. La section 8 lance le bal. Début mai, la grève commence dans la raffinerie de sucre, l'artisan de l'organisation Joseph Schmidt, un Polonais parlant lituanien, réussit à entraîner les ouvriers dans le combat. Quelques jours plus tard, le 13 mai les docks embraient et débrayent. Comme lors de la grève modèle de Lawrence, il institue le mandat révocable et la représentation par groupes nationaux et de couleur pour que chacun porte les mêmes revendications et obtienne les mêmes résultats. La paralysie du port permet la victoire rapide. Les tentatives patronales, accompagnées par la police, de faire travailler des jaunes se transforment en bataille rangée et les renards et leurs protecteurs sont chassés. Grâce à l'émeute des quais, ressemblant au marché de Brive-la-Gaillarde, tout le monde s'est mis à rosser les cognes... La puissance de la grève oblige le patronat à lâcher les 35 cents réclamés. Ces 3 semaines de grèves aboutissent à la victoire. Le syndicat de près de 2500 membres est un bastion égalitaire dans lequel tout le monde a le même salaire et la même dignité. Pour éviter tout conflit, la classe était mise en avant sur toute autre considération.

Égalité et solidarité

La deuxième caractéristique était le refus des sections : quel que soit l'emploi, tous étaient membres de la même union et avaient la même paie. Le troisième élément : la solidarité. Des ouvriers se mettaient en grève dans la région, les dockers faisaient de même obligeant les patrons à plier. La guerre et la répression, emprisonnement ont fait vaciller, mais la section 8 elle n'a pas plié et s'est relevée. En 1920, elle a tenté d'étendre son influence sur le Front de mer. Mais elle a dû suspendre le mouvement de grève lancée, des tensions avec le secrétariat des *IWW* entraînent la suspension temporaire de la section des *Wobblies*, la section ayant chargé du matériel pour des troupes. Mais c'est surtout le lock-out de 1922 qui a mis à genou la section 8. Alors qu'elle avait imposé la mixité ethnique dans les emplois, les recruteurs du patronat réussirent à réintroduire la discrimination raciale. Ben Flechter le principal responsable de la section syndicale de Philadelphie ne s'y trompait pas quand il déclarait *« le syndicalisme industriel proposé et pratiqué au sein des IWW est... le véhicule économique qui permettra aux ouvriers noirs de briser les chaînes du préjugé racial, des inégalités industrielles et politiques et de l'ostracisme social.* » Comme un programme qui résonne encore aujourd'hui, comme celui des Wobblies » et pas seulement dans les chansons de Joe Hill...

Sylvain Boulouque

SOUS LA DIRECTION DE PETER COLE, DAVID STRUTTHERS ET KENYON ZIMMER
Solidarité forever
Hors d'atteinte, Marseille, 2021
478 pages, 21 €.

PETER COLE
Black and White Together...
Le syndicat IWW interracial du port de Philadelphie (montée et déclin – 1913-1922)
Les Nuits rouges, Paris, 2021
310 pages, 15 €

ESPAGNE Manifestement… c'est « sois facho ou tais-toi ! »

Durant 10 ans, les gouvernements de droite et de gauche ont interdit des milliers de manifestations syndicales tout en autorisant celles qui glorifiaient le fascisme.

Selon les statistiques du ministère de l'Intérieur, entre 2010 et 2019, les délégations gouvernementales ont interdit plus de 3000 manifestations parrainées par des syndicats. Les manifestations « contre des mesures politiques et législatives » ou sur des « questions nationalistes » ont également été empêchées. Aux mêmes dates, les autorités ont toléré d'innombrables manifestations d'extrême-droite.

Dans le mouvement catholique espagnol, on connaît bien la procédure, et on s'y conforme avec une tranquillité absolue. Chaque fois qu'ils décident de descendre dans la rue pour revendiquer les crimes de la dictature, les catholiques communiquent préalablement leur acte à la délégation du gouvernement à Madrid. Peu importe le parti à la tête de l'exécutif : malgré l'historique de leurs rassemblements, les autorités laissent tout se dérouler sans le moindre problème. Aujourd'hui, l'exaltation de la dictature franquiste ne rencontre aucune difficulté d'aucune sorte dans les délégations gouvernementales.

ependant, certaines organisations sont confrontées à une réalité diamétralement opposée lorsqu'elles passent par le processus précédant l'organisation d'une manifestation. Selon les données contenues dans les différents rapports statistiques du ministère de l'Intérieur, les délégations gouvernementales ont interdit ces dernières années une large liste de mobilisations pour des questions de « travail » ou également « contre des mesures politiques et législatives ».

Les mille et une façons de restreindre le droit de manifester.

Selon la réglementation en vigueur, toute personne souhaitant appeler à une manifestation doit le notifier par écrit à sa délégation gouvernementale respective — sauf en Euskadi et en Catalogne, où les pouvoirs de sécurité sont transférés aux régions — « avec un minimum de dix jours à l'avance et un maximum de trente ».

Cette communication écrite sera enregistrée, outre avec les données à propos « du ou des organisateurs », « l'objet » de la mobilisation et « l'itinéraire prévu, lorsque la circulation sur la voie publique est prévue », ainsi que les « mesures de sécurité prévues par les organisateurs ou demandées par l'autorité gouvernementale ».

De même, la loi permet « d'interdire la réunion ou la manifestation ou, le cas échéant, de proposer la modification de la date, du lieu, de la durée ou de l'itinéraire » si l'on considère que « il existe des raisons fondées pouvant entraîner des troubles de l'ordre public, avec danger pour les personnes ou les biens ». « La résolution doit être adoptée de manière motivée et notifiée dans un délai maximum de soixante-douze heures », explique le ministère de l'Intérieur dans la section « services aux citoyens » de son site web.

Tableau de chasse

Entre 2010 et 2019 — la dernière année pour laquelle il existe des données — les délégations gouvernementales ont interdit 3 699 manifestations appelées par les syndicats. Cela se reflète dans les différents rapports statistiques annuels du ministère de l'Intérieur, qui ne comprennent pas de données plus précises sur les raisons spécifiques de ces mobilisations ni sur les raisons exactes qui ont conduit à empêcher leur réalisation.

APPEL À MANIFESTATION POUR LE 28 MARS

ACTE FRANQUISTE CÉLÉBRÉ LE 28 MARS DERNIER À MADRID ET ACCEPTÉ PAR LA DÉLÉGATION DU GOUVERNEMENT

De nombreuses manifestations sont interdites sous des motifs du genre « il y a beaucoup de circulation » dans cette rue, même si vous expliquez que vous devez aller par là parce que le ministère du Travail s'y trouve. Les délégations gouvernementales ont transformé ce qui est une simple communication en un régime d'autorisation préalable, ce qui, en pratique, rend difficile l'exercice du droit de manifester.

De même, au cours des dix dernières années, 1 202 manifestations ont également été interdites si leur « motivation » était de protester « contre des mesures politiques et législatives ».

Le même sort a été réservé à 291 autres mobilisations qui, selon le ministère de l'Intérieur, avaient été convoquées pour demander la « libération de prisonniers de groupes terroristes ». Les statistiques indiquent également que 78 manifestations sur des « thèmes nationalistes » ont été interdites, un point sur lequel aucun détail supplémentaire n'est fourni. 46 autres manifestations interdites entre 2010 et 2019 sont répertoriées sous la rubrique « contre les violences sexistes ». Il y a également eu 24 autres interdictions d'événements organisés le 1er Mai.

Carlos Escaño, responsable des campagnes sur la liberté d'expression à Amnesty International, a expliqué que « *la communication d'une manifestation a pour but de permettre aux autorités de faciliter l'exercice de ce droit* ». « *Cependant, en Espagne, c'est devenu une demande d'autorisation secrète* », prévient-il.

Au total, 8 592 manifestations ont été interdites pendant cette période. Outre les syndicats, parmi les organisations qui cumulent le plus d'interdictions, on trouve celles classées dans la catégorie des « associations de citoyens » (avec 2 556 procédures à leur encontre) et des « partis politiques », avec un total de 641 manifestations interdites. Dans ce dernier cas, les acronymes des organisations spécifiques qui ont été affectées n'apparaissent pas non plus.

Exaltation de Franco

Dans ce contexte, les partis d'extrême droite qui revendiquent les crimes de la dictature ne sont généralement pas confrontés à des interdictions de manifester. En témoigne le Mouvement catholique espagnol qui, le 28 mars dernier, a pu faire un tour de Madrid dans lequel il a commémoré la chute de la capitale aux mains du franquisme. Les jours précédents, la délégation gouvernementale a souligné qu'elle n'avait trouvé aucune raison d'empêcher la célébration.

Ni les obstacles rencontrés par les néonazis qui, en février dernier, sont descendus dans la rue pour célébrer la D*ivision Azul*, la Division bleue qui servit sur le front de l'Est aux côtés des nazis. La manifestation a fini par des proclamations antisémites. Sans oublier les manifestations organisées par l'extrême-droite c haque 18 juillet, date du coup d'État de Franco en 1936 et chaque 20 novembre, jour de la mort du dictateur. Ces rassemblements permettent de revendiquer publiquement les crimes de la dictature.

À Santander, par exemple, la délégation gouvernementale n'a observé aucun obstacle pour empêcher la parade ultra qui, le 18 juillet 2019, a déambulé dans le centre de la ville pour commémorer le coup d'État contre la démocratie. « Les mémocrates (sic) sont choqués », ironisait alors le Mouvement catholique espagnol. En septembre 2017, la délégation du gouvernement en Cantabrie avait également autorisé une manifestation xénophobe du groupe d'extrême droite Alfonso I, qui défilait sous le slogan « *Pour l'Espagne, pour notre peuple. Priorité nationale* ».

Lorsqu'une organisation est étiquetée comme étant d'extrême gauche, il est très facile pour la délégation gouvernementale d'interdire des manifestations. Tout indique qu'avec l'extrême droite, il y a un comportement plus laxiste qu'avec d'autres organisations. Vox ou des entités comme La Phalange ou d'autres, par leur nature même, ne demandent pas la permission pour organiser des manifestations.

En Espagne, il y a un manque de réglementation sur la possibilité d'exalter une dictature criminelle comme le franquisme. Tout cela s'inscrit dans la continuité historique d'un régime de « transition » mis en place en 1978 par les partis de droite et de gauche et dans le cadre d'une constitution toujours en vigueur qui a toujours empêché de poursuivre les crimes commis par les fascistes. En Espagne, il est facile d'interdire une manifestation, il arrive aussi que l'interprétation du trouble à l'ordre public soit très large. Tout dépend pour qui.

Daniel Pinós

Le 8 mai, le gouvernement espagnol a commémoré les exilés

CARMEN CALVO, LA VICE-PRÉSIDENTE SOCIALISTE

Le gouvernement « de gauche » a célébré le 8 mai la journée de l'exil car selon lui, « *elle permet de relier le peuple espagnol à la mémoire démocratique européenne, et place les victimes espagnoles de l'exil dans le cadre de la victoire alliée contre le nazisme et le fascisme, pour laquelle ces compatriotes ont fait tant de sacrifices pendant la guerre civile espagnole et la Seconde Guerre mondiale* ».

Cette commémoration a eu lieu à Madrid en présence de Carmen Calvo, la vice-présidente socialiste, de Francisco Martinez, le secrétaire d'État à la Mémoire historique socialiste ainsi que de l'Association des descendants de l'exil et de l'Association 24 août 1944.

Mais, on peut se poser la question, pourquoi commémorer le 8 mai 1945 ? Ce jour-là, une partie des déportés républicains avaient été libérés des camps nazis, mais ne pouvaient pas revenir en Espagne. La libération d'une partie de l'Europe n'a pas remis en question l'existence de la dictature franquiste qui a survécu trente ans de plus au cours desquels de nouveaux exils ont été générés, des milliers de personnes ont été torturées, persécutées pour leurs idées et tuées.

Basta, la date symbolique !

Le gouvernement a rejeté la proposition de l'Association pour la récupération de la mémoire historique (ARMH), la plus importante des associations de mémoire espagnole, de commémorer, en tant que journée de l'exil républicain, le 22 février, date de la mort du poète Antonio Machado, sur le sol français. Cette date symbolise parfaitement le parcours de milliers de personnes qui ont fui le fascisme espagnol à travers les Pyrénées et dont beaucoup sont morts sans jamais reposer le pied sur le sol espagnol.

En ce qui concerne la date à laquelle le gouvernement entend commémorer les victimes de la dictature, l'exécutif a choisi le 31 octobre, jour de l'approbation par le Parlement du texte de la Constitution de 1978, avec les arguments suivants : « *Le processus constituant en général, et la Constitution espagnole de 1978 elle-même, sont l'exercice de réconciliation par excellence du peuple espagnol et le triomphe définitif des valeurs de liberté, d'égalité, de pluralisme politique et de diversité territoriale pour lesquelles ont lutté les victimes du coup d'État militaire et de la dictature franquiste* ».

L'ARMH avait proposé que la date de commémoration des victimes de la dictature soit le 12 décembre, car ce jour-là, en 1946, l'Assemblée générale de l'ONU a condamné la dictature de Franco et c'est une date à marquer. Le texte de la résolution stipule que : « *Par son origine, sa nature, sa structure et sa conduite générale, le régime franquiste est un régime à caractère fasciste, établi en grande partie grâce à l'aide reçue de l'Allemagne nazie d'Hitler et de l'Italie fasciste de Mussolini* ».

EXILIO

Un parfum d'arnaque gouvernementale

La date du 31 octobre 1978 ne peut pas permettre de commémorer les victimes de la dictature parce que le texte a été approuvé par un Parlement issu d'élections auxquelles la participation des partis républicains était interdite et parce que la Constitution ne mentionne ni ne rappelle les victimes de la dictature ni ne reconnaît la lutte de milliers d'hommes et de femmes pour reconquérir leur liberté. Le texte de la Constitution a pratiqué le négationnisme à l'aide d'un « pacte du silence », elle ne peut servir à commémorer les victimes.

Le PSOE, le Parti socialiste au pouvoir, aujourd'hui, était à l'origine signataire en 1977 du Pacte de Moncloa avec toutes les forces politiques de l'époque, de la Phalange au Parti communiste. Un pacte législatif qui devait rétablir la monarchie, après 40 ans de dictature fasciste, et mettre fin, à travers une loi d'amnistie, à toute possibilité de poursuites contre les assassins et les persécuteurs de millions d'Espagnols pendant et après la guerre. Le PSOE au pouvoir est le parti qui a le plus longtemps gouverné l'État espagnol depuis 1978, il a été le principal garant de l'impunité des crimes de Franco et de la continuité de l'appareil d'État franquiste, du système judiciaire, de la police et de l'armée.

La grande majorité des associations de mémoire en Espagne et en France refusent les deux dates commémoratives proposées par le gouvernement espagnol. Si l'État a mis en place deux fausses dates qui ne représentent pas la réalité des exilés et des victimes, il rend un mauvais service à la démocratie et à la liberté : au lieu de résoudre un problème avec dignité, il en génère un autre.

Daniel Pinós

Les scandales du roi Juan Carlos Ier

DOLORES DELGADO

La procureure générale de l'État, Dolores Delgado, poursuivie pour « négligence dans sa fonction » par rapport aux délits fiscaux commis par le roi Juan Carlos Ier

De l'abdication au discrédit

L'ex-roi d'Espagne a décidé à 82 ans de quitter son pays pour s'installer en Arabie saoudite ; le monarque est soupçonné de corruption et se trouve aujourd'hui sous le coup d'une enquête de la Cour suprême espagnole.

Une enquête avait été ouverte pour définir si Juan Carlos avait une responsabilité pénale dans une affaire de corruption présumée. Cette affaire, c'est la construction du TGV de la Mecque par un consortium espagnol, pour l'Arabie Saoudite.

Selon une ancienne maîtresse du roi d'Espagne, ce dernier aurait reçu une commission sur ce contrat confirmée par la Tribune de Genève ; Juan Carlos aurait touché, en 2008, 100 millions de dollars du roi Abdallah d'Arabie Saoudite, dont il est très proche. Juan Carlos a abdiqué en 2014 en faveur de son fils Felipe, alors que la fin de son règne a été ternie par différents scandales, en particulier des soupçons sur sa fortune opaque, ainsi que des affaires judiciaires qui ont aussi impliqué sa famille, notamment sa fille et son gendre.

Des poursuites pénales contre Dolores Delgado, la procureure générale de l'État

L'Assemblée républicaine de Vigo a annoncé qu'elle déposera une plainte contre la procureure générale de l'État, Dolores Delgado, et contre Carlos Gascón, le directeur général de l'Agence d'État de l'administration tributaire (AEAT). La plainte sera étayée par un cas présumé de prévarication et une « négligence dans leur fonction » de la part de Dolores Delgado et du directeur de l'AEAT en faveur du roi Juan Carlos Ier.

Pendant ces derniers mois, personne, ni l'Agence des impôts ni le bureau du Procureur, n'a notifié au roi que dans sa situation actuelle une enquête pouvait être déclenchée contre sa personne. En d'autres termes, ils lui ont accordé le privilège de régulariser les montants fraudés afin d'éviter toute sanction pénale ou administrative, ce qui est bien sûr impensable pour tout autre citoyen.

C'est un acte par omission du devoir légal de la part de Dolores Delgado. Le roi a présenté une déclaration « sans demande préalable » d'un montant de 4 395 901, 96 euros pour régler la dette fiscale qu'il devait au Trésor public. Cette somme correspond aux sommes dont le roi a bénéficié via la fondation Zagadka afin de payer ses vols privés. Cette fondation gérée depuis Genève payait les vols secrets de Juan Carlos. L'enquête sur l'argent de l'ex-roi d'Espagne révèle les millions versés pour des jets privés depuis deux banques suisses.

Les liens entre la couronne et le PSOE de Dolores Delgado

Trois enquêtes sur le roi Juan Carlos Ier ont été ouvertes. Les demandes de transparence de plusieurs groupes parlementaires à propos de la famille royale sont rejetées par le gouvernement et par le Conseil de la transparence depuis plusieurs mois, sous prétexte qu'il s'agit d'informations non soumises à la loi parce qu'il s'agit de propriétés « privées ou particulières ». Des données protégées auxquelles nous n'avons donc pas accès. Pourquoi ?

Ces liens existent depuis la mise en place du « pacte du silence » mis en place en 1977. Cet accord tacite avait été scellé par l'ensemble des partis politiques espagnols dans les années qui suivirent la mort de Franco afin de ne pas remettre en cause le passé.

En 1975, Franco avait, juste avant sa mort, désigné le roi Juan Carlos comme son successeur. Mais, après quarante ans de dictature, une grande partie de la classe politique avait compris que la libéralisation organisée du régime était le meilleur choix pour les intérêts de la bourgeoisie espagnole, qui comptait d'ailleurs intégrer la Communauté européenne.

Les forces politiques issues du franquisme, ralliées à une évolution vers un régime parlementaire, négocièrent avec les partis de gauche. Il fallait, disait-on, « oublier » pour assurer l'avenir. Effacer le passé et ses atrocités commises par l'État franquiste. La plupart des groupes parlementaires – dont le PSOE et le PCE – votèrent une loi d'amnistie qui constituait, selon eux, un instrument de « réconciliation nationale ». Elle visait en réalité à garantir la paix sociale pour la bourgeoisie à un moment où les mouvements sociaux embrasaient la péninsule ibérique.

La loi était destinée à instaurer l'impunité pour les actes de violence institutionnelle effectués sous la dictature. Elle interdisait de juger les crimes franquistes. Ce fut donc une sorte de « point final » sur ce passé qu'acceptèrent les dirigeants de gauche, le PSOE en tête, déjà prêts à faire allégeance à la monarchie intronisée par Franco.

Cette transition permit le passage sans dérapage d'une dictature à un régime parlementaire présentable, sans même que les dirigeants des principales institutions civiles et militaires héritées de la dictature et les tortionnaires soient écartés ou jugés. La gauche, au gouvernement ou pas, a continué à cautionner cette politique. En 2001 Felipe Gonzalez, l'ancien président socialiste du gouvernement espagnol, la justifiait en ces termes : « *Nous avons décidé de ne pas parler du passé. Si c'était à refaire, (…) je le referais*. »

Daniel Pinós

ARABOFOLIES Obstiné·e·s ! Femmes en lutte du monde arabe

Le festival musical, des arts et des idées de l'Institut du monde, les Arabofolies, s'étend sur tout le mois de juin autour de la Fête de la musique à l'Institut du Monde Arabe. Obstinément du 5 au 30 juin 2021. Les Forums de la journée du 13 juin sont ici présentés, mais pour en savoir plus sur les Arabofolies : www.imarabe.org.

DONNER AUX TRAVAILLEURS DOMESTIQUES MIGRANTS AU LIBAN LEURS DROITS. METTRE FIN À L'ESCLAVAGE.

Dans le Forum Féminismes - Citoyennes ! (11 h à 12 h 30), la parole est ainsi donnée aux citoyennes du monde arabe qui s'engagent au quotidien dans leurs pays et viennent livrer leurs témoignages, expériences, aspirations et combats. Comment porter haut le féminisme aujourd'hui ? En quoi les initiatives féministes peuvent-elle faire avancer nos sociétés ? Ont-elles une valeur universelle ? Comment peuvent-elles nous inspirer ? Journalistes, activistes, artistes, instagrammeuses : issues de différentes régions du monde arabe, ces citoyennes dessinent le portrait des engagements féminins participatifs qui y mûrissent aujourd'hui.

Je voudrais en les nommant vous parler d'elles

Maria Al Abdeh a rejoint *Women Now for Development* (WND) en 2013, le plus grand réseau de centres d'autonomisation des femmes à l'intérieur de la Syrie et des pays voisins. Elle a participé à de nombreuses campagnes et conférences pour faire entendre la voix des femmes les plus vulnérables, et se concentre sur le féminisme islamique et les droits des femmes dans la région MENA (Middle East and North Africa). WND a pour but de promouvoir des programmes économiques dirigés par des femmes syriennes quel que soit leur milieu socio-économique, ainsi que de donner aux femmes une place politique, pour qu'elles contribuent à la construction d'une nouvelle Syrie pacifique qui respecte et garantit l'égalité des droits de tous ses citoyen.nes. WND a ainsi notamment mis en place un programme de soutien psychosocial comprenant des séances de sensibilisation tels que le traumatisme et la guérison, ainsi que des activités de réduction du stress, des discussions de groupe et des séances de thérapie.

Hayat Mirshad est une militante féministe libanaise, formatrice, journaliste et cofondatrice du jeune collectif féministe *Fe-Male*. Elle est aussi rédactrice du site web féministe *Sharikawalaken*, et ancienne responsable des communications et des campagnes du Rassemblement démocratique des femmes libanaises (RDFL). Elle est très engagée pour le droit des femmes « servantes » : une catégorie de travailleuses pour la plupart d'origine étrangère (*Migrant Domestic Workers*, MDW, le système de « Kafala »), « esclaves des temps modernes ». Elles sont très souvent maltraitées, dépossédées de leurs droits et de leurs passeports, déconsidérées par leurs employeurs. Aujourd'hui, au Liban, une des préoccupations principales des milieux féministes est la précarité menstruelle. En effet, du fait de la crise économique, l'accès aux protections menstruelles est de plus en plus difficile et les femmes sont d'autant plus exposées à la précarisation économique.

Originaire du Yémen, aujourd'hui installée au Canada, Alaa Al-Eryani a fondé la plateforme « Mouvement féministe yéménite » en 2013. Elle a été l'une des premières à soutenir publiquement Nada Al-Ahdal, une fillette de 10 ans contrainte au mariage. En tant que réalisatrice, elle utilise son art pour promouvoir les droits des femmes en créant des films féministes. Sur son compte Instagram, elle fait des petites capsules vidéos/photos où elle vulgarise des concepts féministes. Aujourd'hui, elle participe à la plateforme *Banat Alyoum*, qui présente des féministes arabes inspirantes. Depuis 2014, une guerre civile ravage le Yémen. Début 2021, les agences de l'ONU estiment à 250 000 le nombre de victimes des combats et de la crise humanitaire. Le conflit au Yémen a des conséquences terribles pour l'ensemble des civils mais les femmes et les filles sont particulièrement touchées : agressions à des postes de contrôle si elles ne sont pas accompagnées d'un parent masculin et agressions lors de manifestations, y compris harcèlement, détention arbitraire, torture et autres formes de mauvais traitements par les forces de sécurité, augmentation de la violence domestique, et mariages forcés prégnante dans le pays.

JE SUIS AVEC LE SOULÈVEMENT DES FEMMES DANS LE MONDE ARABE PARCE QUE NOTRE SOCIÉTÉ NOUS APPREND À NE PAS ÊTRE HARCELÉES AU LIEU D'APPRENDRE AUX HOMMES À NE PAS NOUS HARCELER.

Dans les Forums Exister ! Être LGBTQ+ dans le monde arabe (14 h à 17 h), sont organisées deux tables rondes : « Défendre ses droits » : des activismes pluriels (14 h) et « Écrire le queer » : informer et partager (15 h 30). L'existence des personnes queer est souvent contrainte ou niée dans le monde arabe. Pourtant, ils et elles sont nombreu·x·ses à défier, souvent de façon créative, les répressions qu'ils et elles subissent et les représentations négatives qui leur sont imposées. Comment affirmer librement son identité de genre dans le monde arabe ? Comment exister pleinement comme queer dans les sociétés arabes ? Par quels moyens défendre la cause des LGBTQ+ ? En quoi les arts peuvent-ils être un outil d'émancipation ? Comment leurs combats peuvent-ils nous inspirer ? Ces dernières années, l'affirmation de l'identité LGBTQ+ dans le monde arabe se fait de plus en plus entendre. La Tunisie a été pionnière dans cette vague militante, qui a aussi pris de l'ampleur au Maroc et au Liban. Mais bien que les manifestations se multiplient, la répression politique et le conservatisme social sont toujours au rendez-vous.

Femmes dans la lutte queer

Parmi les intervenant·es, Rania, membre du comité de direction de *Mawjoudin We Exist* (Tunisie) est une militante féministe queer. *Mawjoudin We Exist* est une ONG tunisienne fondée en 2014 dont l'objectif est de lutter contre toute forme de discrimination sur la base du genre et de l'orientation sexuelle, et organise chaque année à Tunis un festival du film queer. Omar Khatib, coordinateur des médias et du plaidoyer de *alQaws* (Palestine) est un militant queer palestinien basé à Jérusalem. Il coordonne les productions artistiques queer. Hind Al Eryani, journaliste, militante LGBTQI+ (Yémen), est écrivaine, journaliste et membre du pacte des femmes yéménites pour la paix et la sécurité de l'ONU-Femmes. Elle travaille actuellement comme présentatrice pour la radio internationale *Monte Carlo* basée à Stockholm. L'un de ses articles intitulé « *Pourquoi les hommes ne se couvrent-ils pas le visage* » a été traduit en 5 langues.

Mohamad Abdouni, artiste, travaille à Beyrouth où il a fondé le magazine *Cold Cuts*, un journal photo qui propose d'explorer la culture queer au Moyen-Orient. Ses photographies abordent l'underground queer. Jordanien, palestinien, kurde et bédouin, Khalid Abdel-Hadi est un artiste visuel et activiste. Il est le fondateur de *My.Kali Magazine*, un webzine conceptuel, queer, féministe et intersectionnel de la région MENA, lancé en 2007. Et Maya est co-fondatrice de *Transat site* qui regroupe des personnes transgenres réuni·e·s autour d'une plateforme en ligne (site Internet, groupe et communautés Facebook, Instagram), dont l'objectif est de sensibiliser le public arabophone et berbérophone aux questions LGBTQ+ à travers des articles, témoignages, entretiens écrits.

Hétérogénéité des lois et répressions selon les pays

Pour établir un rapide état des lieux des droits et des combats de personnes LGBTQ+, seuls la Jordanie et le Bahreïn ont aboli les lois, héritées de l'ère coloniale. En 2014, deux femmes ont par ailleurs eu l'autorisation de changer de sexe à Bahreïn. Pour autant, dans ces deux pays, l'homosexualité n'est pas tolérée par des sociétés encore très conservatrices. L'Égypte a au contraire durci son dispositif législatif par des dispositions contre « l'incitation à la débauche », tout comme l'Algérie et le Yémen qui ont choisi de sévir contre « l'atteinte à la pudeur ». Outre la répression officielle, les milices ont souvent ciblé, en Irak, en Syrie ou en Libye, des civils LGBT : le DJ Arshad Haybat, enlevé en novembre 2020 à Bagdad, a ainsi été accusé d'animer une soirée gay. Malgré la pénalisation toujours en vigueur des « relations sexuelles contre-nature », le Liban reste à l'avant-garde des droits LGBT au Moyen-Orient, avec comme icône Hamed Sinno, chanteur du groupe de rock alternatif Mashrou Leila. Il avait déjà fait la une en octobre 2013 du magazine *Têtu*, critiquant les pesanteurs de la société libanaise à l'encontre de l'homosexualité. Un concert de Mashrou Leila au Caire, en septembre 2017, est l'occasion pour des militants égyptiens de brandir le drapeau arc-en-ciel. L'une d'entre elles est Sarah Hegazy, devenue figure funestement emblématique. Pour avoir brandi le drapeau de la cause homosexuelle lors de ce concert, la jeune femme a été jetée en prison, torturée, contrainte à l'exil au Canada, où elle a mis fin à ses jours en juin 2020. Les pratiques barbares restent courantes : par exemple, les examens anaux forcés, malgré leur condamnation internationale comme une forme de torture, continuent d'être pratiqués par plusieurs polices arabes à l'encontre de « suspects » d'homosexualité. En mai 2017, la première Gay Pride du monde arabe est annoncée à Beyrouth, mais elle se limite à un drag show et à un déjeuner privé, du fait des menaces lancées contre un éventuel défilé. En 2020, l'influenceuse transsexuelle marocaine, Sofia Taloni, a incité sa communauté à dénoncer des homosexuel·les publiquement, en créant des faux comptes sur des plateformes de rencontre pour dénoncer des personnes gays. S'en est suivi une déferlante de haine sur les réseaux sociaux, et la précarisation de très nombreuses personnes, rejetées par leurs familles en plein confinement.

Ne lâchons rien ! Obstinons-nous !

Hélène Hernandez
Emission Femmes libres

L'émission du mercredi 26 mai 2021, est consacrée à cette journée du 13 juin aux Arabofolies : http://emission-femmeslibres.blogspot.com

CUBA L'économie change, l'État autoritaire continue…

En réponse aux dernières manifestations pacifiques de dissidents, fin 2020 et début 2021, le régime a annoncé l'extension de la réglementation des mesures de sécurité, interdisant les rassemblements dans les quartiers de La Havane où l'élite puissante de Cuba vit et travaille habituellement : les zones des ministères et des bâtiments gouvernementaux, ainsi que les magasins touristiques.

Bien que l'histoire officielle fixe le début de la Révolution cubaine avec l'entrée triomphale des *Barbudos* à La Havane le 1er janvier 1959, ce n'est que le 16 avril 1961 que Fidel Castro a déclaré le caractère socialiste de cette Révolution. Mais la réalité de la vie quotidienne des travailleurs cubains a depuis lors démenti le prétendu objectif émancipateur de cette révolution. Non seulement parce que le socialisme castriste est une simple expression caribéenne du socialisme soviétique — en réalité un capitalisme d'État — mais aussi parce qu'il a été une excuse dialectique de Fidel Castro et de la bureaucratie castriste pour s'emparer du pouvoir et s'y maintenir.

Au-delà des discours et des proclamations, la réalité est que cette Révolution n'a jamais essayé de remplir la promesse d'éradiquer l'exploitation capitaliste ou de supprimer les différences de classe. C'est pourquoi, à Cuba, les touristes et les Cubains qui ont des dollars ont pu profiter de tout, alors que la majorité a vécu dans la pénurie et certains même dans la misère depuis les premiers jours de la Révolution jusqu'à aujourd'hui, comme ont pu le vérifier tous ceux qui ont voyagé à Cuba (1) tout au long de ces 62 ans de Révolution.

Une réalité aggravée pendant la « période spéciale » — provoquée par l'effondrement de l'Union soviétique — au cours de laquelle les Cubains ne pouvaient pas entrer, et encore moins acheter, dans les magasins pour les diplomates. Cette pratique de l'apartheid, qui en est venue à englober les marchés, les hôtels, les hôpitaux et les centres de loisirs, en plus de l'apartheid politique. Une pratique autoritaire constante de la Révolution qui a empêché tous les changements apportés — de l'intérieur et de l'extérieur de la Révolution — pour la démocratiser et rendre possible un socialisme réellement émancipateur. Par conséquent, les seuls changements produits n'ont été que ceux nécessaires pour que tout reste inchangé et sans modifier la relation traditionnelle entre l'élite et la société.

Limites et direction des changements

Il n'est donc pas surprenant que les *changements* — qui ont commencé à se produire dans les années 1990 avec la chute du camp socialiste et encore plus depuis que Fidel a laissé la direction de l'État à son frère Raúl en 2006 — se soient concentrés dans la sphère économique afin d'ouvrir davantage d'espace au marché dans l'allocation des ressources. Mais seulement pour éliminer les interdictions excessives qui saturent la vie quotidienne et l'administration de Cuba « socialiste », obligeant la majorité de la population à se réfugier dans d'innombrables pratiques sociales de survie et de simulation. Surtout pendant les années de la *Période spéciale* ; bien que le triomphe de Chavez au Venezuela ait incité les autorités cubaines à revenir au modèle centralisé et étatisé.

Un retour au centralisme et à la litanie du socialisme étatiste qui entre à nouveau en crise en juillet 2006 avec la quasi-disparition de Fidel — en raison de graves problèmes de santé — et son remplacement provisoire par son frère Raúl, conscient de la situation économique critique et de l'apathie sociale qui règne à Cuba malgré les joyeuses subventions vénézuéliennes. Une situation, difficile à maintenir, qui l'oblige à appeler au changement et à convoquer en 2007 un « *débat populaire* » pour fixer les orientations de la politique économique et sociale de Cuba. Un débat sans importance, mais nécessaire pour justifier l'ampleur et le rythme des nouveaux changements que Raúl a annoncés dans son discours inaugural : « *En décembre, j'ai parlé de l'excès d'interdictions et de réglementations, et dans les semaines à venir, nous commencerons à éliminer les plus simples* ».

En effet, en mars, les interdictions les plus « simples » et les plus absurdes sont éliminées, de sorte que les Cubains peuvent séjourner dans n'importe quel hôtel de leur pays, louer une voiture ou une moto de tourisme et passer leurs vacances dans un établissement touristique de l'île, y compris Varadero (en fonction de leurs ressources), ainsi que vendre un bien immobilier sans autorisation préalable. Mais ce n'est qu'en 2011 que les autorités ont décidé de donner un nouvel élan au travail indépendant en approuvant 181 activités, et deux ans plus tard 201 autres métiers, en plus d'autoriser les Cubains à quitter légalement le pays pendant deux ans sans perdre le droit de résidence. Un réformisme progressif qui franchit une nouvelle étape avec les nouvelles mesures migratoires, de 2016 et 2018, facilitant les visites temporaires des Cubains ayant quitté illégalement le pays avant 2013.

Des étapes réformistes et ouvertes auxquelles il faut ajouter le nouveau plan de mesures économiques annoncé par l'actuel président de la République, Miguel Mario Díaz-Canel Bermúdez, endossé par Raúl comme président du PCC depuis qu'il lui a transmis la présidence de l'État le 10 octobre 2019.

Un plan qui, outre « *l'unification monétaire et des échanges* » et l'élimination

LA HAVANE, AN 64 DE LA RÉVOLUTION

de la liste des activités autorisées dans le secteur privé, les laissant interdites à seulement 124 professions, sera appliqué « *sur la base de la garantie à tous les Cubains d'une plus grande égalité des chances, des droits et de la justice sociale, ce qui ne sera pas possible par l'égalitarisme, mais en favorisant l'intérêt et la motivation pour le travail* ».

La dérive de la Révolution vers le capitalisme privé

Face à une telle évaluation des limites et de la direction prise par les *changements* à Cuba, comment ne pas conclure que la révolution socialiste cubaine est de moins en moins socialiste (capitalisme d'État) et de plus en plus capitaliste privée ?

Une dérive décidée par cette direction face aux propositions et tentatives — de l'intérieur et de l'extérieur du mouvement révolutionnaire — de démocratiser et d'orienter le socialisme proclamé de cette Révolution vers des objectifs réellement émancipateurs. Ces propositions et tentatives ont été rejetées et réprimées avec un zèle égal ou supérieur à celui de l'aile droite en exil à Miami pour réinstaller la démocratie bourgeoise à Cuba.

Une dérive que le nouveau plan Diaz-Canel tente de justifier en invoquant l' « *efficacité économique* » et l' « *élimination des subventions excessives et des gratifications indues* » pour justifier cyniquement la « *transformation des revenus* » et fêter la nouvelle année et le 62e anniversaire de la Révolution en « *famille* » selon le potentiel de chaque poche : certains dans des palais et d'autres dans des cabanes, comme dans n'importe quel pays capitaliste.

Les perspectives

Malgré les fréquents revers de l'histoire et le fait que rien ne nous permet d'être sûrs qu'elle ait un sens, l'avenir de l'histoire semble se diriger vers des horizons de plus en plus démocratiques et émancipateurs ; mais, à Cuba, rien n'indique que les perspectives immédiates sont ainsi.

Que ce soit à cause de l'effet des changements produits pendant les 62 ans de la Révolution ou à cause de la répression (dans certains cas extrême) de la dissidence et de l'exode massif provoqué par l'impérieuse nécessité pour la majorité du peuple cubain de trouver un moyen de survivre dans un pays où tout dépend de l'État, il n'a pas été possible à Cuba d'articuler une opposition capable d'être une véritable alternative au régime. Et encore plus en ces temps où le spectre politique est si fragmenté et polarisé.

Pour cette raison, bien que, dans un tel contexte il y ait des explosions sociales et qu'il y ait beaucoup de frustration et de mécontentement, chacun à sa façon empêche les *oppositions* qui se manifestent d'être des perspectives réellement émancipatrices pour la société cubaine. C'est le cas du Mouvement de San Isidro et des mobilisations pour exiger un dialogue avec les autorités, ainsi que de la dernière mobilisation menée par 300 Cubains — de différentes couches professionnelles et idéologiques résidant à Cuba ou à l'étranger — qui ont envoyé une « *Lettre ouverte au président Joseph R. Bilden, Jr.* » pour lui demander de mettre fin au blocus de Cuba. ●●●

LA HAVANE, AN 64 DE LA RÉVOLUTION

●●●

Une lettre, publiée par *La Joven Cuba*, dans laquelle bien que l'on reconnaisse que « *les États-Unis ne sont pas les seuls responsables des problèmes auxquels le pays est confronté* » et que l'on est encore loin d'un « *Cuba totalement démocratique* », il n'est pas clairement indiqué (bien que certains des signataires le reconnaissent en privé) que c'est le blocus interne qui empêche la solution de ces problèmes et la réalisation de cet objectif. En outre, aucune de ces initiatives ne remet en question la dérive du capitalisme d'État prévalant à Cuba vers le capitalisme privé. Une dérive qui, en plus d'être promue par le secteur des affaires de la Révolution, est la principale revendication de l'opposition de droite à Miami.

Ainsi, quel que soit le bruit médiatique fait autour de ces initiatives, ce n'est pas à partir d'elles que des perspectives émancipatrices ou même démocratisantes s'ouvriront pour le peuple cubain. Non seulement parce que la dérive vers le capitalisme privé ne l'est pas, mais aussi parce que cette dérive est compatible avec le maintien de la dictature. Car, si l'on dit souvent que capitalisme rime avec démocratie, la vérité est qu'il existe de nombreux exemples montrant qu'il rime très bien avec des dictatures de toutes sortes.

Face à cette évidence, la seule perspective est celle du statu quo révolutionnaire autoritaire, du gouvernement à parti unique, avec l'extension de l'économie d'entreprise à tous les secteurs d'activité économique (sauf les 124 interdits), dans un processus graduel contrôlé par l'élite qui n'a pas cessé de contrôler le gouvernement et le parti pendant les 62 ans de la soi-disant « *Révolution cubaine* ».

Bien sûr, être conscient de cela ne nous empêche pas de continuer à souhaiter une « *société où toutes les affaires publiques sont résolues par l'auto-organisation de ceux d'entre nous qui vivent, travaillent, créent et aiment, à Cuba et sur la planète* », comme le souhaitent les libertaires cubains (2). Une société « *où il n'y aura pas de travail salarié, pas d'imposition de l'autorité, pas de culte de la personnalité, pas de violence directe, structurelle ou symbolique, pas d'hypercompétitivité, pas de bureaucratie, pas de décisions aux mains d'une élite, pas de concentration des richesses et pas d'appropriation inégale des connaissances* », comme celle que nous souhaitons et pour laquelle se battent tous les libertaires de la planète. Car, malgré le fait que « *la détérioration organisationnelle actuelle de la classe ouvrière et des segments les plus précaires de la société cubaine* » et du monde rendent un tel désir irréaliste dans l'immédiat, l'histoire des peuples n'a cessé de démontrer que rien n'est définitivement écrit pour toujours et que, par conséquent, il n'est pas utopique de le souhaiter. En plus d'être de plus en plus nécessaire d'avancer vers elle — pour des raisons de justice sociale et de survie de l'humanité face aux menaces sanitaires et environnementales actuelles — dans tous les pays de la planète face au fiasco catastrophique du capitalisme privé et étatique.

Octavio Alberola
Mars 2021
Traduction : Daniel Pinós

Le Guetteur

C'est une histoire tout à fait représentative de notre monde numérisé. Quand les premiers drones sont apparus dans les magasins de jouets au même titre que les voitures télécommandées, j'ai trouvé cela tout à fait intéressant, rigolo, même. Ça n'a pas duré. Donc voici un petit voyage aux pays de ces pas si drôles d'engins.

D'abord un peu de traduction. Drone en anglais signifie *faux bourdon*. Puis un peu de morphologie et enfin une liste d'emplois possibles.

À la télé.

Les amateurs de séries télévisées auront remarqué l'augmentation de vues prises du ciel au cours de ces émissions. Les drones équipés de caméras haute définition étaient à l'œuvre, pour des coûts bien moins élevés que l'hélicoptère traditionnel.

En manifs.

Juste avant Noël dernier, celui de l'année confinée, le Conseil d'État a interdit l'utilisation de drones pour surveiller du ciel ceux qui plus bas s'obstinent à se promener en nombre en dénonçant ceux qui voudraient les voir de haut. Pour inverser cette décision, toujours selon ce Conseil, il suffirait d'un texte législatif autorisant cette pratique. Ce n'est pas tombé dans l'oreille

Une histoire de drones, histoire drôle ?

d'un sourd, la loi « Sécurité globale » envisage ce type d'autorisation. Ouf !

En Ukraine.

La Turquie vient de fournir au gouvernement de Kiev des drones armés. Il faudra se souvenir de leur nom : Bayraktar TB2. Ils semblent déjà avoir fait leurs preuves en Libye, en Syrie et en Arménie. Leurs preuves ; dans ce cas, ce mot fait vomir.

Dans la République populaire de Donetsk

L'État autoproclamé de l'est de l'Ukraine — un enfant a été tué par une frappe de drone ukrainien le 3 avril. Le drone en question aurait largué un explosif à Aleksandrovskoye, près de la ville de Yenakievo, comme le rapporte l'agence Tass, qui cite un communiqué des rebelles.

Une histoire de vaches.

Faire la différence entre deux de ces animaux, les reconnaître par leur race, voilà souvent la gageure à laquelle les gens des villes se perdant dans les campagnes, sont confrontés si leur curiosité va jusque-là. Bientôt il y aura une solution. La production bovine est « l'industrie agricole la plus importante » des USA, contribuant à hauteur de 66 milliards de dollars à l'économie américaine. Mais elle est mise à mal par le changement climatique, la diminution de la main-d'œuvre et l'aménagement du territoire. Rendre le secteur de l'élevage plus efficace grâce à des technologies intelligentes peut aider à surmonter bon nombre de ces difficultés.

Une équipe de chercheurs a reçu près d'un million de dollars pour poursuivre son projet de drone : patrouiller les pâturages pour localiser le bétail, et surveiller les indicateurs de santé. Pour que cela soit possible, ils doivent trouver un moyen d'identifier et de suivre des vaches spécifiques.

Ils se sont tournés vers la reconnaissance faciale des vaches. L'équipe teste des algorithmes informatiques pour rendre ce dernier exploit possible, car la technologie actuelle d'identification faciale est conçue pour reconnaître les visages humains, pas les bovins. Des caractéristiques telles que le nez, par exemple, peuvent servir d'empreintes digitales pour les vaches, bien qu'un élément aussi basique que la saleté puisse perturber le logiciel.

En Inde,

Dans une région contrôlée par la guérilla maoïste une attaque par drone de la police locale aurait abouti à la mort d'une vache.

Aux USA,

Reconnaître par une décoration la valeur des pilotes de drones ne va pas de soi. Des anciens combattants américains ont contesté le courage de leurs collègues en activité qui vont à la guerre en restant dans leur fauteuil, le joystick à la main. Le Pentagone devrait créer une médaille spécifique récompensant ceux qui font la guerre en ligne. Ouf ! Quel humour déplacé ! Car l'armée américaine peine à recruter des pilotes pour faire voler les milliers de drones déployés au Moyen-Orient, en Afghanistan et dans certaines régions d'Afrique, certains souffrant de surmenage ou de maux psychologiques. Je ne comprends pas : les mêmes passent pourtant des heures à tirer sur tout ce qui bouge au cours de jeux en ligne. Quelle différence ?

Après les vaches, les manifestants

Le site d'information *Forbes*, qui nous a plutôt habitués à nous donner les classements des plus grandes fortunes, en date du 18 février dernier, nous apprend que « *les drones avec reconnaissance faciale sont prêts à voler, mais le monde n'est pas encore prêt* » ! Une start-up israélienne aurait breveté des technologies de reconnaissance faciale basées sur des drones. Ce brevet a un doux nom : « *Positionnement adaptatif des drones pour une reconnaissance faciale améliorée* » Souriez ! Vous êtes filmés.

Maintenant, un concours

Peut-être verra-t-on bientôt des manifestants avec de très longues ficelles, au bout desquelles il y aura des ballons d'enfant gonflés à l'hélium et sur ces ballons une belle photo pour faciliter le travail des drones…

Le Guetteur

Le prix exorbitant de la démesure

L'arrogance, l'autosatisfaction, l'optimisme béat et la loi du profit ont conduit à considérer prématurément les maladies infectieuses comme appartenant au passé (des moyens spécifiques ont été supprimés), à ignorer les multiples avertissements émis, notamment depuis le milieu des années 2000 – et même bien avant – par des dizaines de scientifiques à plusieurs occasions (SARS, Zika, grippe aviaire H1N1, Nipah…), à découpler la santé des humains de celle de l'environnement. Or une vision globale, une approche transdisciplinaire, une perception écologique de l'émergence des maladies permettent d'entrevoir la complexité des relations, des interactions entre les agents pathogènes, leurs hôtes et l'environnement, et donc la difficulté à prévoir cette émergence.

On sait que la pandémie du Covid-19, comme d'autres d'ailleurs, n'est pas le fruit du hasard. Elle doit être vue à la fois comme un échec et un coup de semonce. Les facteurs favorisant les risques sanitaires sont connus : les activités industrielles qui bouleversent le comportement des communautés animales, les chaînes alimentaires, et qui permettent aux humains d'entrer en contact avec des animaux sauvages et les pathogènes nichés dans des espaces jusque-là intacts. Et en premier lieu, la déforestation, souvent à des fins de monocultures, le changement d'usage des sols, la destruction des habitats naturels, l'urbanisation dévoreuse d'espace, le commerce et les voyages internationaux, la croissance démographique, l'élevage industriel aboutissant à sélectionner quelques races standardisées génétiquement, et donc vulnérables aux maladies, ainsi que les marchés d'animaux sauvages sources d'entassement et de stress. Avec en prime, les animaux domestiques servant de pont épidémiologique entre la faune et les humains. La résultante de toutes ces forces étant la réduction de la biodiversité dont on sait que la richesse limite la transmission et la virulence des pathogènes.

Le virus, allié du capital ?

Comme on pouvait s'y attendre, la réponse des dirigeants à la « crise » sanitaire a pris la forme d'une dérive biosécuritaire par la multiplication de mesures coercitives, ce qui présente l'immense avantage d'évacuer le débat sur les causes de l'émergence de cette pandémie. Il ne fait aucun doute que les classes dirigeantes utiliseront tous les moyens légaux et illégaux pour se maintenir au pouvoir. C'est en parfaite logique que tous les gouvernements ont utilisé cette « crise » sanitaire pour accroître leur contrôle politique et social, avec une mention particulière pour la Chine. Il s'agissait, tout en contenant la propagation du virus, de maintenir les productions « essentielles », d'éviter la faillite des grands groupes, de sauver le système.

Cette « crise » aura au moins contribué à rendre plus visibles, non pas seulement les incohérences, mais les contradictions, l'abjection dudit système. Les dirigeants imposent port du masque, distanciation sociale, couvre-feu et confinement (un ouvrier est assassiné au Mexique pour ne pas avoir porté le masque à l'extérieur de son domicile !). Dans le même temps, les patrons des multinationales notamment poussent à la reprise de la production et contraignent au travail avec une protection minimale. Aux États-Unis, le ralentissement de l'activité économique contraint à enterrer des récoltes invendables, à déverser sur le sol des millions de litres de lait, à faire avorter des milliers de truies ou à euthanasier des milliers de poules pondeuses, alors que des dizaines de millions de personnes souffrent de la faim. Et c'est l'ensemble des dirigeants d'un système fondé sur l'individualisme exacerbé, la compétition acharnée et la haine d'autrui assumée qui en appelle à… la solidarité !!

Des crimes impunis

Mais au nom de quoi les chiens de garde du capital s'autorisent-ils à infliger des amendes pour le non-respect du port du masque, quand on sait que la pandémie n'est que l'aboutissement logique du passage en force de la société industrielle imposée aux catégories dominées et du saccage de la planète qui en résulte ? Combien devraient payer ceux qui ont peut-être compromis définitivement l'avenir de l'humanité ?

Ceux qui ont rendu désirable un « progrès qui marche à l'aveugle sans criterium ni boussole » (E. Huzar), qui, souvent conscients des risques, ont choisi d'ignorer les conséquences lointaines de productions toujours plus puissantes, et qui ont vanté les promesses du futur pour mieux justifier les victimes présentes. Ceux qui ont accéléré l'artificialisation du monde en concevant la nature comme une mécanique inerte qu'il fallait dominer, et qui ont conforté la libéralisation/marchan-

disation de l'environnement adaptée à l'émergence du capitalisme industriel, préférant compenser les dommages environnementaux plutôt que de les éviter. Ceux qui ont imposé les régulations, les normes de sécurité, les procédures d'autorisation ou les enquêtes sanitaires pour légitimer le fait accompli technologique et ses illusions de toute-puissance. Ceux qui ont discrédité les prétendues « peurs irrationnelles » que susciterait la science pour asseoir la consommation ostentatoire, promouvoir le crédit, la mode, le gaspillage et l'obsolescence programmée des produits. Ceux qui ont contribué à l'intensification du travail et subordonné l'ouvrier aux savoirs et aux machines des ingénieurs, en rendant inaudible son discours dénonçant la déqualification et la dépossession de ses savoir-faire. Ceux qui ont transformé l'aménagement du territoire en arme de destruction massive par des politiques publiques ajustées aux exigences du capital. Ceux qui ont constamment œuvré à l'extractivisme des ressources minières et énergétiques, repoussant toujours plus loin les limites géographiques et technologiques de l'exploitation d'une planète devenue un gigantesque chantier, en défense d'un ordre industriel, productiviste et consumériste… mais sous couvert d'une « mission civilisatrice ». Ceux qui ont éventré les forêts pour coloniser la planète ou garnir leurs comptes en banque, les transformant en usines à bois… d'où sortent les virus !

C'est-à-dire les classes politiques avides de pouvoir, les requins de la finance, les capitaines d'industrie forcément au service de l'emploi, les experts et technocrates hors-sol gonflés d'arrogance, les hauts fonctionnaires « modernisateurs » l'œil rivé sur les statistiques des taux d'équipement, les états-majors militaires fanatiques de conquête et de domination, les scientifiques peu scrupuleux, les publicitaires qui ont homogénéisé la culture et valorisé la société du spectacle, les juristes acharnés à protéger la propriété privée et intellectuelle… Autant de malfaiteurs qui ont commis l'irréparable et qui n'auront jamais à répondre de leurs actes. Auxquels il faut ajouter les prospectivistes et les futurologues, ces visionnaires qui n'ont rien vu venir, tel un J. Fourastié qui exhortait à « *s'affranchir de l'état larvaire* » et même de la « *vie végétative traditionnelle* » !!

Un avenir de plus en plus aléatoire

Parce que l'enjeu n'est pas seulement d'avoir un peu dégradé les écosystèmes ou provoqué l'enlaidissement du monde, mais d'avoir infligé aux générations futures des conditions de vie difficiles, d'avoir compromis l'habitabilité de la planète, et peut-être d'avoir définitivement voué l'humanité aux ouragans, aux mégafeux et aux virus.

Déjà les menaces les plus lourdes s'accumulaient depuis des décennies, avec les perturbations climatiques comme accélérateurs des fléaux. L'épuisement des ressources énergétiques et minières : chaque année, 60 milliards de tonnes de ressources renouvelables et non renouvelables sont extraites ! Il va désormais falloir aller chercher dans des endroits moins accessibles des minerais moins riches, et donc plus chers, et il n'existe aucun substitut raisonnable pour beaucoup d'éléments. La fragilité des systèmes agroalimentaires soumis à des aléas de plus en plus nombreux : réduction des surfaces agricoles (la superficie des zones urbaines a crû de 100 % depuis 1992), érosion des sols, sécheresses, inondations, tempêtes, ravageurs, maladies, incendies, avec des effets en cascade et des dégâts particulièrement préjudiciables aux moyens de subsistance des petits exploitants. L'accumulation des déchets, l'acidification des océans, la déforestation, le déclin de la biodiversité… Autant de bombes à retardement.

Aujourd'hui la pandémie du Covid-19 – dont le coût sera astronomique - semble supplanter l'ensemble des autres dangers auxquels l'humanité doit faire face. On partage totalement les craintes de beaucoup, concernant l'autoritarisme des dirigeants, les atteintes aux libertés fondamentales, l'opportunisme pour accélérer la numérisation et le contrôle de la vie quotidienne. Il reste que pratiquer la politique de l'autruche ne résoudra rien et qu'évoquer l'intelligence de chacun pour savoir ce qu'il doit faire paraît très aventuré.

« *Nous allons avoir beaucoup de surprises, car notre imagination fertile est loin de pouvoir envisager tous les tours que peut nous jouer la nature. Certains vont trouver que j'exagère, mais les catastrophes sont devant nous. C'est la lutte pour la vie entre nous et les microbes, virus ou bactéries. Et rien ne garantit que nous en sortions vivants* ». C'est par ces mots que le généticien J. Lederberg ouvrait la conférence de Washington sur les virus émergents… en 1989. Et la déforestation se poursuit sans relâche. Par ailleurs, en Alaska, au Groenland, au Canada et en Russie, le permafrost dégèle plus vite qu'on ne le pensait. Or, il constitue un réservoir de virus et de bactéries, de méthane et de carbone.

Nous n'avons pas voulu voir que la complexité d'un système l'expose à une plus grande fragilité. Aujourd'hui nous constatons que la plus grande menace pour notre surpuissance provient du monde de l'infiniment petit. Notre civilisation renferme la cause même de son effondrement ; elle est contrainte d'accélérer pour résoudre les problèmes qu'elle a elle-même créés. Rompre avec la logique mortifère du capitalisme est le premier bon réflexe, mais le véritable défi est d'apprendre à se réinsérer dans la nature avant de l'avoir rendue définitivement hostile à la vie humaine.

Jean-Pierre Tertrais
Avril 2021

Les religions et le capitalisme, même combat !

Les religions sont les alliées naturelles du capitalisme et cela se vérifie en temps de crise. Que cette dernière soit politique, économique, sociale et sanitaire, elles développent une activité débordante. Elles occupent le terrain idéologique et font feu de tout bois. Les idées rétrogrades et obscurantistes vont bon train et sont relayées par des médias complaisants. Il s'agit de jouer sur la crédulité des peuples en leur faisant peur afin d'étouffer leurs colères et de les maintenir dans l'ignorance crasse.

C'est ainsi que…

En Israël, le rabbin Daniel Assor, de sensibilité juive ultraorthodoxe a mis en garde la population non pas contre le coronavirus mais contre un grave danger qui la menace : le vaccin qui permettra peut-être d'éradiquer la Covid-19 ou du moins de limiter le nombre de morts. Ce vaccin, a-t-il dit : « *pourrait rendre homosexuel !* »

C'est dommage qu'un vaccin pour éradiquer la connerie n'existe pas, pour faire fermer son claque-merde à ce triste individu pour qu'il ne profère plus de telle ineptie, sinon, il faudrait le lui inoculer immédiatement.

En France, par une ingérence dans la vie sociale et politique française, le pape François qui est argentin et habite en Italie, se permet au nom de son Église, de bafouer la loi du 9 décembre 1905 concernant la séparation des Églises et de l'État et ce, avec l'assentiment des politicards français et du président Macron, chanoine de la basilique romaine du Latran.

Le 21 janvier 2021, François a reconnu les « *vertus héroïques* » du professeur Jérôme Lejeune. Il n'y va pas avec le dos de la cuillère, dire que cet individu a des vertus héroïques, alors que l'on sait qu'il véhiculait des idées fascisantes et rétrogrades. En prêtant des vertus héroïques à ce triste personnage, François fait en sorte de le rendre vénérable pour qu'il soit possible de le béatifier en vue d'une canonisation. Il s'agit de flatter l'ego surdimensionné de sa sainteté Macron, alias le chanoine de Latran, et de le rendre totalement muet, concernant cette ingérence.

> ***« Le peuple s'est éloigné de l'Église parce que l'Église était le gouvernement, et que le gouvernement a toujours été pourri. »***
>
> **Ernest Hemingway**
> ***Pour qui sonne le glas***

Pas une protestation, de la part du prophète Macron qui nous prédisait un monde nouveau, alors qu'il nous enfonce dans l'ancien monde.

François, Macron et Lejeune, c'est la sainte trinité de l'obscurantisme

Vouloir faire de Lejeune un saint, consiste surtout à normaliser ses idées ultra-réactionnaires. Alors que ce sinistre individu a eu dans son existence une activité guère reluisante : il a été contre tout progrès et toute évolution de la société et a milité notamment pour le maintien de la femme dans ce système d'esclavage qu'est le patriarcat.

Jérôme Lejeune était l'ami de Jean-Paul II. Il était également à la tête de l'association « Laissez-les vivre » qui menait la mobilisation contre la dépénalisation de l'IVG en 1975, dont il détourna l'acronyme en parlant « *d'interruption de la vie gênante* ». Il deviendra président d'honneur de SOS futures mères et s'opposera à la *Mifépristone* (la pilule abortive), pour l'avortement chimique au début de la grossesse, qu'il qualifie de « *premier pesticide anti-humain !* » Il était également l'inspirateur pour ne pas dire l'instigateur, des commandos anti-avortement dans les années 90.

Monsieur Macron, le peuple aimerait bien vous entendre protester contre cette ingérence et dire que vous condamnez la décision de votre ami François et que Jérôme Lejeune n'est guère fréquentable. Mais comme disait le grand-père Justhom : « *qui se ressemble s'assemble.* »

C'est pourquoi vous êtes en pleine « communion » avec le Pape d'où votre silence religieux !

Vous ne mettez pas en adéquation vos propos quand vous préconisez la lutte contre le « séparatisme ». Vous êtes en contradiction car par vos actes et votre silence, vous confortez ce que vous prétendez combattre !

Justhom

Qatar 2022 ou le côté obscur du football

La situation actuelle dans l'émirat du Moyen-Orient ne laisse pas insensible, bien heureusement. Même si les réactions émanant du monde professionnel restent encore timorées, des lueurs teintées d'humanisme viennent éclaircir un horizon pourtant plongé dans l'abîme.

De fait, lors du match des éliminatoires les opposant à l'Islande, chacun des joueurs allemands arborait un t-shirt où l'on pouvait lire ce message fort, composé de onze lettres *« Human Rights ».* Deux petits mots à la résonance d'un immense écho. À l'issue de la rencontre, le milieu de la Mannschaft, Leon Goretzka refusait de fermer les yeux et ouvrait la brèche : « *Nous voulions montrer clairement à l'opinion que nous n'ignorons pas cela. Nous avons une large audience et nous pouvons l'utiliser formidablement pour envoyer des signaux en faveur des valeurs que nous défendons.* » Même son de cloche pour les Norvégiens. Dans une action similaire, ils portaient au moment des hymnes des t-shirts proclamant : « *Droits humains sur et hors du terrain ».* Et comme pour donner un coup de pied dans la fourmilière, l'entraîneur Ståle Solbakken déclarait : « *Il s'agit de faire pression sur la FIFA pour qu'elle soit encore plus directe, encore plus ferme à l'égard des autorités au Qatar ».* Une drôle d'ironie quand on sait que c'est la FIFA qui leur a octroyé l'organisation du Mondial dans des conditions plus que douteuses.

La FIFA et les pots de vin, une histoire d'amour sans fin

L'idylle entre la FIFA et la corruption ne date malheureusement pas d'aujourd'hui. Président de l'organisation entre 1974 et 1998, João Havelange est accusé à l'époque de malversation. En effet, il avait reçu plusieurs dizaines de millions de dollars de la firme ISL, société qui était en charge des droits télévisés de la Coupe du monde dès 1982. Au total, c'est plus de 100 millions qui ont été versés à plusieurs chefs de la FIFA. En échange d'une lourde compensation financière, Havelange n'a pas été condamné par la justice, la loi suisse ne considérant pas ces actes malveillants comme un crime. C'est d'ailleurs un Suisse, Sepp Blatter, qui

succédait au Brésilien avant qu'un nouveau scandale éclate. Et c'est le *Sunday Times* qui mettait le feu aux poudrières en prétendant détenir la preuve de plusieurs transactions financières émanant du Qatar. Le journal anglais parlait d'une somme de 872 millions d'euros qui aurait permis au pays du Moyen-Orient de s'assurer l'obtention du Mondial 2022. Une véritable bombe lâchée par le quotidien britannique qui venait prouver que la corruption au sein de la FIFA restait définitivement une vieille tradition infâme. Voilà les tristes conséquences de ce qu'on appelle le foot business. Le football, ce sport jadis créé par les pauvres est donc aujourd'hui volé par les riches.

Les morts s'amoncellent dans l'indifférence

On savait qu'au Brésil en 2014, lors de la préparation de la Coupe du monde et des JO, il y avait eu une dizaine de morts recensés et des exactions commises à l'encontre des indigènes. Au Qatar, on vient encore de passer un cap dans l'horreur et l'indignité. Selon *The Guardian*, depuis 2010 on dénombre près de 6500 victimes en provenance de l'Inde, du Bangladesh, du Népal, du Pakistan ou encore du Sri Lanka. Un bilan désastreux qui serait bien supérieur aux nombres annoncés car seuls les cinq pays cités tiennent des registres. Le Qatar emploie aussi beaucoup de personnes originaires des Philippines et du Kenya. Pour pousser encore un peu plus dans l'indécence, et d'après les chiffres du gouvernement qatari, la majeure partie des travailleurs migrants seraient morts de cause naturelle. Toutefois, aucune autopsie n'est pratiquée après le décès pour en déterminer la cause exacte. Les conditions de vie et de travail sont catastrophiques et de nombreux ouvriers meurent à cause de la chaleur après avoir été contraints à travailler malgré des températures élevées. Ils succombent dans les chantiers des stades, sur les constructions des nouvelles routes ou même dans la toute récente ville Lusail bâtie dernièrement pour accueillir la finale. Un cauchemar éveillé pour ces petites mains de l'ombre, d'autant plus qu'une grande partie d'entre elles n'ont pas été payées depuis des mois nous dévoile *Amnesty International*. Une honte quand on sait que le salaire obtenu ne dépasse pas les 1 € de l'heure. Ce n'est ni plus ni moins que de l'esclavage moderne et nous atteignons le paroxysme de l'immoralité.

Nous sommes aux antipodes des valeurs que prônaient initialement le football et peut-être verrons-nous dans un futur plus ou moins proche des équipes ou bien des joueurs boycotter un Mondial dépourvu de toute éthique. Johan Cruyff l'a fait en 1978[1] quand l'Argentine suffoquait sous le joug de la dictature de Videla. 43 ans après, ne serait-il pas temps d'éveiller nos consciences en ce sens ? Il en va de la responsabilité de tous, des simples spectateurs aux principaux acteurs. À nous de jouer !

Kevin Tréhu

1. En réalité, Cruyff n'a pas participé au Mondial de 1978, pour des raisons personnelles : il avait été victime d'une tentative d'enlèvement fin 1977, chez lui à Barcelone, alors que sa femme et ses 3 enfants dormaient dans une pièce à côté. Finalement, il échappa à ses ravisseurs, mais il n'avait plus la tête au football. Il a révélé tout cela 30 ans après, à une radio catalane. (Guy, ailier gauche de l'équipe

Agnosticisme et athéisme

L'agnosticisme ou le cache-sexe d'un déisme n'osant pas dire son nom

Les agnostiques, pour la plupart, sont parfaitement lucides sur les conséquences inéluctables de la croyance en Dieu, à savoir la religion, ses guerres et ses institutions totalitaires. Et c'est pourquoi, pour la plupart, ils sont résolument antireligieux et anticléricaux.

Forts de cela, ils se targuent de rationalité voire de démarche scientifique dont chacun sait qu'elle repose sur le doute, l'émission d'hypothèses et la méthode expérimentale. De ce point de vue, pour eux, l'existence ou la non existence de Dieu ne sont que des hypothèses et comme il n'y a à ce jour aucune preuve de l'existence ou de la non existence de Dieu, on ne peut en rester qu'aux hypothèses. Donc, au doute. Et dans le doute, on s'abstient. Imparable ! Sauf que…

Sauf que, s'il n'y a effectivement pas plus de preuves (sauf les pseudo-preuves et autres fake news des arnaques religieuses) de l'existence de Dieu que de sa non existence, il est de multiples indices laissant à penser que Dieu n'existe pas (la terre comme la vie n'existaient pas avant le Big Bang, la mort du soleil et de notre planète aura lieu un jour…), hormis comme invention humaine. Et en Cour d'assises, cela suffit à ne pas envoyer aux galères que des innocents.

Mais, pourquoi les agnostiques ont-ils à ce point une conception hors-sol de la raison et d'une démarche scientifique ? Pourquoi, ce faisant, tout en dénonçant les effets d'un phénomène, acceptent-ils d'en cautionner les causes ?

Le seul fait d'envisager l'hypothèse de l'existence de Dieu implique que l'on croit plus ou moins en l'existence de Dieu. Et croire plus ou moins en l'existence de Dieu, c'est, qu'on le veuille ou non, croire en Dieu. Oh, certes, j'ose l'espérer, ce Dieu, pour eux, n'est pas celui des religions. Ce serait… ? En fait, on ne sait pas vraiment qui il pourrait être. Une espèce de grand Architecte de l'univers ? Un esprit pur ? Un petit homme vert ?… Mais ce qui est certain c'est qu'il existe, car sinon, comment expliquer l'univers, la vie… ? On appelle cela le déisme dont la définition est : « *position philosophique de ceux qui admettent l'existence d'une divinité sans accepter de religion révélée ni de dogme* ».

DESSIN OLIVIER WIAME

De prime abord, les agnostiques, qui estiment qu'il n'y a pas plus de preuves de l'existence de Dieu que de sa non-existence, et, donc, n'excluent aucune de ces deux hypothèses, semblent gens de raison. De prime abord, les athées, qui affirment que Dieu n'existe pas tout en clamant que s'il existait, il faudrait s'en débarrasser, semblent gens de déraison. Car, mais c'est bien sûr, à quoi bon vouloir se débarrasser de quelque chose qui n'existe pas ? De prime abord, de prime abord… voir ?

Mais pourquoi, quand on se veut rationnel et progressiste (dès lors que l'on dénonce un Dieu inventé par les hommes et les religions qui ont fait leur nid dans cette mythification, on est progressiste), pourquoi avoir besoin de se raccrocher à l'idée même de Dieu ?

Ce n'est pas la moitié d'une bonne question.

Athéisme et croyance… en l'homme

Les athées sont des gens comme les autres. Ils ont peur de la mort et recherchent un sens à la vie. Mais…

Les humains sont les seules bestioles qui pensent au-delà du ressenti, et, surtout, qui se pensent. Et, se pensant, il leur est très difficile de se penser ne plus pensant, c'est-à-dire mort. Et c'est cette angoisse de la mort qui les fait se raccrocher à ce fol espoir d'une vie éternelle dans l'au-delà d'où, pourtant, personne n'est jamais revenu. Et, donc, à l'idée de Dieu, à la mode des arnaques religieuses ou à la mode éthérée du déisme.

Les humains sont également les seules bestioles qui se posent la question du sens de leur vie et de la vie. Vivre, c'est quoi ? Pourquoi ? Et d'où vient-on et où va-t-on ? Ce n'est pas possible que la vie soit une simple entre-parenthèses entre le néant et le néant. On doit bien venir de quelque part et aller quelque part. Il doit bien y avoir un début à tout cela. Et qui est au début de ce début ? À part Dieu ?

Les athées, bien qu'ayant peur de la mort et recherchant un sens à la vie, réfutent cependant l'hypothèse Dieu. Pourquoi ?

Comme tous les humains, les athées ont peur de la mort. De leur mort. Mais, peur ou pas, cékomça. Et, comme tous les humains, ils recherchent un sens à leur vie et à la vie. Un sens à la vie ? ils aimeraient bien qu'il y en ait un, mais ils n'en trouvent pas et n'éprouvent pas, pour autant, le besoin d'en inventer un. Tout simplement, ils n'ont pas de réponse à la question. Ils savent juste qu'ils ne savent pas. Certains d'entre eux attendent d'en savoir plus, d'autres se disent qu'en attendant d'en savoir plus, si tant est qu'il y ait une réponse à la question, autant s'attacher à mettre du sens dans notre vie. Ça ne mange pas de pain. Et, concrètement, ça change tout. Mais qu'est-ce que mettre du sens dans

notre vie ? Peut-être y mettre simplement du bon sens ?

Pour l'heure, on ne sait pas d'où on vient, où on va, s'il y a eu un début et s'il y aura une fin. Mais on sait qu'on est là. Qu'on n'a pas toujours été là et qu'on ne sera pas toujours là. Donc, profitons simplement de l'instant. Et, profiter de l'instant, ça signifie quoi ? Eh bé, tout bêtement de profiter de la vie, d'essayer d'être le plus heureux possible, et, comme on vit en société, d'essayer d'être le plus heureux possible avec ceux qui nous entourent, étant entendu que le bonheur des uns étend celui des autres à l'infini. Mais c'est quoi le bonheur et être heureux ? En tout cas ce n'est pas faire du mal aux autres en les exploitant ou en les opprimant. Pas davantage accumuler des biens ou des sous plus que de besoin. Encore moins, se faire la guerre sous des prétextes dérisoires de race ou de civilisation soi-disant supérieures. Et quant à croire qu'on pourra continuer impunément à croître dans un univers fini et dilapider le capital de la nature au mépris de sa capacité à se renouveler, il faut vraiment être fou à lier.

Bref, les athées, malgré leur peur de la mort et leur recherche d'un sens à la vie, ont fait le choix de donner un sens de bon sens à leur vie. Et, dans cette optique, combattre pour la liberté, l'égalité, la libre fédération d'associations coopératives de toutes sortes… c'est la cerise sur le gâteau.

Et pas besoin de Dieu ou de l'hypothèse Dieu pour cela. De celui des religions dont on connaît les effets, comme de celui, inutile, du déisme.

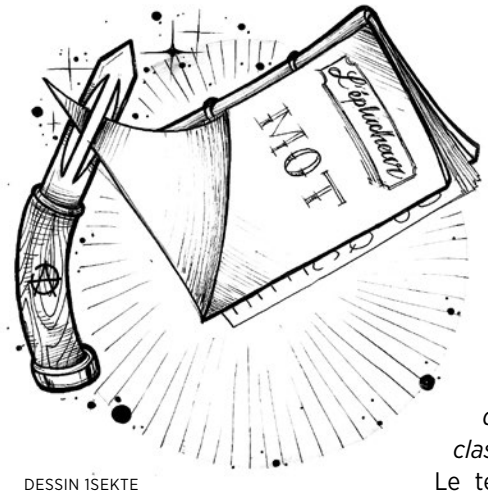
Et, on l'aura compris, quand les athées nient l'existence de Dieu tout en affirmant que s'il existait il faudrait s'en débarrasser cela signifie tout simplement que Dieu, qu'il existe ou non, sera toujours l'ennemi de l'homme. Bakounine l'avait déjà compris quand il disait : « *Si Dieu est, l'homme est esclave ; or l'homme peut, doit être libre, donc, Dieu n'existe pas.* »

En clair, plutôt que de croire en une hypothèse, mieux vaut croire en ce qui est, en l'occurrence, l'être humain, ici et maintenant.

Jean-Marc Raynaud

ÉPLUCHONS UN MOT…

Classisme



DESSIN ISEKTE

Dans un article paru le 10 mars 2021 sur le site du Comité pour l'abolition des dettes illégitimes (CADTM), le militant Christian Delarue écrit : « *Le peuple-classe lui, dans sa diversité de situation, est bien la très large fraction de peuple qui subit le classisme d'en-haut, soit la politique de domination de classe de l'oligarchie et de la classe dominante.* »

Le terme « classisme », de plus en plus visible dans la littérature militante, est ici employé dans un sens précis, à savoir « la domination de classe », avec une connotation nettement péjorative. Pourtant, ce mot – que l'on ne trouve pas (encore) dans les éditions en ligne du *Larousse* ou du *Robert* – a évolué au fil du temps.

Au début du XIX[e] siècle, il pouvait être employé en lieu et place de classicisme, courant littéraire apparu deux siècles auparavant, comme l'illustre cet extrait : « *Le succès de Henri III de M. Dumas a ranimé la guerre, tant soit peu ridicule, du Classisme et du Romantisme* » (*Le Constitutionnel*, 24 février 1829).

Mais l'apparition du mouvement ouvrier moderne vient lui donner une nouvelle signification, ainsi qu'en témoigne l'expression « luttisme de classisme » (*La Nouvelle revue française*, 1[er] juillet 1939), employée ironiquement par un Charles Péguy passé du socialisme au patriotisme, tournant le dos à la lutte de classe.

Dans l'Entre-deux-guerres, le professeur fasciste Guido Bortolotto estime qu'« *en Italie les forces de production, au lieu de s'organiser en classisme sur une base internationale, doivent se constituer en interclassisme sur base nationale* » (Sotiris Agapitidès, *Le corporatisme en Italie*, 1935).

« Classisme » renvoie désormais à l'organisation indépendante du prolétariat. Et c'est cette définition que rejette Alfred Ancel, homme d'Église. Dans le contexte de la Guerre froide, il estime que « *le classisme est, comme le racisme, une doctrine totalitaire qui veut imposer non seulement un régime politique et économique mais encore une pensée économique à tous les hommes* » (*La Croix du Nord*, 14 octobre 1950).

Parmi les premières occurrences de son acception actuelle, on peut relever ces initiatives relayées par des revues françaises, comme le groupe chrétien new-yorkais « R.S.A.C. ad hoc group on racism, sexism and classism » (*Les Cahiers du GRIF*, septembre 1975) ou la discussion ayant pour thème « Classisme, Racisme, Sexisme » programmée lors du quatrième congrès annuel de l'International Association of Gay Women and Men, organisé à Washington (*Masques*, automne 1982).

Nedjib Sidi Moussa

UN PEU D'UTOPIE S.V.P.
NE MENDIONS PAS NOTRE UTOPIE CONSTRUISONS LA PARTOUT

C'est le moment de garder une part de nostalgie

Le postier et la machine
(histoire vécue)

Une petite ville du sud de l'Ardèche, Les Vans. Nous sommes un 31 décembre, c'est un samedi matin, la poste est ouverte. Je pousse la porte et me trouve dans un bureau presque vide : de vivant, il y a un homme derrière son guichet ; de technologique, il y a une machine à affranchir. Si j'avais voulu un paquet de cigarettes je me serais adressé à un buraliste mais pour la lettre que je souhaitais expédier, j'allais logiquement au contact avec l'homme derrière son guichet, ce samedi 31 décembre.

Commence alors un dialogue à la Prévert :

— Désolé, mais le guichet est fermé…

— Alors qu'est-ce que vous faites là ?

— Le guichet est fermé mais la poste est ouverte…

— Et pour ma lettre ?

— Derrière vous, la machine à affranchir…

— Mais je ne sais pas m'en servir…

— Je vais vous montrer…

L'homme me rejoint à côté de l'appareil en question.

— Vous posez la lettre sur le plateau.

Je la lui tends – Allez-y !

Il s'exécute, joue avec l'écran tactile, me dit le montant à faire avaler au monnayeur.

— Je n'ai qu'un billet.

— Pas de problème, je vais vous faire de la monnaie.

Il s'exécute, va ouvrir la caisse du guichet fermé, me tend mon fric devenu digérable.

Je lui rends – Allez-y !

Il s'exécute, récupère la monnaie, me rend ce qu'il reste de mon billet et commence à repartir vers son guichet.

— Vous ne lui dites pas au revoir ?

— À qui ?

— À la machine qui va bientôt vous remplacer.

— …

— Ça ne vous dérange pas d'aider votre patron à supprimer votre emploi ?

— Bah, j'irai travailler dans l'usine qui fabrique ces machines…

Quel sens de la répartie ! Je l'ai laissé là, il est retourné derrière son guichet. J'aurais pu lui dire que ces foutues machines à affranchir concouraient à la fermeture de postes. Qu'un simple magasin qui en serait doté deviendrait agence postale et que pour toutes les questions que l'on posait d'habitude à des personnes bien vivantes, faudrait juste accepter Internet comme interlocuteur. Hasbeen les relations d'humain à humain.

Le gendarme et Internet
(histoire également vécue)

Vous avez dû remarquer qu'il est de plus en plus difficile voire impossible de faire accepter un permis de conduire comme pièce d'identité… La même petite ville du sud de l'Ardèche, Les Vans, donc. Ayant eu dans le temps une carte nationale d'identité, pour en obtenir une nouvelle je dois passer par la case « gendarmerie » afin de déclarer la perte de la précédente. Rencontre en territoire ennemi…

Je sonne, un homme en bleu vient au portail.

— C'est pourquoi ?

— Pour déclarer la perte de ma carte d'identité.

— Vous l'avez perdue quand ?

— En 1994

— ??? (nous sommes en 2015)

— Je m'en suis passée jusqu'à maintenant…

— C'est plus nous qui nous en occupons, faut aller sur Internet.service-public.fr

Content de ne pas devoir m'éterniser en si bonne compagnie, je file chez moi, plonge sur mon ordi. Je tombe alors sur un formulaire à remplir en ligne où il m'est demandé : le numéro de la carte perdue, la date de son obtention et la personne me l'ayant délivrée… Mais possible d'imprimer un formulaire vierge, de le remplir et de l'envoyer en courrier papier. Je l'imprime…

Quelques jours plus tard, je fais un raid en territoire ennemi, coup de chance tombe sur le gus en bleu qui m'avait envoyé sur le net.

— Alors, c'est réglé votre problème de carte d'identité ?

— J'aimerais bien vous proposer de tester un truc…

Je lui tends le formulaire en lui demandant de le remplir comme si c'était pour lui. Arrivé à la question du numéro de la carte perdue, il plonge machinalement la main vers son portefeuille…

— Je vous rappelle que vous faites comme si vous l'aviez perdue…

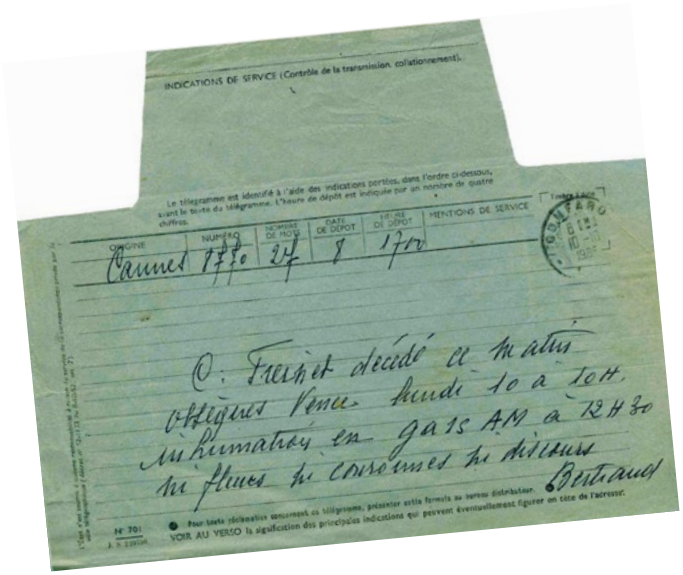
— …

— Eh oui !

— Qu'ils sont cons !

J'aurais pu lui dire que le transfert d'un certain nombre de formalités administratives sur Internet enlevait aux gendarmerie leur rôle d'accueil des citoyens et donc provoquait la fermeture et le regroupement des gendarmeries. Mais, allez savoir pourquoi, cela n'avait pas du tout le même impact sur moi que pour les bureaux de poste… ●●●

C'est le moment de garder une part de nostalgie



La fonctionnaire et Internet
(histoire tout autant vécue)

Je suis cette fois en Haut Gard, ville de Saint-Ambroix. Le fisc m'a rappelé que je lui devais du fric. Je vais donc à la perception. En dessus de la porte, une banderole « *Non à la fermeture de la perception de Saint-Ambroix* ». Je rentre, pas mal de monde avant moi. Je vois sur un présentoir une pétition « *Non à la fermeture de la perception de Saint-Ambroix* ». De la race des signeurs, je signe. Arrive mon tour, derrière le guichet une fonctionnaire du Trésor public.

— C'est pourquoi ?

Je lui tends un papier :

— Je viens payer ce truc.

— Faut le faire sur Internet.

— Je préfère avoir affaire à un humain.

— Y a une tolérance pour cette année mais l'année prochaine faudra le faire sur impots.gouv.fr sinon vous aurez une pénalité.

— Et pour les personnes qui ne maîtrisent pas l'informatique.

— Ce n'est pas de mon ressort.

— Une minute s'il vous plaît.

Je file chercher la pétition, lui demande de barrer ma signature puisqu'elle trouve normale qu'on remplace les petites perceptions par Internet.

— Vous avez fini, y a des gens qui attendent…

Le fils du postier et les souvenirs
(histoire forcément vécue)

Fils de postier, je me souviens du standard téléphonique. Lorsque l'abonné 16 voulait entrer en communication avec le 22, il actionnait une dynamo dans ce qu'on appelait un combiné téléphonique. La dynamo envoyait une décharge électrique dans le fil jusqu'au standard. Au standard, prévenue par une sonnerie, ma mère voyait que le volet en cuivre n° 16 était tombé, elle correspondait avec l'abonné n° 16 qui lui indiquait vouloir le 22. Ma mère commençait par discuter avec le 16 de la pluie, des enfants ou de la recette du farcement (plat traditionnel de la Vallée de l'Arve en Haute-Savoie). S'il y avait lieu, elle renseignait le 16 sur un point quelconque. Après avoir pris congé, elle prenait la fiche mâle n° 16 et la branchait dans la prise femelle n° 22. La communication était établie et ma mère savait ce qu'elle allait préparer pour le repas du dimanche. Et si l'abonné 16 voulait communiquer avec un numéro hors secteur, ma mère plaçait la fiche mâle n° 16 dans une fiche femelle « interurbain » qui avait pour effet d'appeler une collègue de la vallée, de discuter brièvement le temps de demander si, pour le farcement, il valait mieux prendre des poires sèches plutôt que des poires fraîches. « *Bon, c'est pas tout… Tu me mets en communication avec le 22 à Asnières ? Merci.* »

Et c'est ainsi que de branchement en branchement, de discussion en discussion, suite à une chaîne humaine, il était possible de communiquer.

Lorsque des usagers des PTT n'avaient pas de téléphone, il était possible de les joindre par télégramme. Là aussi, une chaîne humaine se mettait en action, convoyant le message jusqu'à son destinataire. Le dernier maillon était le porteur qui s'invitait alors chez les gens avec la précieuse missive à la main. « *Merci petit* — tendant un pourboire — *tu veux un morceau de farcement ?* »

L'arrivée des téléphones portables a signé l'arrêt de mort des télégrammes. Orange, qui en avait la gestion depuis 2013, a arrêté son service de télégramme le 30 avril 2018.

Ne crachons pas sur le progrès mais ne faut-il pas déplorer que ce progrès s'accompagne souvent de « regrès » pour les rapports humains ? À nous de gripper la machine en privilégiant l'humain à la technologie. Retournons dans les bureaux, assiégeons les guichets avant leur disparition.

On peut faire une exception pour les gendarmeries…

Bernard P.
Groupe d'Aubenas

Tragi-comédie managériale
Sortez, monsieur !

S'occuper de ses affaires, cela peut consister à faire passer l'engagement politique avant le confort nécessaire – serait-il financier – qu'on tire d'un statut, d'une situation. Par exemple, en tant que simple employé, pourquoi ne pas mettre à la porte un salaud de capitaliste, lui voler dans les plumes, lui exploser à la figure ? Le témoignage suivant en propose un exemple édifiant. Mais laissons la parole à notre interlocuteur, qui pour des raisons évidentes, a préféré garder l'anonymat…

« BOULEVARD DU BOULEVARD DU BOULEVARD » AU THÉÂTRE DU ROND-POINT

Vous viendrez me voir à 11 h.

Le 27 mai 2018, les intervenants externes de l'école privée parisienne en redressement judiciaire où j'officiais comme enseignant, étaient exaspérés. En cause : les découverts bancaires, l'hypothèque de la vie quotidienne, le mépris et la manipulation morale et psychologique pratiqués par la gérante de l'école, qui, tout en réglant au compte-gouttes les factures d'honoraires des intervenants, évoquait à n'en plus finir le pouvoir financier d'hypothétiques repreneurs, avant d'ajouter sournoisement : « *Mais je comprendrais que vous partiez*. »

Le lendemain, alors que mes élèves et moi-même nous trouvions en plein cours, une personne entrouvre sans frapper la porte de la salle de classe.

Monsieur X. ?

— Oui, bonjour.

— Vous viendrez me voir à 11h.

— Qui êtes-vous, madame ?

— La nouvelle directrice de l'école…

Je reconnais alors cette personne qui, depuis plusieurs mois déjà, visite les lieux, les locaux dirons-nous plutôt, accompagnée de son époux, sans jamais saluer aucun des professeurs ; cette personne dont il se dit qu'elle est cette « *repreneuse* » susceptible d'apurer les comptes déficitaires de l'école, mais qui se récuse néanmoins quant à la possibilité, avant l'adoption officielle d'un quelconque plan de reprise, de verser de quoi soulager la situation financière difficile des intervenants externes, et d'acheter du papier A4 pour la machine à photocopier, et des feutres de couleur pour les tableaux des salles de classe, et du papier hygiénique pour les toilettes…

Sortez, monsieur !

Alors, à ce moment-là, en plein cours :

— Qui êtes-vous, madame ?

— La nouvelle directrice de l'école. Vous viendrez me voir à 11h.

— Non.

Et le ton est monté, et l'échange s'est envenimé. *La nouvelle directrice de l'école* a insisté, j'ai persisté moi-même et, comme je lui demandais de nous laisser travailler, elle m'a sommé de sortir, de la salle de classe, puis de l'établissement : « Je ne faisais plus partie de l'équipe. »

Comme je m'étais levé pour aller refermer la porte, tout en en serrant fort la poignée : « *Paul ! Paul ! se met-elle alors à crier. Le monsieur veut me frapper !* »

Le temps que l'appelé Paul arrive, mes élèves se sont indignés contre cette fausse accusation. C'est son époux. « *Qu'est-ce qu'il se passe, ici ?* » demande-t-il d'une voix théâtrale. S'ensuivent des répliques telles que : « *Bien sûr que je suis la directrice de l'école ! J'ai acheté une action !* » Ou bien, d'une voix forte et à plusieurs reprises, tout en cherchant à m'impressionner physiquement : « *Sortez, monsieur ! Quittez l'établissement !* »

Je réclame alors en vain l'argent qui m'est dû à *la nouvelle directrice de l'école* (les factures d'honoraires en retard des intervenants externes seront réglées l'été suivant) ; et après un bref passage dans le bureau du directeur, où tandis que le mari hurlait en frappant des deux mains à plat sur le bureau, la femme (qui n'avait donc encore signé aucun plan de reprise officielle, on l'aura compris) me filmait avec son smartphone, je sors de scène. Un vrai cirque.

Par ici, la sortie.

Propos recueillis par Stéphane L. Polsky

Liaison William Morris (Paris)

À propos des Éditions libertaires

**Occupons-nous de nos affaires…
La formule colle parfaitement au quotidien des Editions libertaires.
En effet, pourquoi aller frapper à la porte d'éditeurs (et trices) pour diffuser des livres forcément intelligents puisqu'associés aux idées libertaires. Rencontre avec un Charentais (anagramme : anarchiste) passionné et surtout impliqué. Bonjour, Jean-Marc Raynaud.**

Les Éditions libertaires existent depuis une vingtaine d'années et ont actuellement plus de 200 titres au catalogue. Tu en es un des fondateurs. Tu es donc bien placé pour nous en expliquer le pourquoi et le comment.

Début des années 90, militant à la FA depuis une vingtaine d'années, et bien que n'ayant jamais exercé de responsabilité fédérale, je me suis retrouvé « bombardé » responsable des Éditions du Monde Libertaire lors d'un congrès où je n'étais pas présent et où je n'avais rien demandé. Peut-être parce que la situation était du genre désastreuse et que seul un allumé dans mon genre pouvait y faire face. Et ce fut le cas. Une équipe, une stratégie, quelques idées-forces, de la persévérance, le sens de l'esquive, du pragmatisme… et beaucoup de chance, nous permirent de la redresser. Puis, quelques années plus tard, rotation des responsabilités oblige, nous passâmes le relais à une autre équipe. Mais, quand on a goûté à l'édition, il est difficile de s'en passer. Et c'est ainsi que notre équipe s'est lancé dans l'aventure des Éditions libertaires. Une structure éditoriale autonome, compagne de route (aurait dit Georges Marchais) de la FA.

Rien que du banal dans tout ça. Mais qu'est-ce qui fait que les Éditions libertaires ne sont pas une structure éditoriale libertaire tout à fait comme les autres ?

Au plan juridique, les Éditions libertaires sont une association 1901 à but non lucratif. Seuls ceux et celles qui font, décident de ce qu'ils font. Ils ne représentent personne à part eux-mêmes. Politiquement parlant, nous nous situons dans le cadre du mouvement libertaire et de son idéal d'une société métissée (politiquement et autrement) fonctionnant d'une manière libertaire et non d'une société composée de libertaires « ethniquement purs ». Ce qui explique que, partisans avant tout d'une révolution sociale libertaire, nous ne publions pas que des libertaires estampillés ou autoproclamés tels. Ce qui explique également que notre ligne éditoriale ne se résume pas à psalmodier et est ouverte à toute réflexion de révolte et de révolution sociale, et à tous les genres « littéraires », tout simplement parce qu'une révolution sociale se doit d'irradier tous les aspects de la vie.

Sur cette base, nous n'avons aucun salarié ; nous ne versons aucun droit d'auteur à nos auteurs qui, comme nous, sont des militants ; nous n'avons aucun actionnaire ; nous refusons toute subvention de l'État et de ses annexes ; nous refusons également de cautionner l'esclavagisme « moderne » des contrats « aidés » ; nous n'avons jamais un kopeck en caisse car dès que nous disposons de trois sous ils sont immédiatement réinvestis dans une publication ; nous n'imprimons pas selon la loi du marché capitaliste, c'est-à-dire au moins cher (la Corée du Nord nous laisse de marbre), mais, principalement, chez des camarades du genre SCOP (Société coopérative ouvrière de production) pratiquant l'égalité des salaires… Mieux, avocats d'une société libertaire pluraliste, lors de nos débuts, à la fin de nos livres, nous consacrions une dizaine de pages à la présentation (derniers titres, coordonnées…) d'autres structures éditoriales libertaires. Nous espérions faire école.

Voire peut-être réunir, sans atteinte aucune à la liberté éditoriale de chacune, un maximum de tribus éditoriales libertaires, juste sous un logo commun. Râteau total. Dieu nous préserve d'une société gérée par de tels « libertaires » !

On te sent un peu désabusé ?

Pas un peu, beaucoup. Mais nullement découragé pour autant. Car, comme dit le proverbe : « *Quand l'obstacle s'avère infranchissable, il suffit de le contourner* ». Et, c'est ce que nous faisons de plus en plus souvent en suscitant pour nos livres des coéditions avec les Éditions du Monde Libertaire, Noir et Rouge, Nada, la Libre Pensée, l'UPF, Silence… Ainsi, on apprend à se connaître, à se respecter et… à faire ENSEMBLE.

Comment ça se passe pour décider de ce que vous décidez de publier ou de ne pas publier ?

Comme toute structure éditoriale, nous recevons des manuscrits et nous en suscitons. Pour ce qu'il en est de la réception de manuscrits c'est principalement moi qui les reçois parce que je « gère » l'adresse officielle des éditions libertaires. Trois cas de figure. Dans le premier (écrasante majorité), ce sont des romans de 500 pages sans intérêt, des recueils de poésie sans plus d'intérêt ou

des poncifs universitaires obèses d'illisibilité même avec un dictionnaire. Verdict : poubelle. Je prends, seul, cette décision et j'assume.

Second cas de figure, je n'ai pas d'avis tranché. Et je fais suivre à mes petits camarades. Troisième cas de figure, je suis emballé. Et je fais suivre…

Pour décider, pas besoin de réunion ou de vote. Le principe est simple. Si un membre de l'équipe tient à ce qu'un livre soit publié, personne, même si des remarques, des critiques ou des réticences se font jour, ne s'y opposera. Mais il lui faudra assumer. En clair, nous fonctionnons à la confiance, à la recherche d'un consensus et à la responsabilité de chacun.

Sur vos 200 livres publiés, quels sont ceux qui ont le mieux « marché » ?

Presque tous nos livres sont de qualité. Mais, pourquoi ? comment ? il en est qui bénéficie plus que d'autres d'une petite « reconnaissance ». *Les égorgeurs*, *Mieux vaut boire du rouge que broyer du noir* (Benoist Rey), *Les aventures véridiques de Jean Meslier (1664-1729), curé, athée et révolutionnaire* (Thierry Guilabert), *Les affiches des combattants de la liberté, Espagne 1936-39*, *Les œuvres complètes de Gaston Couté*, *Paris révolutionnaire* (Claire Auzias)… et le dernier en date, *Paris 1871, l'Histoire en marche* (Josef Ulla), deux éditions épuisées en quelques mois.

Vos projets ?

Comme le Monde Libertaire, nous en avons plein. Perso, ce serait de pouvoir semer toujours plus de petites graines éditoriales unitaires au sein du mouvement révolutionnaire et de sa composante libertaire. Également, et simultanément, réfléchir à la mise en place d'une structure de diffusion et de distribution gérée par ces mêmes révolutionnaires, car, pour l'heure, notre division nous amène à dépendre du système capitaliste de diffusion et de distribution, chacun se la jouant perso pour essayer de s'en affranchir. Dramatique !

Comment vous contacter ?

Les Éditions libertaires, 35 allée de l'Angle, Chaucre, 17190, St Georges d'Oléron, tél : 05 46 76 73 10, mail : editionslibertaires@wanadoo.fr, catalogue en ligne : editions-libertaires.org

Pour la fin, la question qui tue. Pourquoi taire que tu es l'auteur d'une bonne demi-douzaine de livres parus aux Éditions libertaires ?

C'est une bonne question et je te remercie de me l'avoir posée.

Un grand merci à Jean-Marc Raynaud d'avoir pleinement joué le jeu pour cet interview.

Premier Mai parigot : résister c'est créer !

Quand la fête de saint Jacques[1] (1) tombe un dimanche, les catholiques observants se rendent en pèlerinage à Compostelle ; ça revient tous les 6, 5, 6 puis 11 ans.
Pour les dévots de Shiva la Grande Kumbha Mela c'est tous les 12 ans ; 100 millions de pèlerins en 2013. Mais pour les anarchistes parisiens c'est bien plus simple : c'est chaque année le 1er Mai place des Fêtes et direction celle de la République.

On était près de 3000 à descendre la colline de Belleville pour *le rituel.* Son dress-code, sa liturgie mille fois répétée, ses officiants à mégaphone et son ambiance familiale. Enfin, sauf lorsqu'une copine qui fermait la manif avec quelques autres, brandissant son drapeau de la FA, s'est faite happée par les robocops. De son bouclier, une des brutes la poussait vicieusement dans le dos. Elle, forcément, elle résistait un peu. Et *Paf* ! une seconde : le mur s'ouvre deux cognes la choppent l'entraînent derrière, la ligne est déjà refermée. Tu te demandes si t'as rêvé. Quelques cris, on s'arrête, le reste de la manif continuait d'avancer, déjà trop loin pour faire corps. On est pas bien nombreux, on hésite, le rapport de force sent la loose. On veut de l'aide, en vain, la manif poursuit sa descente. Pas fier de moi, je me rattrape mal en me disant qu'un S.O. bien organisé c'est pas du luxe… Plus tard, à Publico j'apprends qu'un sous-cortège qui rejoignait la manif l'a sauvée. Les malfaisants pris en sandwich ont préféré dégager léger laissant leur prise sur place. Peut-être une des Kro.potes on me dit ?

Faut dire que des flics y'en avait vraiment partout, pis que les doryphores ! Devant, derrière et sur chaque côté du cortège, les seuls endroits où tu pouvais coller c'était leurs boucliers.

Créatifs d'ici et d'ailleurs

Cortège planplan. On est contents de se retrouver, on papote, on se réchauffe, certains s'échauffent. Au milieu des anars, une banderole de jeunes grecs de Paris, très sympas. Aussi un groupe de Kanaks[2] regroupés autour d'un drapeau. On discute un peu et ils me disent un mix de terroir et d'ouverture qui résonne alors que partout on redécouvre *la commune*. Un des défis de la commune justement c'est de faire jouer le terroir et l'ailleurs, les « d'ici » qui nourrissent la terre de leurs fluides, et les « d'ailleurs » qui lui donnent de l'air – ça pourrait s'écrire *solid'air*. Les chinois diraient Yin et Yang ; les biologistes la membrane nécessairement poreuse de la cellule. Les zapatistes aussi qui font jouer ce qu'ici on ne sait qu'opposer, ils disent *mandar obedeciendo* (commander en obéissant). Ici plutôt que que d'explorer les possibles équilibres, on fait la chasse au complotiste. Plus facile, plus rassurant aussi – le stress pousse à *agir* – mais on se se tire dans le pied. Justement, une banderole poétique annonce la venue prochaine des zapatistes.

C'est une grande chance que des peuples d'ailleurs viennent gratter nos évidences, dévoiler nos impensés – écoutons-les. Certains connaissent – parfois vivent encore – les modes de vie précapitalistes éradiquées ici ; ils ont quelque chose à nous apprendre. Quelque chose de vital dont Karl Polanyi dans sa « *Grande Transformation* » explique comment on nous la volée.

Ooops, il faut bien sûr saluer la magnifique banderole (renforcée ?) portée tout du long par les gros bras du groupe Commune de Paris de la Fédération anarchiste et réalisée avec brio par Juan. Elle fait honneur à la Fédération et met en évidence le rôle indispensable des artistes, leur raison d'être : se laisser saisir par *cela* que toutes et tous ressentent mais peinent à exprimer, *cela* qui pousse à se révolter, *cela* qui cherche à se faire voir et entendre. Puis le rendre sensible – images, formes, sons, danses, mots – et nous le partager. Et de tout temps la bourgeoisie s'attache à nous les voler, à se les attacher, leur passer le collier et les tenir en laisse, domestiqués, inoffensifs. Elle capture l'art à son profit, rabote l'élan vital et le transforme en *culture* pour s'en faire un piédestal. Spéculée dans les salles des ventes, emmurée dans les musées et mise sous respirateur dans les conservatoires. Nombre de dignitaires nazis, on le sait, étaient extrêmement cultivés ; il ne faut pas s'en étonner, c'est normal. Chauffés comme la braise au feu de ces momies, comme Juan, faisons de l'art, soyons sages-femmes de la vie. *Mais je m'emballe…* à tout le moins,

soyons en nombre pour brandir la banderole lors de la montée prochaine au mur des fédérés.

À Répu ça continue

Arrivés à Répu, ça grouille ! Énormément de monde dans la place déjà un peu décorée par les totos. Les Kurdes bien sûr, encore et toujours ; ils ont enfin remisé leurs portraits géants des bouchers communistes. Reste celui du líder maximo à moustaches, encore et toujours en prison. Leur traditionnelle danse en cercle aussi qui revient à chaque manif au son d'un doudouk soutenu par un gros tambour à deux peaux. Leur chant couvrait celui d'un imposant orchestre classique mené à la baguette juste à côté. Sympathique mais plus adapté aux salles et salons compassés de la rive droite qu'à la vivante zoubida de notre 11e arrondissement. Côté musique toujours, une énorme fanfare d'une trentaine de cuivres et une furieuse batucada. Ah – toujours les Kurdes… pour la première année, des drapeaux à dominante violette prolongeaient le bras de certaines danseuses.

Sur la place, les biens visibles Gilets jaunes – toujours beaucoup de femmes – dont la créativité est un vrai régal. Auto-organisés et pour la plupart allergiques à tout chef, les GJ sont nécessairement créatifs ; chaque Gilet est un cri, une BD, le récit d'une révolte, personnelle, vécue. Certains avec le A cerclé parfois enflammé, deux frexiteurs aussi accroché à leur drapeau tri.ste.colore. Il se diffusait le numéro 9 de « *Plein Le Dos – La rue contre le mépris* » des JG de Belleville qui documente l'art brut des sans-diplômes : « *Je pense / Donc J'en suis* », « *Mama was a Gilet Jaune* » ou encore cette simple guillotine avec au-dessous un haïku radical et magnifique : « *Couic Couic* ».

Ah, pour terminer… pour la première fois, je vois une pancarte contre le numérique « *Arrêtons la digitalisation du monde* ». Ça fera plaisir à la copine Hépha qui pige là-dessus dans le ML. Ah, après j'arrête ! un bout de carton m'a mis le bourdon : *On veut le droit d'avoir les droits.* Ce passage « au deuxième ordre » montre à quel point on recule on recule on recule et qu'on n'en voit pas la fin. Direction le cortège de tête.

Du cortège de tête aux têtes de gondole

Fatigue… Demi-tour et direction les têtes de gondole de Publico, pas très loin. Plein de livres qu'on voudrait tous lire – Paris sans Publico serait plus pareil ! Alors juste deux livres pour conclure ce compte-rendu (de manif). Une biographie de Little Bob Story (P'tit Bob pour les fans), le rocker havrais au grand cœur qui nous mettait le feu à la grande époque du Bataclan, bien avant l'assaut d'une des sectes des adorateurs de l'Un. P'tit Bob y s'la pétait pas du tout et c'était pas un feignant ! Il balançait son rock cash dans ta gueule et nous on gueulait encore plus fort. Que les Ramones de N.Y. à coté c'était d'la gnognotte. ●●●

Cortège de tête : chaud devant !

J'ai pas trop l'esprit boutique en manif, donc électron libre direction le cortège de tête et son mix de totos, GJ, anars, festifs, tout-le-monde et aussi, depuis les grèves SNCF, syndicalistes. C'est comme à la Samaritaine, on y trouve tout. Mais depuis son arrivée à Paris Lallemand veut l'exterminer, tout est bon : découpages façon salami, nasses à répétition ; ultra-violence des Mad Max motorisés. Là ça vient vite, pas bien loin après Répu, gros gazage à Saint-Ambroise (son père était préfet !). Une banque qui prend cher, des palettes qui prennent feu, l'occasion est là, les flics resserrent les rangs ; la main sur l'épaule et c'est parti. Charges, gaz, explosions, confusion. Une femme la cinquantaine, choquée à terre dans le grand jardin potager de l'autre côté du boulevard, un peu de sang. Marre, fatigue, je me casse. Pour la suite, on me raconte plus tard que ça a chauffé à l'arrivée à Nation, contre le SO de la CGT. Les Parisiens s'étonneront pas que ça puisse tourne vinaigre, y' a un vrai souci, car si ce SO n'est pas un ennemi en soi, il a démontré par le passé qu'il n'est pas un ami. Tension et rancœurs s'accumulent depuis plusieurs années. Qui a gratté l'allumette ? Une provoc est possible – diviser pour régner. Peut-être un de ces agités qui insultent, tapent et courent se planquer, peut-être un coup de pression d'un petit groupe du bloc. Sûr, c'était se tromper de cible, mais gageons toutefois que ce SO, il gardera peut-être un jour plus que lui-même… Dans un SO, y' a du bon (cf. dans l'article) ; y' a aussi du moins bon.

Premier Mai parigot : résister c'est créer !

•••

Y'avait d'l'amour dégoulinant et du beat bien méchant, tout mélangés ; le bonheur en trois accords. Maintenant tu peux toujours le lire !

Mais bon, aussi, côté intello, à Publico y font pas semblant non plus. Si les artistes, je disais, nourrissent notre cerveau droit, celui qui nous fait bouger, pour le gauche qui nous fait penser, c'est les philosophes qui servent la soupe, avec leurs concepts : pas de concepts, pas de pensée – vive les philosophes ! Alors en tête de gondole, je vois l'édition poche du remarquable *Résonance* de Hartmut Rosa, l'héritier de l'École critique de Francfort. Pas dégonflé non plus, Hartmut il se lance pour nous dire « la vie bonne »… qu'une fois *nos besoins* satisfaits (un toit, à manger, à boire, un peu d'amour et d'amitié), on pourrait bien se passer de tous ces mirages dont le techno-capitalisme nous gave, et que *résonner* serait la réponse à ce trop-plein de vide ; que ce qu'on aime au fond, c'est résonner, tout comme les cordes de mes guitares, et que ça produit cet extraordinaire et double effet : développer tout à la fois notre puissance d'agir sur le monde et notre capacité à nous accorder au monde. Résonner avec un, une autre, un chant, un cul, un tableau, un nuage, une phrase, un caillou, une feuille qui danse en tombant – avec ce-qui-nous-touche à cet instant. C'est pas un mystique, Hartmut, pas un développeur personnel, y nous dit son truc, en 14 chapitres, systématiques, rigoureux, précis. J'y connais pas grand chose aux Granzanciens, mais je crois que Bakounine, il dit un truc un peu comme ça au sujet de la liberté, que c'est plutôt mieux quand on est plusieurs. Y'aurait plus de fréquences à explorer, à jouer. Ça serait mieux. Commandez ce livre à Publico et lisez-le – entre deux manifs.

Et au prochain prochain 1er Mai !

Nuage Fou

1. L'apôtre et frère du Crucifié.
2. « Hommes libres » !

Les mains dans la terre

Le gueux, le cul-terreux, le plouc, le paysan… On les a infériorisés, on les a oubliés et maintenant pire, on les dénonce… Au nom de la santé publique, de la traçabilité, de la prophylaxie, de la machine qui « libère » le travailleur et la travailleuse, des labels, de la qualité… on dénonce, on attaque, on méprise… À l'heure où le robot désherbe, le satellite quadrille les champs, le technicien tape sur les doigts du paysan et pourtant si par chance son cul n'est pas fixé sur son tracteur malheur à lui ! Il est foutu ! Mais son siège est face à son ordi aaaaaaah… Non, pardon, tapons sur les doigts de l'exploitant agricole qui, de son trou à rat des temps modernes, peut désormais arroser, si ce n'est d'eau, de pesticides, sa parcelle… Car visiblement c'est lui le problème…

> « De nos jours, qui met les mains et les pieds dans la terre ? »

Toute la paysannerie a été détruite par l'État, les gouvernements, la politique agricole européenne on ne reviendra pas là-dessus, un tas de bouquins l'expliquent déjà très bien. Mais alors qu'en est-il des anarchistes là-dedans ? Comment se réapproprier cette question plus que politique qu'est l'agriculture, non, renommons les choses, notre alimentation ! Sortons des circuits économiques pour nous poser la question : de nos jours, qui met les mains et les pieds dans la terre ? Car on peut se le dire aujourd'hui : la machine ne libère pas ! Ni les corps ni les esprits ! Elle isole, elle aliène, elle industrialise, elle est au service du capitalisme et rend esclave le paysan comme le reste de la société ! En quoi est-ce s'émanciper que de dépendre d'une industrie-usine agroalimentaire qui ne nous refile que de la merde à bouffer ? Et surtout, en quoi peut-on se croire libre quand on ne maîtrise plus rien de notre alimentation ? Alors on pourra dire « oui, mais moi je vais chercher mon panier de légumes chez le paysan du coin ». Oui, c'est bien… Mais qu'en est-il de leur émancipation à eux ? Comment se réapproprier cette problématique ?

DELYNN TALLEY

> « Ne dépendons plus des choix politiques qui dénaturent l'agriculture, retournons dans les champs. »

Et si on remettait les pieds et les mains dans la terre, oui, quand il pleut, oui, quand il fait froid, oui, quand il neige, oui, quand c'est dur… Les légumes, les poulets, les œufs, les céréales… ne poussent pas en claquant des doigts ! Puisque les gouvernements avec la complicité de la FNSEA et de la JAC, nous modèlent des idéaux merdeux déconnectés de la terre et des gens, il est d'une importance cruciale de se réapproprier l'histoire et les pratiques agricoles pour se rendre compte des ignominies latentes et scandaleuses qui ont détruit et détruisent nos vies encore…

Ne dépendons plus des choix politiques qui dénaturent l'agriculture, retournons dans les champs, parce que, oui, entendons-le encore une fois !!! Si on ne veut plus de pesticides ni de dépendance au pétrole, ni de destructions des corps laborieux, il nous faut être nombreux.ses dans les champs !! Sinon ça n'est juste pas possible !!! Une des règles fondamentales qu'il nous reste à comprendre est que le travail agricole ne se fait pas seul ! On ne doit pas vivre de l'agriculture mais c'est l'agriculture qui nous fait vivre !

Blandine (Ouvrière agricole)
Groupe Gaston Couté FA Loiret

La technobureaucratie européenne à l'œuvre

La Directive européenne de l'eau sur les ouvrages hydrauliques anciens se traduit par un vaste programme de destruction des moulins et des barrages ancestraux. Et si les locaux regimbent c'est parce que « *les anciens disent des conneries* », je cite le chef de projet venu informer les natifs. L'opinion et l'expérience des natifs, qui malgré les barrages, ont connu une rivière poissonneuse (aloses, truites, brochets, goujons…) où plus jeunes ils pêchaient et braconnaient parfois, seront tenues pour une inévitable nuisance (une charge). L'affaire fut vite pliée.

Comme dans une réunion interservices ce fut une débauche de courbes multicolores, de diapos animées, bref le grand jeu de la com'. Du reste, pour y comprendre quelque chose, il faut parvenir à se repérer dans le maquis des acronymes. Prenez votre souffle mes amis et répétez après moi : COGEMI (Comité de gestion des poissons migrateurs) ; DCE (Directive Cadre sur l'eau) ; DREAL (Direction régionale de l'environnement, de l'aménagement et du Logement), LEMA (Loi sur l'eau et les milieux aquatiques, NQE (Norme de qualité environnementale), ONEMA (Office nationale de l'eau et des milieux aquatiques), PLAGEPOMI (Plan de gestion des poissons migrateurs), SAGE (Schéma directeur d'aménagement)… Et ce n'est pas fini.

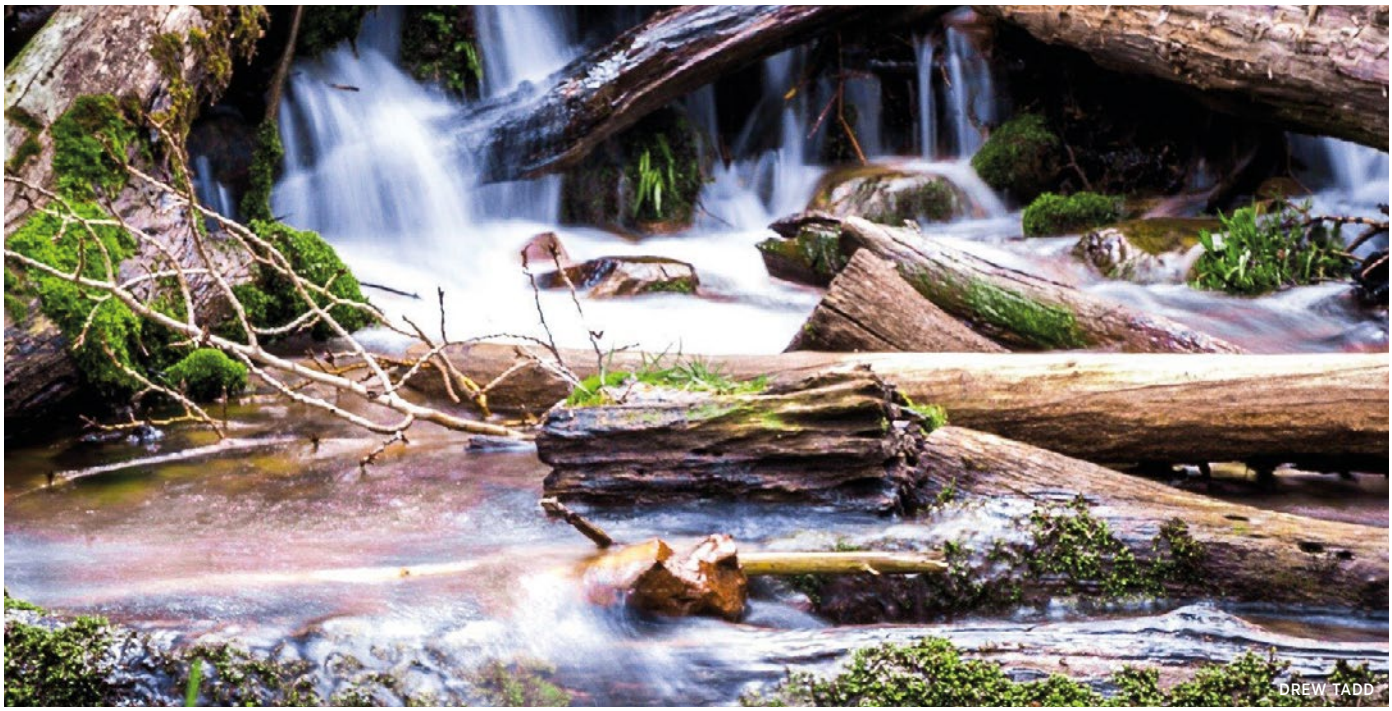
Sinistre "Jacques a dit"

Ça vient de loin, de très loin, cette injonction destructive. Et, pour la justifier, une fois de plus, c'est une inflation de lois. Elles s'empilent – la 2008/56 /CE ; 2000/60/CEE ; 91/271/CEE.91 et ainsi de suite jusqu'à paralysie complète du cerveau de celui qui les subit. Le gars qui connaît sa rivière n'a pas son mot à dire. Surtout si il a grandi sur ses berges avec la liberté des enfants de la campagne. Lois, directives, normes et procédures, bref « du management » bureaucratisé pour une nature administrée. Deux risettes, trois courbettes et hop, on rase gratis (enfin pas tout à fait). L'AAEE (Agence européenne pour l'environnement) dirige. Ils appliquent ses directives. Ils appliquent avec le zèle de ceux qui doivent imposer « aux locaux » leurs directives.

Ça vient de loin, de très loin cette assurance. Et puis, preuve que la technobureaucratie européenne ne chôme pas, les décrets en veux-tu en voilà se traduisent par l'élan qu'impulse l'EPTB (Établissement public territoriaux de bassin), et autres syndicats mixtes et EPAGE (Établissement public d'aménagement et de gestion de l'eau).

Du passé faisons table rase

Voilà que fut décidée la destruction d'un barrage (le seuil) qui date probablement de l'époque gallo-romaine. Pour ce qui est du Moulin, on en retrouve trace dans les archives départementales du Gard datant de 1314. Le projet de l'EPTB consiste, à araser le barrage sur une longueur de 25 m. Un point c'est tout. Circulez y'a rien à voir. Et d'affirmer sans rire que c'est pour faciliter la migration des poissons. Une échelle à poissons (aux normes européenne) en somme. Comme quoi les anciens étaient vraiment très cons et depuis si longtemps. ●●●


DREW TADD

La technobureaucratie européenne à l'œuvre

GERD ALTMANN

●●●

Cette immense ouverture abaissera la ligne d'eau de 90 cm à l'étiage en amont du seuil sur 1 km. Ce qui déconnectera la ripisylve (végétation bordant les milieux aquatiques) entraînant un dépérissement des arbres. Ce qui avec les étés arides que nous connaissons facilitera le développement des algues - lorsque faute de courant, les eaux sont basses et stagnantes – et se traduira par moins d'oxygène pour les rares poissons qui auront survécu. Et comme les canoës sont surabondants en saison touristique, ils racleront des mois durant les graviers du lit. Les œufs et les alvins disparaîtront sous les effets du tourisme pagayant. Les castors n'auront d'autre choix que d'aller voir ailleurs (mais où ?).

Faire barrage au projet

Mais rassurez-vous, ils auront une « Maison des castors » – coût de la construction 2 millions d'euro alors qu'il n'y en a pas la queue d'un pour réparer un ouvrage hydraulique laissé à l'abandon depuis 18 ans. Vous entrerez dans un bloc de béton genre Mur de l'Atlantique (tendance Speer de l'architecture moderne) où faute d'apercevoir des castors vivants, vous pourrez asseoir vos enfants devant des vidéos, des terriers en coupe, des animations ludiques et éducatives.... Mais que demande le peuple !

Une association regroupant des habitants a été créée l'ADGA (Association de défense du Gardon et des affluents ; site : sauvonslebarrage.org). Ses membres se démènent pour recueillir des documents, études, malgré la mauvaise volonté évidente des adeptes de l'arasement. Elle cherche à se faire entendre raison aux « décideurs ». Cela donne parfois l'impression que l'on crie dans des couloirs d'un immeuble déserté par des occupants devenus fous (mais si sûrs d'eux et tout de mépris drapés). Doit bien y avoir des êtres humains derrière la logorrhée des agences, institutions, ministères, préfectures...

Alors, on se dit, sans grandes illusions, « For l'honneur ». Car c'est la lutte du pot de fer contre le pot de terre... Celle de la dignité face au mépris et à l'infantilisation des populations concernées...

Jean-Luc Debry

Nous publions, avec son accord, la réponse rapide mais fort intéressante d'Yves Lebahy, géographe, auteur de *Défis pour la Bretagne*, Juin 2020. Skol Vreizh

Bonjour Jean-Luc, cette question des moulins est pour moi une question majeure.

Depuis des siècles notre énergie première non humaine ou animale provient de cette technique élémentaire et nous l'éradiquons en ce moment avec légèreté sous des prétextes écologiques. Cette notion de continuité hydrique, si elle a un sens biologique, n'est pas antagoniste à l'existence de moulins... Mais le raccourci est établi au nom de défenseurs de l'environnement (pêcheurs notamment, écologistes primaires et intégristes) par les législateurs (nationaux et européens). Stupide !

Ainsi mon ancien maire, écolo nouvellement converti par opportunisme politique à ce courant porteur, voulait à tout prix son éolienne pour assurer la transition énergétique, ce qui s'avérait impossible sur son territoire, mais ne voyait pas que notre vallée possédait huit moulins et biefs traditionnels qui constituaient une source potentielle d'énergie verte si on y installait des turbines au fil de l'eau. Pire, dans le moulin du bourg, devenu salle communale, il a pensé à faire réparer la roue pour des raisons esthétiques mais n'a pas imaginé que cette roue pouvait entraîner un alternateur, ne serait-ce au moins que pour éclairer ce bâtiment. Dans les pays nordiques, ce type d'installations pullule, même à titre individuel. Et l'un des grands fabricants de ce type de turbines est à Lorient, à deux pas de chez nous mais est contraint de vendre toute sa production à l'export... cohérent ?

Quant à la question que tu soulèves : oui, la destruction de ces seuils perturbe tout un écosystème en amont et en aval avec des conséquences majeures. Nous en avons des exemples dans notre région où de telles opérations de suppression de seuils ont des effets indésirables importants.

Et puis, c'est oublier que l'eau va se raréfier à l'avenir en raison de la mutation du climat. Retenir son écoulement va devenir un objectif majeur, à terme. Mais c'est bien cette politique de gribouilles qui domine actuellement et nos têtes pensantes, qui ignorent les réalités et la complexité du terrain, pondent leurs décrets sous l'influence de tel ou tel, selon les intérêts à court terme du moment.

C'est cela la Démocratie, telle qu'elle est conçue actuellement dans nos États ! Laissons les gens être autonomes et responsables localement de leur avenir !

Yves Lebahy

Municipalisme libertaire

Si j'ai bien compris Bookchin

De Bookchin, j'ai pris des phrases clefs, je les ai manipulées, mélangées, tronquées, retouchées pour en faire des phrases plus courtes et plus compréhensibles. Toujours dans l'idée de vulgariser la pensée de Bookchin (et le pire est que je n'ai même pas honte de l'avoir fait).

Pas mal de politiciens interprètent la notion de « municipalisme libertaire » chère à Murray Bookchin pour justifier leur candidature aux élections. Pourtant, pour lui, la politique n'est pas celle qui définit un système de rapport de pouvoir géré par des spécialistes : « les hommes politiques ». Ceux-ci prennent les décisions qui nous concernent et les mettent en œuvre au moyen de structures bureaucratiques. Ils forment une élite hiérarchique et prétendent parler en notre nom alors qu'ils sont surtout utiles aux lobbyings des dominants.

> « La politique n'est pas l'art de gérer l'État dont le rôle est d'exercer le monopole de la violence et le contrôle des individus. »

La politique est une forme d'éducation, d'autoformation. Elle n'a pas pour seul but de prendre des décisions à travers des assemblées et à désigner des conseils chargés de les exécuter mais aussi de façonner le caractère et de développer l'intelligence grâce à des conférences publiques, des discussions quotidiennes… Chaque individu prend alors conscience de son propre pouvoir.

La sphère publique permet la base collective sur laquelle peut croître de fortes personnalités qui, alors, se rassemblent en une sphère publique créative, démocratique, de façon transparente.

La communauté constitue une unité éthique de libres individus, et non une entreprise municipale instituée par un « contrat social ».

La politique n'est pas l'art de gérer l'État dont le rôle est d'exercer le monopole de la violence et le contrôle des individus. Les « partis politiques » sont structurés de façon verticale afin de commander, acquérir du pouvoir et diriger.

La politique implique un peuple conscient de son pouvoir, l'exercice de la raison pratique et sa réalisation dans une activité véritablement participative.

L'unité de base de la vie politique est la commune, la municipalité – soit dans son ensemble, soit à travers ses différentes subdivisions (quartiers, immeubles…).

C'est à travers la commune que les gens peuvent se transformer eux-mêmes d'individus isolés en un corps politique créateur qui dépasse la protestation pour proposer quelque chose de nouveau.

> « L'autorité idéologique du pouvoir de l'État repose sur la conviction que l'individu est un être incompétent »

Afin de mettre en place de telles assemblées populaires dans des grandes villes il faut réfléchir en petites communautés. Cela prendra du temps mais il n'y a pas de raison pour qu'une grande métropole ne puisse progressivement se décentraliser au niveau institutionnel. Le communalisme libertaire s'inscrit dans une conception de la politique qui vise à transformer les cités et mégalopoles urbaines éthiquement, spatialement, politiquement et économiquement. Il est possible de coordonner de telles assemblées populaires à travers des délégués soumis à rotation, révocables et pourvus d'un mandat impératif pour approuver ou rejeter les points à l'ordre du jour des conseils locaux fédérés composés de délégués de différentes assemblées de quartier.

MURRAY BOOKCHIN

L'importance énorme de la commune est due au fait qu'elle constitue le lieu de parole au sein duquel les gens peuvent se confronter les uns aux autres intellectuellement, se connaître à travers l'échange, afin de prendre des décisions collectives.

La solidarité implique le sens de la responsabilité. Elle est créée par la connaissance, l'expérience, la raison. En l'absence d'une commune à l'échelle humaine, il est impossible d'assurer cette fonction fondamentale. Sans solidarité, nous mesurons l'« engagement politique » au pourcentage des « votants » qui participent au processus « politique. ».

À notre époque de marchandisation, de concurrence, il faut créer consciemment une sphère publique qui introduira les valeurs d'humanisme, de coopération, de communauté et de service public dans la pratique quotidienne de la vie civique. ●●●

Municipalisme libertaire
Si j'ai bien compris Bookchin

●●●

L'autorité idéologique du pouvoir de l'État repose sur la conviction que l'individu est un être incompétent et peu digne de confiance, la conception municipaliste considère l'individu comme compétent pour participer directement aux affaires publiques.

> « La maxime «de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins» deviendrait un mode de fonctionnement politique. »

A notre époque il apparaît de nouvelles questions qui transcendent celles des classes sociales. Elles concernent la croissance, les transports, la qualité de la vie urbaine en général, l'autoritarisme étatique croissant et la possibilité d'un effondrement écologique de la planète.

L'approche de l'économie municipale est radicalement nouvelle. Il s'agit de la municipalisation de la propriété par opposition à sa privatisation ou à sa nationalisation. Le municipalisme libertaire propose de redéfinir la politique pour y inclure une démocratie communale directe qui s'étendra graduellement sous des formes confédérales; il propose aussi que la terre et les entreprises soient placées sous l'autorité de la communauté. La maxime « *de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins* » deviendrait un mode de fonctionnement politique.

L'interdépendance des communautés devient alors un avantage car elle implique l'existence d'un partage, d'une communication, d'un enrichissement mutuel.

On peut être en désaccord avec le municipalisme libertaire, mais il a l'avantage de donner des pistes de réflexions pour nous sortir de la « politique » des partis et de l'État.

Thierry

Martine*, marchande de bien-être

JÜRGEN RÜBIG

Pour certain·e·s, s'occuper de ses affaires, c'est s'occuper de soi, de son bien-être. En y mettant le prix...

Le petit commerce du bien-être est en plein développement. L'offre commerciale se multiplie. La concurrence est rude. Les slogans marketing du style, « un esprit sain dans un corps sain », résument une ambition spirituelle faite de bric et de broc. Cependant, elle agit comme un signe de reconnaissance et valorise l'entre soi des pratiques telle que le yoga ou le pilate et les psychothérapies mises au service « de son développement personnel ». On y trouve pêle-mêle « les reconvertis de la petite bourgeoisie éduquée, des anciens éducateurs, des anciens communicants et des publicitaires - des fonctions de propagande -, des professions liées à l'éducation d'une façon ou d'une autre, formateurs et profs de fac. L'image vivante d'une vie heureuse sous le soleil du développement personnel est le témoin de cette perspective sur laquelle s'accroche le désir de l'impétrant. Pour y accéder, les officines recrutent.

Panier garni

Une ancienne éducatrice sportive présente ainsi ses activités « ... *formée au massage, j'ai développé un intérêt pour les thérapies brèves et suivi, entre autres, des cursus en PNL, Iness (Le laboratoire d'idées « Innovations, Numérique, Économie Sociale et Solidaire »), EMDR, coaching. Après une formation vocale à but pédagogique, j'ai intégré les pratiques somatiques avec le body-mind-centuring et la danse improvisée. Toutes ces pratiques m'ont conduite à une meilleure connaissance de l'humain et me permettent, dans mon travail, de relier le corps, le mental et l'expression des émotions.* » Elle propose une synthèse personnelle de ces techniques et approches pour apporter du réconfort, de la force et guider « les gens » vers des solutions réalisables pour un mieux-être. » Le salut en somme.

Heureux !

Ces thérapies pour cadres moyens désabusés et/ou retraités en déshérence idéologique qui tournent le dos à ses origines sociales ou, sur le plan politique, n'en retiennent surtout que le spectacle de leurs « bons sentiments ». Leur discours et leurs pratiques se répandent et forment le socle d'une vision politique - « vivez comme moi, votez pour nous ». Son récit est celui de l'injonction du bien-être et de la manifestation « du bonheur qui fait envie » - être créatif et festif - comme chez les moniales qui affichent un sourire évangélique qui relève du prosélytisme. Le mot, « bien-être » est pour ainsi dire une marque avec ses produits dérivés. Il se décline dans tous les domaines de la vie privée « santé, spiritualité et psychologie ». « L'art-thérapie, le rire et les régimes alimentaires et les huiles essentielles » sont promus au rang, de viatique offert avec simplicité à un lectorat, dont le cœur de cible comme disent les publicitaires, est principalement féminin. Sur le plan psychologie un magazine se propose, comme voix du salut, dans ses dossiers « Spécial Bonheur(s) », de répondre aux questions qui vous taraudent dans l'intimité de vos doutes – « *comment être (vraiment) heureux au travail* »; « *être femme aujourd'hui !* ». C'est *Martine* au pays du bonheur !

Jean-Luc

* Les histoires, écrites par Gilbert Delahaye (1923-1997) illustrées par Jean-Louis puis Marcel Marlier, publiées chez Casterman de 1954 à 2014, décrivent Martine, l'héroine récurrente dans des activités édifiantes. Ainsi elle va à la ferme, à la mer, à la montagne, au cirque, au zoo, prend l'avion, le train, le bateau, fait la cuisine et chaque fois avec le même sérieux, la même application telle une petite copie docile des adultes issue de la « classe moyenne rurbaine ».

WILD ROSE,
UN FILM DE TOM HARPER, 2018

J'ai beaucoup aimé Wild Rose de Tom Harper et, apparemment, je ne suis pas la seule, en témoignent ses critiques élogieuses. On peut le rapprocher de The Full Monty ou des films de Ken Loach dans la mesure où il se passe dans un milieu populaire britannique tout en notant qu'il ne contient pas de dénonciation sociale comme chez Ken Loach.

À la sortie de son incarcération pour vente de stupéfiants, Rose-Lynn n'a qu'une idée en tête : devenir chanteuse de country. Pour cela, il lui faut rejoindre Nashville, le temple de la country, et quitter Glasgow où elle n'a, pense-t-elle, aucun avenir. Rose-Lynn est mère célibataire de deux enfants qu'elle n'a pas vus pendant son année de prison et qu'elle doit donc reconquérir. Sa mère, qui s'est occupée d'eux pendant ce temps, la met face à un choix et à des options qu'elle présente comme étant incompatibles : soit elle se comporte en mère aimante et responsable, soit elle se consacre à la chanson. Rose-Lynn n'imaginait pas son projet dans ces termes : pour elle, être peu présente auprès de ses enfants aurait été provisoire, le temps de se lancer. C'est d'abord sa position : lorsqu'une opportunité s'offre de financer son voyage en donnant un concert, elle s'en saisit, quitte à reporter la balade au bord de la mer prévue. Mais les obstacles ont raison de son enthousiasme et, sans rancune, elle finit par « se ranger ». Du coup, sa mère fait volte-face : elle voulait que sa fille agisse en mère responsable, non qu'elle abandonne son rêve, elle le lui dit en lui tendant l'argent de son voyage à Nashville. La fin est heureuse : Rose-Lynn a du succès, on la voit chanter sur scène devant sa famille qui fait partie du public, image d'une conciliation entre amour maternel et réalisation personnelle.

Les clichés font de la résistance

Ce qui m'a d'abord frappée dans ce film, c'est la place des hommes. Qu'ils agissent soit en agent facilitateur, soit en agent opposant vis-à-vis de l'héroïne est somme toute assez classique. Mais le fait que la responsabilité parentale incombe exclusivement à Rose-Lynn mérite qu'on s'y arrête ; certes, l'absence du père était nécessaire afin que naisse ce conflit entre maternité et carrière : la configuration vaut comme astuce narrative. Cependant, la mère de Rose-Lynn fait tout reposer sur les épaules de sa fille sans jamais évoquer le père. De même, il ne semble pas venir à l'idée de Rose-Lynn de faire appel à lui pour garder ses enfants au moment où elle en a besoin.

Deuxième chose qui m'a gênée, le schéma méritocratique à l'œuvre. Rose-Lynn semble partir de rien : elle sort de prison, elle est d'un milieu populaire. Mais elle a du talent, elle s'améliore encore en travaillant. Le destin aidant, elle parvient à percer. Une trajectoire comme on les aime. Mais Rose-Lynn part-elle vraiment de rien ? Non. Rose-Lynn est jeune, jolie, pleine de vie. Elle a du talent et de la personnalité. Mais imaginons une sorte d'anti-héroïne : ni jeune ni jolie mais timide, inhibée, déprimée et sans talent ni passion. Cela signifie-t-il qu'une telle personne ne mérite pas la réussite et le bonheur ? Rose-Lynn est d'abord femme de ménage puis serveuse dans une cafétéria : si elle ne chantait pas et si elle était dépourvue des qualités qu'on vient d'énumérer, il est fort probable que son destin aurait été de rester dans ces emplois. C'est ce qui c'est d'ailleurs arrivé à sa mère, qui a renoncé à devenir pharmacienne parce qu'elle devait s'occuper de son enfant : c'est le troisième aspect qui a retenu mon attention, et comme les autres, il repose sur des non-dits, des présupposés et des stéréotypes. Ce renoncement passé se double d'un renoncement présent dans la mesure où elle n'exprime aucun désir pour elle-même et ne formule aucun projet : comme si désirs et projets restaient l'apanage de la jeunesse et devenaient impensables à un certain âge ; toutefois, le destin de la mère de Rose-Lynn n'est pas l'objet du film, on l'aura bien compris.

le bonheur, sans conditions

Ce que je veux dire c'est qu'à tout moment de la vie, quels que soient sa personnalité et son physique, on a droit au bonheur. Et, selon moi, le bonheur ne consiste pas à passer l'aspirateur chez les autres ou chez soi, ni à débarrasser des plateaux d'un self-service à vie, même s'il n'est pas interdit d'y trouver quelques satisfactions. Il faut s'interroger sur ces équations communément admises entre qualités personnelles et bonheur, entre travail personnel et bonheur. Et ensuite, faire en sorte que la société non seulement permette mais favorise l'épanouissement de chacun, sans déresponsabiliser l'individu, certes, mais aussi sans se déresponsabiliser elle-même au moyen de concepts tels que la méritocratie. Là où sont érigées des barrières et où se dressent des difficultés, ouvrir les portes et créer la facilité. Et cela, pour tous et toutes, indépendamment de l'âge.

Pauline Boyer

IL ÉTAIT UNE FOIS UN VILLAGE...

Dans le massif du Supramonte en Sardaigne, dans la région de « Barbagia di Ollolai », un petit village, « Orgosolo », situé dans la province de Nuoro (au Nord), près d'Oliena, au pied du mont Lisogorni, possède une particularité : ses murs parlent de la mémoire des luttes locales, de la vie quotidienne, des engagements des habitants et des combats internationaux. Il existe environ 150 peintures murales, (un vrai musée en plein air), créées pendant le siècle dernier.

Orgosolo est un village d'insoumis, habité par des bergers endurcis amoureux de libertés, qui refusent de se plier aux règles policières italiennes. Dans les années 60, le village est accusé d'actes de banditisme (vols de bétails, séquestrations contre rançon...). En 1969, un groupe d'anarchistes de Milan nommé le collectif Dioniso s'est formé pour lutter contre les injustices.

Les premières peintures murales apparaissent lorsque le gouvernement décide d'implanter un camp d'entraînement militaire de l'OTAN dans les verts pâturages près du village. Un mouvement de protestation non-violent va naître : la révolte de Pratobello, menée par Giancarlo Celli (1929-1979). Des artistes engagés locaux vont peindre des slogans politiques. Le gouvernement abandonne.

Les murs ont la parole

En 1975, un groupe d'architectes de Milan à Pinuccio Sciola, un enseignant en art et peintre originaire de Sienne, Francesco Del Casino, et ses élèves s'associent pour un projet de peinture murale dans le village, profitant de la date du 30ème anniversaire pour honorer la Résistance et la libération de l'Italie du joug fasciste en impliquant la mémoire collective. Puis, un autre peintre d'Orgosolo, Pasquale Buesca et ses élèves et plus tard, un groupe local « Les Api » (les abeilles) continueront la tradition muraliste avec un message politique universel.

Les styles sont variés allant de l'impressionnisme, du cubisme, à la peinture naïve et réaliste. Les techniques de réalisation sont basiques, de la peinture et des vernis à l'eau assez fragiles à l'extérieur. C'était un choix purement esthétique, si l'œuvre faisait l'unanimité et que la communauté en sentait l'exigence, alors elle était récupérée, autrement elle était amenée à disparaître. Des textes sont arborés pour signifier le combat révolutionnaire mené par les artistes. Petite parenthèse, certain. e. s ignorant. e. s qui s'ignorent, donneurs de leçon et de morale, se prennent pour des historiens de l'art, voire des critiques d'art ayant le culot de juger avec un mépris sans borne si une peinture murale est bonne ou pas, sous le prétexte fallacieux qu'une œuvre n'a pas besoin d'explication, donc pas de texte. J'invite ces néophytes à faire un tour d'horizon du côté de tous ces petits villages de Sardaigne, de San Sperate (125 peintures) à Serramanna, en passant par Villamar (45 peintures) et contrairement à ce qu'ils et elles croient, l'écriture et la peinture trouvent là une grande force expressive. Fin de la parenthèse.

La passion politique et sociale des années 60 et 70 est à l'origine des œuvres collectives qui racontent les us et coutumes de la culture des habitants de chaque village.

Comme des livres d'histoire et de révolte

Des sujets sur la Résistance, des scènes dramatiques de la vie des bergers et des paysans sont dépeintes, leurs conditions misérables, leurs luttes pour un lopin de terre, l'exode rural, le droit à l'enfance. Dans les années 70 et 80, les peintures murales décriront les transformations de la société italienne, (de Mai 68, de la guerre, de la bombe atomique...)

À Carbonia, Iglesias, Ozieri et San Teodoro, les œuvres murales puisent dans la tradition de la peinture révolutionnaire mexicaine de Diego Rivera, David Alfaro Siqueiros (qui lutta auprès des Républicains espagnols), José Clemente Orozco et d'O'Gorman. Elles s'ouvrent maintenant aux expressions artistiques du Street art, accompagnées de noms célèbres d'artistes tels que Banksy (anglais), Shepard Fairey (étasunien), le duo italien Sten Lex, Inti (chilien), C215 (français) ainsi que Maye, Pantónio (portugais), D*Face (anglais), BToy (barcelonaise), et tant d'autres.

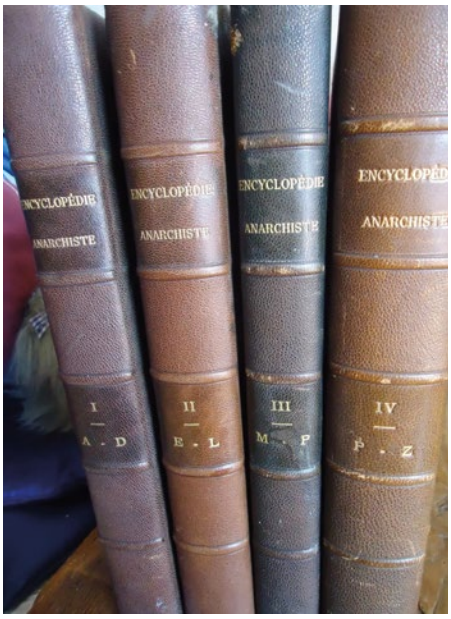
Dans tous les villages de Sardaigne la tradition des peintures murales est maintenue en conservant leur caractère populaire et collectif, créant des liens entre les habitants et les visiteurs.

Aujourd'hui, près de 500 peintures murales sont visibles sur l'île pour le bonheur de nos yeux. Une belle révolte en peinture dont les messages peints sur les murs sont une forte identité attachée au peuple.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

ENCYCLO Ⓐ, Ⓐ NOUVEAU

De nouvelles livraisons sont venues enrichir l'encyclopédie anarchiste deuxième époque. Au reste, nous sommes toujours preneurs de propositions d'articles pour augmenter encore les analyses et les savoirs libertaires afin de renforcer nos capacités de compréhension du monde et nos capacités à agir pour le transformer. Autrement, il est aussi possible de contribuer en actualisant aussi des articles plus anciens écrits au temps de Sébastien Faure dans les années 1930.



Zone à définir

Serge Aumeunier nous a livré un long texte très documenté sur les ZAD des origines à nos jours. Article en 5 volets où il met en perspective cette dénomination récente avec des faits sociaux plus anciens tout en tentant d'en brosser les usages et les intérêts à venir. En voici un avant-goût : « l'édition 2016 du dictionnaire « Le Petit Robert » accueille quelques nouveaux mots, dont celui de « zadiste » : « *militant qui occupe une ZAD, une zone à défendre pour s'opposer à un projet d'aménagement qui porterait préjudice à l'environnement* », ce qui rejoint la définition d'un géopoliticien : « *Le principe de la ZAD est extrêmement simple : occuper en permanence pendant éventuellement des années pour empêcher les engins de chantier de commencer à travailler et tuer le projet* ».

Ainsi, le « label ZAD » est devenu en quelques années une menace pour l'État, une nouvelle forme de lutte, un espoir pour ceux qui tentent de résister aux choix capitalistes, un sujet à la mode pour journalistes et universitaires.

Le pouvoir a longtemps hésité pour savoir quel était le meilleur moment pour envoyer ses meutes gendarmesques éliminer ces « kystes », espérant avoir l'appui de l'opinion publique en présentant les zadistes comme des voyous, violents, asociaux.

Mais tirant les leçons de plus de 10 ans de différentes ZAD, en France et au-delà, il préfère intervenir rapidement pour contrer toute tentative d'installation, quitte à renoncer - au moins provisoirement - à son projet »...

Divan, le terrible ?

Karine Snepmac quant à elle dans son texte *Psychanalyse et anarchie* revient sur une longue tradition considérant l'analyse au travers de certains de ses auteurs comme un outil de désaliénation et d'émancipation. Elle écrit : « *Psychanalyse et anarchie : une dialectique qui ne va pas de soi pour beaucoup et pourtant... l'essai avait été tenté et réussi en son temps par les compagnons, Lesage de Lahaye, Dadoun et Garnier (Psychanalyse et Anarchie, Atelier de création libertaire). Pour autant, dans leurs milieux spécifiques, l'alliance n'a pas toujours bonne presse, portée par les méconnaissances et les préjugés qui les suivent partout où elles aillent : l'anarchie relèverait du désordre et de l'anomie, la psychanalyse serait soit au service de la normalisation et de la soumission au pouvoir et à l'autorité, soit relevant d'une croyance avec ses propres gourous visant un asservissement, un de plus, basé sur le patriarcat* [...]. *Aussi les rencontres entre les deux pensées ne sont pas évidentes, bien qu'elles s'engagent et se soutiennent d'une même visée de désaliénation. En anarchie comme en psychanalyse, reconnaître son aliénation est la condition d'une possible liberté.* »

Une mine à exploiter

Enfin, nous avons rajouté une partie du site Raforum, animé en son temps par notre compagnon Ronald Creagh, consacré à la collecte d'un certain nombre de thèses et de mémoires concernant l'anarchisme. Parmi lesquels on peut retrouver ceux de Vivien Bouhey *Les anarchistes contre la République de 1880 à 1914*, *Les écrivains anarchistes en France à la fin du dix-neuvième siècle* de Caroline Granier ou encore parmi bien d'autres comme la thèse de Jean-Marc Delpech sur Marius Jacob ou cette *Sociologie de l'engagement libertaire dans la France contemporaine* de notre ami Simon Luck. À tout cela il faut rajouter le contenu des deux sites intitulés Bibliolib qui ont été récupérés après avoir été abandonnés par leurs créateurs. Aux curieux comme à ceux qui sont en recherche ou bien ceux qui travaillent sur l'anarchisme dans toutes ces dimensions, bienvenue et bonnes lectures !

Hugues Lenoir
Pierre Sommermeyer

En attendant vos contributions lectrice et lecteur du *Monde libertaire*
Pour lire la suite :
www.encyclopedie-anarchiste.xyz
Pour contribuer :
contact@.encyclopedie-anarchiste.xyz

LA LITTÉRATURE ENFANTINE NE CONCERNE PAS LES ANARCHISTES

La presse anarchiste ne chronique qu'anecdotiquement les livres jeunesse malgré leur indéniable rôle éducatif. Il m'arrive parfois de tenter de contribuer à remédier à cette carence. Un album pour enfants n'a pas besoin d'être estampillé d'un A cerclé pour interpeller les anarchistes. Afficher frontalement une leçon de morale comme ux temps d'antan risque de susciter des moqueries et détourner de l'éthique libertaire.
La preuve par deux approches très différentes et réussies.

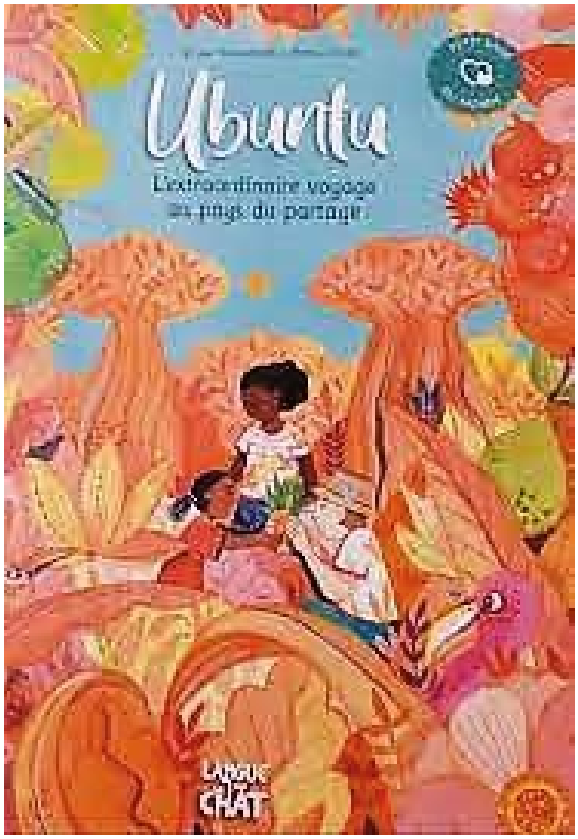
Le Salon du Livre Jeunesse m'a prêté deux albums de fiction d'assez grand format, un peu trop pour nos logements exigus. Deux albums très beaux pour éblouir petites, moyennes et grandes mirettes. Deux albums futés pour asticoter petites, moyennes et grandes cogitations. L'un, de la collection *Petit sage du monde* est gai, clair, coloré et tendre. Les pages sont en carton mince, faciles à tourner par des petinenfants juchés sur les genoux de mère-grand. Et puis ? cesse donc de tourner autour du pot. Non, autour du starting-block.

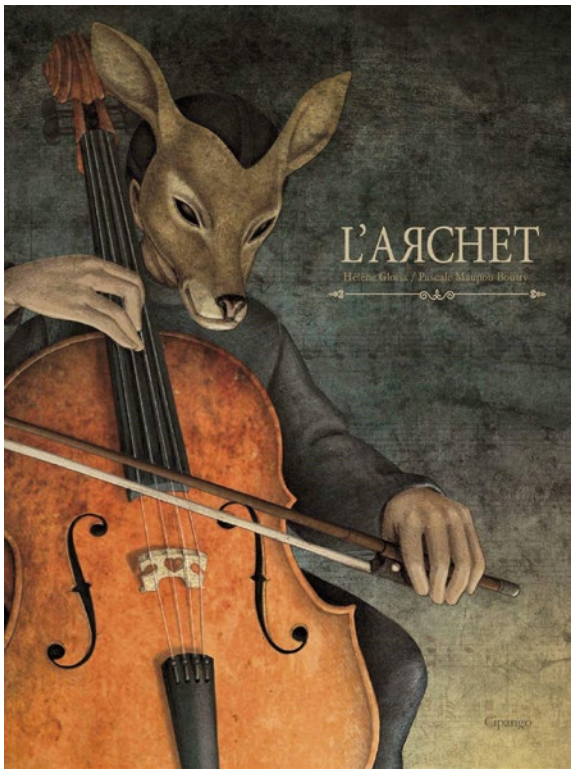
À l'âge où l'école inocule le poison de la compétition sportive, c'est un livre de philosophie accessible dès la petite section de maternelle, quand le vainqueur ou la vainqueuse de la course autour de la cour de récréation est applaudi à grands cris. Taisez-vous les enfants sauf en activité sportive où il est recommandé de hurler tous en chœur sa joie de futur supporteur et supporteuse des conducteurs de cordées capitalistes en devenir. Argh les grands mots. Si les marmots sont stimulés dans leur soif de grandir, profitons-en pour inculquer l'idolâtrie du champion chez la masse des soumis-vaincus. Savoir-perdre-avec-le-sourire est un B+A=BA éducatif. Préparons le spectateur à lorgner depuis son plateau télé la course olympique sur petit, moyen ou grand écran connecté. Rarement neutre, la littérature jeunesse peut tenir le rôle d'un bras droit ou d'un trublion.

Pour en finir avec les J.O.

Le sport olympique, mensongèrement baptisé *jeu*, est si rarement condamné. Les *dérapages* des JO, bien sûr, sont critiqués en vue de les corriger. Moralisons la débauche, à vomir, de fric, de bétonisation, d'expulsions, de dopage, de tricheries, de machisme, de coups-bas, d'humiliations, de harcèlements sexuels (pas de viols c'est impossible voyons). Valorisons le *sport populaire*, les femmes et les handicapés pour masquer la férocité de l'idéologie dominatrice. Remettons les JO dans la rectitude du chemin-prêt-partez de la compétition propre et méritante mue par l'égalité des chances. Amen. Les excès ne sont que des abus non structurels, voyons !

Vive la loi du plus fort, du plus rusé, du plus rapide, du plus assidu. Avale ton camouflet le velléitaire, le cul-de-canard, le pleure-pas-sois-digne et psalmodie la règle d'or de la loi du sport. Agenouille-toi depuis la plus tendre enfance, parmi la foule devant le Saint-Podium. Misère dès le quatrième, le nez dans la poussière.





Les enfants, pas touche à la compétition !

Revenons à nos moutons de Panurge. Cherchez dans votre librairie généraliste de quartier en 2021 parmi la foisonnante publication jeunesse, dix albums qui contestent la loi d'airain de la compétition sportive. Bon allez, trois. Moi j'en ai trouvé un, grâce au Salon du Livre et de la Presse Jeunesse.

Ubuntu, l'extraordinaire voyage au pays du partage par Erine Savannah et Anna Griot aux Éditions *Langue au chat*, 2021, dès 3 ans, 11 €.

« *Ubuntu trouverait son origine en Afrique. Je suis parce que nous sommes* » explique la quatrième de couverture. En effet ce mot issu des langues Bantou du sud de l'Afrique signifie aussi « *j'appartiens à quelque chose de plus grand* ». (D'où l'adoption de ce patronyme par le système d'exploitation de Linux en informatique.) L'explorateur occidental au cœur de la jungle africaine n'est donc pas ici un poncif colonial mais la quête d'un savoir populaire issu de cette région. Quel rapport avec les JO ? Direct, lumineux comme les couleurs du livre.

Sur la couverture, un garçonnet visage-pâle-fromage-blanc tient un ananas avec une fillette caramel-miel. Afin de remercier le village, pauvre, de son accueil, le garçon organise une course avec une corbeille de fruits en lot gagnant. Or à sa stupéfaction, les plus grands se tiennent par la main après avoir juché les petits sur leurs épaules, afin de tous arriver ensemble et partager entre tous le butin fruité. Approche à contre-courant, directe, qui aspire à initier la philosophie aux tout petits. Éthique libertaire assurément. Cette rareté éditoriale fait la nique à l'esprit *sportif* dont le vainqueur-meilleur-premier-de-cordée peut condescendre à distribuer aux vaincus un peu de son gain déduit de ses impôts et se faire ainsi médiatiser pour sa générosité à la manière des dames patronnesses de ce XIXe siècle qui vit naître Coubertin le ré-inventeur de la religion olympique, lui qui appréciait tant Hitler.

Sous le chapiteau

Le second album ne traite pas de compétition sportive mais concerne l'excellence physique du monde circassien et le travers de la jalousie puis du remords. Le sujet de l'insoumission et de la liberté plane en filigrane. *L'ARCHET* par Hélène Gloria & Pascale Maupou Boutry aux Éditions Cipango, 2020, dès 7 ans, 18 €50. L'histoire sensible est somptueusement illustrée, un brin mélancolique et troublant. Un cirque est déstabilisé par un mystérieux violoncelliste masqué. Un enfant bonniche-à-tout-faire-méprisée courbe l'échine. L'intrigue se déroule au temps des tsars. Quoi, les tsars, alors que Bakounine et Kropotkine… Stop là, laisse-toi conduire par la beauté de la peinture et de l'écriture. L'histoire aurait été similaire au temps du *petit père des peuples*. Un geste impulsif de la dompteuse de tigres, dû à l'obsession de plaire au souverain, provoque l'infortune du cirque. La morale est fine, plurielle, non assénée. Elle favorise le questionnement et le débat entre enfants et adultes. On a le droit de ravaler une larme de sérénité recouvrée.

Si la littérature jeunesse n'intéresse toujours pas les anarchistes, je rends mon tablier.

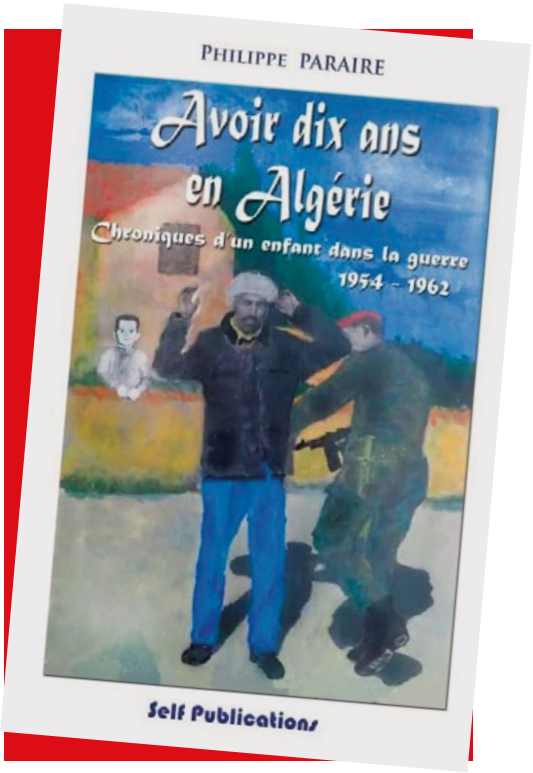
Florence

Non aux JO 2024 (non aux JO définitivement partout)

Des cailloux dans l'engrenage
1er, 3e et 5e mercredis du mois de 14 h à 16 h sur Radio Libertaire 89.4.

ERRATA FICHES DE LECTURE

***Avoir 10 ans en Algérie*, de Philippe Paraire, réédité sans changement par Self Publications, l'a été non avec la couverture de la première édition de 2007, comme on pourrait le croire au vu de notre recension de l'ouvrage dans le numéro précédent du ML, mais avec celle-ci-dessous.**



Conte historique sur la Commune de Paris

Cette fantaisie communarde, comme aime à la citer l'autrice Florence Belenfant, se situe hypothétiquement durant la nuit du 30 avril 1871, dans une tranchée devant la gare de Clamart.

Louise Michel, seule avec un Zouave pontifical, imaginé tel un « Pygmée d'Afrique centrale d'un noir de jais aux dents blanches pointues » prennent leur « position » près du Fort d'Issy. Cette pièce de théâtre est une commande d'un ami de longue date de Florence, Ferdinand M'Batsimba de la troupe les Négropolitains, comédien, chanteur et metteur en scène, originaire de Brazzaville.

Trois ans de réflexion et trois semaines d'écriture pour aboutir à cette œuvre fortement originale, empruntée de citations de Louise Michel, mais aussi d'une réflexion d'actualité de comment aborder la question des étrangers de la Commune sans y projeter la tragédie contemporaine de l'exil ?

Le personnage du Zouave est inspiré de témoignages de deux combattantes survivantes de la Commune (Louise Michel, Victorine Brocher).

Le livre rend hommage aux migrants de tous horizons qui enrichissent et nourrissent les pays d'accueil, après que Florence ait déniché un trésor original dans la BAM (Bibliothèque autogérée de Malakoff) d'un récit versaillais anti-communard daté de 1871, *l'Opinion nationale* qui signale les mouvements traversés par Louise Michel pendant les événements de la Commune.

Les dialogues sont truculents. Louise Michel se fait remettre à sa place par le Zouave à plusieurs reprises, lorsqu'elle veut établir la dictature révolutionnaire, l'autoritarisme des blanquistes ou encore lorsqu'elle parle des sauvages. Elle est troublée et a honte de ce qu'elle dit. Elle finit par admettre que c'est un homme intelligent au grand cœur qui combat pour la liberté, pas seulement pour la Commune, mais aussi pour la sienne.

Le livre est enrichi par des dessins et des photos, un conte de Louise Michel *La Vieille Chéchette* (1872), suivi d'une biographie, de son engagement, d'extraits de ses réponses dans *La Revue Blanche* (1897), de sa polyvalence qui résonne toujours 150 ans plus tard. Une réflexion sur une femme qui se consacrera dès ses quarante ans, l'année de la Commune, entièrement à la révolution et à l'anarchie qui peut aider à concevoir notre présent « paralysé ».

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

FLORENCE BELENFANT
La combattante et le Zouave noir
Nuit du 30 avril 1871
Éditions du Monde libertaire
10 €

Le regard de David Graeber

David Graeber (1961-2020) commence son passionnant petit essai, *Pour une anthropologie anarchiste*, en observant tout bêtement que si les divers courants communistes se réfèrent à leurs « grands penseurs » (le marxisme, bien entendu, mais aussi le léninisme, le trotskisme, le maoïsme, le gramscisme, etc., voire, ici, le guesdisme ou le lambertisme – que des hommes), les courants anarchistes, eux, se nomment d'après une pratique ou « un principe organisationnel » : l'individualisme, l'anarcho-syndicalisme, le communisme libertaire, ou encore le pacifisme, la non-violence, l'action directe, le naturisme…

Différence initiale, essentielle, qui en dit long sur les divergences de vue entre les communistes anti-autoritaires que sont les anarchistes et les communistes autoritaires que sont les marxistes. L'ombre et la lumière, aurait dit, nommant ainsi l'un de ses livres, le dirigeant communiste aujourd'hui oublié Jacques Duclos, de manière erronée puisque inversant l'ombre (selon lui l'anarchisme) et la lumière (évidemment le marxisme). Mais deux façons d'envisager les choses, deux façons de faire, également, radicalement en désaccord.

David Graeber est bien judicieux d'introduire ainsi sa réflexion et d'exprimer aussitôt une conclusion : « *le marxisme tend à être un discours théorique ou analytique sur une stratégie révolutionnaire* », alors que « *l'anarchisme tend à être un discours éthique sur la pratique révolutionnaire* ». Ajoutant que cette conclusion n'était que d'ordre général, pas forcément à toujours prendre au pied de la lettre, des marxistes pouvant se montrer ouverts et des anarchistes sectaires et incapables d'action.

Nous ne poursuivrons pas ici dans l'étude de ce passionnant essai, d'autres s'y sont risqués, invitant juste à lire l'un de nos plus fameux penseurs contemporains.

Pour l'anecdote, observons que le quotidien de référence qu'est censé être *Le Monde* publia les 6 et 7 septembre 2020 une demi-page consacrée à David Graeber, une nécrologie puisqu'il venait de mourir quelques jours plus tôt. La demi-page du dessous relate le parcours de la « chanteuse et comédienne » Annie Cordy, décédée, elle, deux jours après. Deux mondes dans la page nécrologie du *Monde* ! Beaucoup de mondes dans notre monde. À nous de choisir le plus viable. Le plus humain.

Thierry Maricourt

DAVID GRAEBER
Pour une anthropologie anarchiste
(Fragments of an anarchist anthropology, 2004)
trad. Karine Peschard
Lux (Instinct de liberté), 2018

Fils de…

La biographie romancée de *Klaus Mann ou le vain Icare* rédigée par notre compagnon Patrick Schindler est l'histoire tragique - il se suicide en 1949 - de celui qui ne voulait pas être le fils de… en d'autres termes, être le fils d'une *Montagne magique*. Son père, Thomas Mann, dont il écrit *« je ne peux pas m'arracher ce visage qui est le sien ! Je suis le fils, toujours le fils, la copie »*. Difficile, en effet, de se faire reconnaître comme un écrivain avec sa personnalité et son style propre dans cette Allemagne des années 1920-1940 lorsqu'on est le fils de… prix Nobel de littérature. Mais au-delà de ce drame, on découvre un Klaus Mann, fils d'un grand bourgeois, jeune homosexuel de la jeunesse dorée, clairvoyant et fortement engagé contre la bête immonde nazie lors de sa montée en puissance. Combat qu'il livre dans la presse, les conférences et certaines de ses œuvres. 1933, l'exil à Paris, il est déchu de sa nationalité allemande pour « esprit anti-allemand », ses livres sont brûlés dans les autodafés. Puis, il circule d'hôtels en hôtels - toujours entre défonces, déprimes et sexualité débridée et assumée - dans toute l'Europe et aux USA pour écrire et dénoncer les horreurs nazies et dans une moindre mesure, le totalitarisme stalinien. Les années 1940, sont faites de déboires littéraires et amoureux et de dépendance aux drogues. Au demeurant, il parvient, non sans mal, à s'engager dans l'armée US afin d'aller combattre l'innommable peste brune en Europe. Au terme d'une vie souvent faite d'amertume, Klauss Mann met fin à ses jours à Cannes comme nombreux de ses amis en littérature et en sexualité l'avait fait avant lui. En effet, comme il l'écrit : *Rien ne fut épargné à notre génération, c'est la nôtre que l'on surnomma, la génération « perdue »*. De fait beaucoup se perdirent. Que reste-t-il aujourd'hui de l'œuvre foisonnante de Klauss, auteur aujourd'hui quasi inconnu, hormis de quelques spécialistes. Rien ou presque. La montagne a bien dissimulé la tombe du fils.

Malgré quelques longueurs, une grande fresque historique et une belle osmose entre l'écriture d'un Klaus (en italique) et la prose de Patrick, quasi une même plume pour les mêmes combats à près d'un siècle d'intervalles.

Hugues
groupe Commune de Paris

PATRICK SCHINDLER
Klaus Mann ou le vain Icare
L'Harmattan, Paris 2021
en vente à Publico

Rencontre de deux anarchistes : Makhno et Durruti

Enfin, la suite en BD (voir la 1ère partie dans le ML d'été n° 2019) de la mémorable rencontre entre ces deux anarchistes, l'un ukrainien Nestor Makhno, l'autre espagnol Buenaventura Durruti, qui lutteront chacun à leur manière contre les injustices sociales tout au long de leur vie tumultueuse et mouvementée.

Une discussion sera engagée le 15 juillet 1927 à Vincennes dans l'appartement de Nestor et de Galina sa compagne, entourés de leurs proches. Les personnages sont présentés dès la première planche dans un médaillon avec leur portrait respectif et une légende précisant leur nom et leur rôle militant. Makhno dit *Batko,* le guide, le père, se remémore cette Ukraine en septembre 1918, régie par un gouvernement fantoche et soutenue par les troupes austro-allemandes qui ruinaient le pays et le quitteront en novembre 1919. L'Ukraine pourra de nouveau collectiviser sa terre et fonder des communes libres. *La Makhnovtchina*, littéralement l'*Empire de Makhno*, est le nom que les détracteurs, surtout Trotski, donnèrent sarcastiquement au mouvement anarchiste de Gouliaï-Polié.

Les échanges se poursuivent, ce sera au tour de Buenaventura suivi de Francisco Ascaso d'expliquer leur périple en Amérique du Sud et à Cuba en 1923. Auprès des travailleurs du port de La Havane, leurs discours trouveront un écho plus large. Dans une plantation de canne à sucre, ils appliqueront la justice des *errants*, pour défendre la cause de trois ouvriers assassinés, en réglant son compte au propriétaire, non par vengeance, mais pour une justice sociale avec l'accord des autres travailleurs.

Une fois de plus, le duo de choc, « père, fils » Bruno et Corentin, nous fait voyager avec brio et talent, l'un dans le domaine du dessin, l'autre dans celui de la couleur, vers des contrées lointaines, là où des hommes et des femmes étaient épri.se.s de liberté, de rêve égalitaire et de société idéale.

Un magnifique portrait de Makhno en 1927 dans les tons bistres, terre d'ombre brûlée, terre de Sienne naturelle en fin d'album, accompagné de quelques photos : Makhno en tête, Durruti, Ascaso, Berthe Faber, Mimie Morin, Galina Kouzmenko, Louis Lecoin.

Tous se quitteront pour repartir vers de fabuleuses aventures. Viva l'Anarchie !

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

BRUNO LOTH
Viva l'Anarchie ! 2e partie
Éditions La Boîte à Bulles, 20 €

Vous les chats de la lune
Vous les piafs du soleil
Gens de poils gens de plumes

Y'a du neuf sous le ciel*

Roger Riffard est un jeune cheminot qui vient de publier chez Julliard un ouvrage plein de sève : La grande descente. La critique a unanimement salué la qualité de ce jeune auteur. Nous sommes heureux de lui ouvrir nos colonnes.

Maurice Joyeux.

Chapô de l'article « Criminels de guerre » de Roger Riffard, *Le Monde Libertaire* n° 5, février 1955.

66 ans plus tard, une jeune maison d'édition Bouclard (librairie en argot), proche de Nantes, sort Roger Riffard de l'oubli en rééditant *La grande descente* ainsi que *Les jardiniers du bitume*, soit les deux uniques romans du cheminot anar, chansonnier, grand acteur des petits rôles au cinéma, comédien de théâtre...

La grande descente

Drôle de titre... Le lecteur, s'il n'est pas « du milieu », attendra un peu avant d'en comprendre le sens. Car l'auteur lui distillera les informations au goutte à goutte. Comme l'eau glacée sur le sucre avant d'aller se marier avec l'absinthe. Au début, sandwich aux poulets, comprenez « *Je marche entre deux sergents de ville* ». On apprend qu'un rouquin a pris le train mais de la plus mortelle façon. Roman policier ? Non. Le narrateur va alors nous faire partager son présent englué dans la marmite judiciaire « *Je suis également une araignée enfermée dans sa propre toile* » en ouvrant grand les portes des souvenirs. Et si le Marcel marchait essentiellement à l'odeur des madeleines, notre homme, lui, jongle avec tous les sens.

Roger Riffard multiplie les images, provoque le lecteur en lui offrant des tableaux minutieux.

il nous offre à visualiser : « *Ces balanciers de plomb, que j'aperçois et qui passent alternativement sous moi, ce sont mes jambes* »; nous entraîne au cœur des forêts sentant bon les champignons, le petit gibier. On s'attendrait presque à croiser le Lili de Marcel Pagnol qui viendrait disputer les collets avec le Vieux. Le Vieux, Il aura son rôle dans l'intrigue. Mais au bon moment. Pour l'instant, laissons le narrateur se rappeler le jour où « *l'air avait un goût d'aventure mêlé à des odeurs de frites* », et puis ce jour où « *le bois malade se déshabillait pour entrer dans le lit de l'hiver* ». Roger Riffard n'écrit pas, il peint l'histoire à raconter, posant des personnages comme La Montagne qui « *s'élevait à un mètre quatre-vingt-quinze d'altitude* », l'avocat comparé à un lapin « *il broute et cabriole dans une végétation de mots* ». Mais surtout il y a le Vieux qui... et Irène « *belle malgré sa mine boudeuse* » qui... « *plus rien ne va être bien* ».

Un livre noir plein de couleurs, d'odeurs et de goûts. Livre à succuler...

Les jardiniers du bitume

Autant *La grande descente* aurait pu être sous-titré *Les soliloques du prisonnier* autant Roger Riffard nous offre cette fois une histoire « peuplée » : immeuble où chaque étage vit, du voyeur nourri de faits d'hiver au musicien tout en haut en passant par ce môme sans prénom que la coqueluche a embrassé sur la bouche et puis Alexis que l'on suivra dès la première page. Sortons de l'immeuble où règne « *une odeur de moisissure mêlée à des relents de médicaments* » pour rentrer dans le quartier avec ses personnages comme des balises tant on les retrouve régulièrement. À commencer par cet homme au grand chapeau, pittoresque, révolté. Tournant autour de l'église telle une pauvre Esmeralda, la danseuse - « *Il est des fois où la vieille qui danse mène un tapage du diable dans votre tête.* » - qui fait la manche. Naufragé dans ce petit périmètre urbain, Le chien perdu « *le chien est notre frère inférieur, par conséquent, il a droit à un sucre.* ». Et puis comme un îlot pour les naufragés, y a le café du coin, limite sordide, où se retrouvent tous les protagonistes sous l'œil de Mamert et de sa femme l'*Ugénie* toujours affublée de son prénom en italiques. Pour quelle raison ? Ne cherchez pas Amélie Poulain et son quartier quasi idyllique, Roger Riffard nous dépeint des rues sales et humides, des gens qu'un ex aurait qualifiés de « sans dents » et qui savent que, pour eux, « *pour compter vivre un jour, faut d'abord se tuer au boulot.* »

Mais Alexis a un plan, un projet : fuir la ville où « *dans leurs baraques sans soleil, les types mijotent des sales trucs* ». Fuir ce petit chef dont « [la] *tête rappelle ce que le commun des citoyens abrite d'ordinaire dans un pantalon.* »

Alexis a un plan, des livres... La réalité aura vite fait de le rattraper.

À lire un livre sombre plein de tendresse et de poésie. À lire jusqu'à la phrase ultime pour espérer un peu de lumière.

Merci aux Éditions Bouclard d'avoir fait réapparaître Roger Riffard sur les écrans radar.

Bernard P.
Groupe d'Aubenas

* *Les chats de la lune*.
Paroles et musique Roger Riffard

ROGER RIFFARD
La grande descente
(texte original 1954)
Les jardiniers du bitume
(texte original 1956)
Bouclard Éditions.
Collection Récidive 2021

Ce n'est pas « Le baiser de Rodin »

Le 3 mai 1924, en première page de l'*Humanité*, on pouvait apercevoir une photographie du plus extraordinaire monument, non pas aux morts, mais aux vivants, de l'après-guerre : **Réconciliation**. Sous-titre : Tu ne tueras plus !

Il s'agissait d'une femme assise, vêtue d'un long drapé, portant sur ses genoux deux soldats nus mais casqués, l'un français, l'autre allemand, enlacés comme un couple d'amoureux en un baiser de cinéma.

Son auteur : Émile Derré. Auteur, également, d'un buste d'Élisée Reclus, d'un monument à Louise Michel, à Charles Fourier, du *chapiteau des baisers* (entre Louise Michel et Blanqui), de bustes d'Émile Zola, Francisco Ferrer, Lamennais… Un sculpteur engagé, donc.

Novembre 1924, l'exposition de *Réconciliation* au Grand Palais, suscita un tollé « monumental ». Non parce qu'un soldat français et un soldat allemand, nus, se roulaient une pelle, mais parce que cette œuvre était intitulée *Réconciliation. Tu ne tueras plus* ! Juste après la « der des der », celle, contre le pacifisme, perdurait.

Ce livre nous conte l'histoire d'Émile Derré qui, après avoir été mis au pinacle, fut black-listé dès que ses œuvres affichèrent une opinion pacifiste et révolutionnaire. Des photos, rarissimes, de ses bustes et sculptures illustrent ce livre, incroyable à plus d'un titre. Retenez le nom de l'auteur, Thierry Guilabert, archéologue émérite des oubliés de l'histoire révolutionnaire (Meslier, Caracremada, Jean Vigo, Babeuf…) et des livres qu'il leur a consacrés (tous publiés aux Éditions libertaires). Il y a du Champollion en lui.

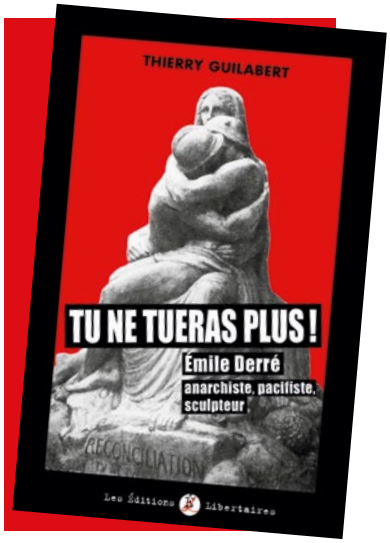
Ce livre, coédité par les Éditions libertaires, la Libre Pensée, l'Union pacifiste de France et la Fédération nationale laïque des monuments pacifistes, républicains et anticléricaux, renoue avec « l'Union sacrée » entre toutes les tendances du mouvement ouvrier qui fut « l'âme » de la 1ére Internationale de Marx et Bakounine.

Pas un homme, pas un sou, pas une heure de travail, pour la guerre !

Et, comme on disait dans ma jeunesse : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat ! »

Jean-Marc Raynaud

Librairie Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris
Librairie Libre Pensée, 10/12 rue des fossés St Jacques, 75005 Paris
UPF, BP 40196, Paris cedex 13
Les Éditions libertaires, 35 allée de l'Angle, Chaucre, 17190 St Georges d'Oléron
Au prix de 12 € + 2 € (participation au port), soit 14 €



THIERRY GUILABERT
Tu ne tueras plus !
Émile Derré, anarchiste, pacifiste, sculpteur
Les Éditions libertaires, 2021

Un pavé dans la onfusion

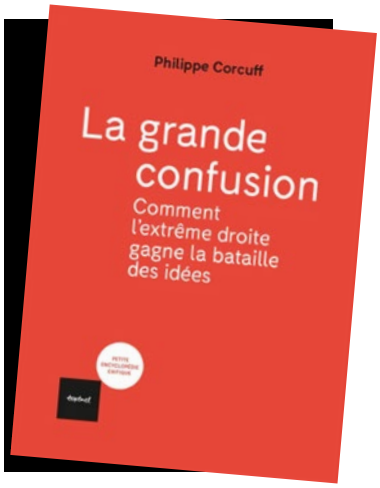
C'est une somme que nous propose Philippe Corcuff avec son livre *La grande confusion*. Le sous-titre « *Comment l'extrême droite gagne la bataille des idées* » confronte les idées à ceux qui les véhiculent au travers des tendances identitaristes, confusionnistes et ultraconservatrices. Les repères politiques jusque-là stabilisés par le clivage gauche/droite et les passerelles discursives entre extrême droite, droite, gauche modérée et gauche radicale sont aujourd'hui déstabilisés par l'extension des postures et des thèmes venant de l'extrême droite. Ph. Corcuff appelle à une gauche d'émancipation où, plutôt que d'utiliser des mots comme nation ou identité dont l'extrême droite s'est emparée, il vaudrait mieux, à l'instar de Roger Martelli, ancien dirigeant communiste qu'il cite, affirmer que *« le nationalisme de l'extrême droite ne se discute pas : il se combat ».*

Ph. Corcuff dénonce *« la mise en spectacle de l'information sous la dépendance des chaînes d'information en continu ainsi que d'Internet et des réseaux sociaux »*. Les risques « post-fascistes » existent par l'appropriation rhétorique d'idiomes et de thèmes républicains (tels « République », « souveraineté nationale », « laïcité ») alors que les fascismes historiques étaient largement antirépublicains.

« Les appuis émancipateurs de la critique sociale, souvent mis en avant à gauche dans l'histoire moderne tendent, parallèlement, à s'estomper. » La mouvance ultraconservatrice, comme par exemple la Manif pour tous, agrège les propos homophobes et sexistes dans la défense d'un ordre sexué prétendument naturel. *« Un essentialisme patriarcal et hétérosexuel alimente ainsi cette forme d'identitarisme. »* Le couple critique sociale-émancipation qui historiquement permettait l'analyse des oppression, domination, inégalité, discrimination comme espace de la notion d'émancipation se trouve fragilisé par les discours d'Éric Zemmour, ou d'Alain Soral du côté de l'extrême droite, et de Michel Onfray, ou Christophe Guilluy pour la gauche. Par exemple, l'antiracisme peut être stigmatisé comme « politiquement correct » et une certaine xénophobie qui ne dit pas explicitement son nom prendre alors implicitement des allures « rebelles ».

« Le peuple » fantasmé par les ultraconservateurs n'a rien à voir avec « le peuple » multiculturel *« en marche vers l'émancipation individuelle et collective, ouvert sur le Monde, porté par les idéaux historiques de la gauche ».*

Alain Eludut
Groupe Pierre Besnard



PHILIPPE CORCUFF
La grande confusion
Textuel,2020
en vente à la librairie Publico

Et c'était bien…

Vous connaissez Bénestroff ? Moi pas. C'est là-bas au nord-est, presque adossé à la ligne bleue des Vosges, à proximité de Sarreguemines, sur ces terres d'invasions, autant dire nulle part ou peut-être au bout du monde quand on vit aux Forges de l'Est.

À Bénestroff, on arrive en train, mais c'est un train qui traverse les océans, car Bénestroff est une île, l'île des interminables étés de notre enfance, l'île de la vie lente. « Cinq cent cinquante-sept habitants, sans compter les vaches, les poules et les lapins. »

À Bénestroff, il y a le « Piter » 12 ans, et l'Auguste et la Nini ses grands-parents, et dans le logement du dessous, Emma, Emma de l'assistance, 13 ans, et ce sont les premiers élans du cœur et du corps. « *Les langues ne servent pas qu'à causer* ».

Dans ce monde rural où l'on allait aux mirabelles, où la sieste était sacrée, où l'on n'avait ni smartphones ni ordinateurs, c'est le temps de l'éternel passage entre l'enfance et l'adolescence, des illusions et des désillusions, de ce cap vers lequel on pourra enfin voyager « *les yeux fermés* ».

L'amour à Bénestroff, le récit d'André Faber que publie les Éditions Libertaires, s'inscrit dans la tradition des romans d'initiation. C'est une histoire simple, tendre et surtout merveilleusement écrite. C'est un texte inhabituel pour cet éditeur, ici ni politique ni histoire de l'anarchisme, seulement en le dévorant d'un trait, ce sentiment de bonheur qui vous envahit et qui vaut bien d'oublier un moment toutes les colères du quotidien.

Lisant André Faber, on replonge dans sa propre histoire, sa propre enfance. On a tous des îles, des maisons abandonnées au milieu des champs, des mares à grenouilles et des premières amours, mais il faut tout le talent d'André Faber pour donner une telle force évocatrice à ses souvenirs et ses souvenirs sont nos souvenirs car pour reprendre le titre d'un livre du grand écrivain portugais Miguel Torga : *L'Universel, c'est le local moins les murs*.

Thierry Guilabert

ANDRÉ FABER
L'amour à Bénestroff
Éditions Libertaires,
140 pages, 13 €
En vente à la librairie Publico

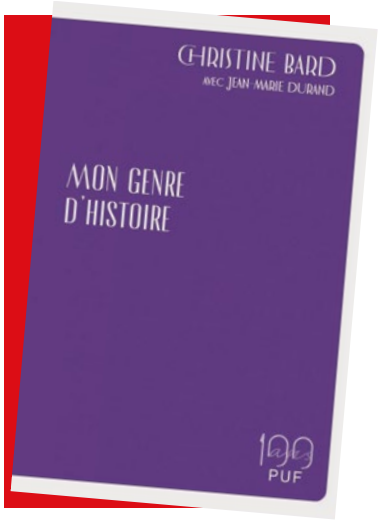
Du côté des femmes, leur histoire

Christine Bard était invitée dans l'émission *Femmes libres*, le 7 avril 2021, pour présenter *Mon genre d'histoire* : par ce livre, une façon de revisiter sa carrière et de répondre sur le plan féministe aux 100 ans des Presses universitaires de France (PUF). Ce centenaire ouvre la possibilité à chaque auteur sélectionné, et chaque autrice, de « *défendre quelques idées ancrées dans une expérience intime, sociale et politique, susceptibles de nous inspirer dans nos propres choix de vie incertains* ».

Christine Bard a de quoi nous inspirer. Originaire du Nord, elle étudie l'histoire à l'Université de Lille 3 puis prépare sa thèse, sous la direction de Michelle Perrot, à l'Université de Paris 7. Cette thèse, relative à l'histoire des féminismes en France entre 1914 et 1940, est publiée sous le titre *Les Filles de Marianne*, chez Fayard (1995). Aujourd'hui, professeure à l'Université d'Angers, elle consacre ses recherches à l'histoire des femmes et du genre : histoire des féminismes, histoire de l'antiféminisme, histoire des sexualités, histoire du genre en politique, histoire des significations du vêtement, en particulier l'histoire et l'actualité du pantalon et de la jupe comme marqueurs de genre et enjeux politiques ; enjeux historiographiques, mémoriels et archivistiques de l'histoire des femmes et du genre. Depuis 2004, les thèses qu'elle dirige portent sur un large spectre de l'histoire des femmes au XX^{e} siècle : féminisme, jeunesse, sport, travail, médias, politique, sexualité vénale, vêtement, art, corps politique, folie. Elle crée en 2000, l'association *Archives du féminisme* : archives des associations et militantes féministes, animation du musée virtuel *Muséa*, et du *Centre des archives du féminisme* à la bibliothèque universitaire de Belle Beille à Angers. S'y retrouve le fonds radiophonique de Nelly Trumel, créatrice de *Femmes libres*.

À partir des féminismes qu'elle explore, dans chaque vague successive, elle permet de mieux comprendre les enjeux des diverses formes militantes. Le *Dictionnaire des féminismes en France* (1997) est impressionnant ! « *Du côté des femmes et du genre, la recherche est dynamique, en interaction avec un féminisme qui l'est aussi.* » L'histoire des femmes, *herstory*, s'écrit à plusieurs voix et sur plusieurs modes, de la BD, à l'Université, en passant par des blogs, le théâtre, la musique, la radio… et dans l'action !

Hélène Hernandez
Emission Femmes libres sur Radio libertaire 89.4 http://emission-femmeslibres.blogspot.com



CHRISTINE BARD
Mon genre d'histoire
PUF, 2021

ANNUAIRE DES GROUPES ET LIAISONS DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Si un groupe n'a pas d'adresse postale, merci d'écrire à la Librairie Publico/RI FA, 145 rue Amelot, 75011 Paris

les mails @federation-anarchiste.org ont été abrégés en @fede...

00 NOMADE
Groupe La Roulotte Noire
groupe-nomade@fede...

02 AISNE
Groupe Kropotkine
c/o Athénée libertaire
8 rue Fouquerolles
02000 Merlieux
kropotkine02@riseup.net

• Athénée Libertaire
& Bibliothèque Sociale
« Le Loup Noir »
8, rue Fouquerolles
02000 Merlieux
permanence : 1er, 3e et 5e jeudis du mois de 18 h à 21 h

• Athénée Libertaire
& Bibliothèque Sociale
« L'Étoile Noire »
5, rue Saint-Jean – 02000 Laon
permanence : du lundi au samedi de 10 h à 17 h.
(fermeture avancée provisoirement en raison du contexte sanitaire)

03 ALLIER
Liaison Étoile Noire
etoile-noire@fede...
https://liaisonetoilenoire.home.blog/

04 ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE
Liaison Metchnikoff
metchnikoff@fede...

07 ARDÈCHE
Groupe d'Aubenas.
fa-groupe-daubenas@wanadoo.fr

Liaison Bookchin Nord Ardèche
bookchin@fede...

09 ARIÈGE
Liaison Ariège
ariege@fede...

12 AVEYRON
Liaison Sud-Aveyron
sud-aveyron@fede...

13 BOUCHES-DU-RHÔNE
Groupe Germinal
groupe-germinal@riseup.net
www.groupegerminal.lautre.net

Liaison La Ciotat
la-ciotat@fede...

14 CALVADOS
Groupe Germaine Berton
groupesanguinfa14@laposte.net
https://m.facebook.com/facalvados/
https://facaen.wordpress.com

16 CHARENTE
Liaison Charente
charente@fede...

17 CHARENTE-MARITIME
Groupe « Nous Autres »
35 allée de l'Angle, Chaucre
17190 Saint-Georges-d'Oléron
nous-autres@fede...

20 CORSE
Liaison Corsica
corse@fede...

21 CÔTE-D'OR
Groupe « La Mistoufle »
Maison des Associations
Les Voix sans Maître Boîte BB8
2, rue des Corroyeurs,
21068 Dijon Cedex
lamistoufle@fede...

22 CÔTES-D'ARMOR
Liaison Jean Souvenance
souvenance@no-log.org

23 CREUSE
Liaison Granite
http://anarsdugranite23.eklablog.com

24 DORDOGNE
Groupe Emma Goldman Périgueux
perigueux@fede...
http://fa-perigueux.blogspot.fr

25 DOUBS
Groupe Proudhon
c/o CESL BP 121
25014 Besançon cedex
• Librairie l'Autodidacte
5 rue Marulaz,
25000 Besançon
ouverte du mercredi au samedi de 15 h 00 à 19 h 00
groupe-proudhon@fede...

26 DRÔME
Groupe « la rue râle »
la-rue-rale@riseup.net

28 EURE-ET-LOIR
Groupe Le Raffût
fa.chartres@free.fr

29 FINISTÈRE
Groupe Le Ferment
leferment@fede...

Liaison May Piqueray
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris

30 GARD
Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com

31 HAUTE-GARONNE
Groupe Libertad de Toulouse
Le chat noir
33 rue Puget
31000 Toulouse
libertad@fede...
http://libertad-fa.org

32 GERS
Liaison Anartiste 32
anartiste32@fede...

Liaison Henri Bouyé
henri-bouye@fede...

33 GIRONDE
Cercle Barrué
http://cerclelibertairejb.wordpress.com
www.facebook.com/cljb33
cerclelibertairejb33@riseup.net

Groupe Nathalie Le Mel
nathalie-le-mel@fede...

Liaison Saint-Médard-en-Jalles
liaison-st-medard-en-jalles@fede...

34 HERAULT
Groupe Montpellier-Hérault
montpellier@fede...

35 ILLE-ET-VILAINE
Groupe La Sociale.
c/o local « La Commune »,
17 rue de Châteaudun
35000 rennes
contact@falasociale.org

Liaison Lacinapse
liaison-lacinapse@fede...

Liaison Redon
redon@fede...

37 INDRE-ET-LOIRE
Liaison Libertalia
libertalia@fede...

38 ISÈRE
Groupe de Grenoble
fagrenoble@riseup.net

42 LOIRE
Groupe Makhno
Bourse du Travail Salle
15 bis Cours Victor Hugo
42028 Saint-Étienne cedex 1
groupe.makhno42@gmail.com

44 LOIRE-ATLANTIQUE
Liaison de Saint-Nazaire
saint-nazaire@fede...

Groupe Déjacque
dejacque@fede...

45 LOIRET
Groupe Gaston Couté
groupegastoncoute45@riseup.net

50 MANCHE
Groupe Manche
famanche@riseup.net
www.facebook.com/famanche

51 MARNE
Liaison Reims
reims@federation-anarchiste

54 MEURTHE-ET-MOSELLE
Groupe Emma Goldman de Nancy
emma-goldman@fede...

56 MORBIHAN
Groupe René Lochu
c/o Maison des associations
31, rue Guillaume Le Bartz
56000 Vannes
groupe.lochu@riseup.net

57 MOSELLE
Groupe de Metz
groupedemetz@fede...

Groupe Jacques Turbin Thionville
jacques-turbin@fede...

58 NIÈVRE
Liaison Pierre Malézieux
pierre.malezieux@fede...

59 NORD
Groupe ô Rage Noire
o.rage.noire@federation...

60 OISE
Liaison Beauvais
scalp60@free.fr

62 PAS-DE-CALAIS
Groupe Lucy Parsons in the Sky
bethune-arras@fede...

63 PUY-DE-DÔME
Groupe Spartacus
spartacus@fede...

Liaison Combrailles
liaison.Combrailles@fede...

66 PYRÉNÉES ORIENTALES
Groupe John Cage
vente du Monde libertaire
au 13 El Taller Treize
13 rue sainte-croix
66130 Ille-sur-Tet
john-cage@fede...

Liaison Pierre-Ruff
pierre.ruff.fa66@gmail.com

67 BAS-RHIN
Liaison Bas-Rhin
liaison-bas-rhin@fede...

Groupe de Strasbourg
groupe-strasbourg@fede...

68 HAUT-RHIN
Groupe du Haut Rhin.
groupe-haut-rhin@fede...

Liaison Colmar-Maria Nikiforova
colmar@fede...
(entre Colmar et Mulhouse)

69 RHÔNE
Groupe Graine d'anar
grainedanar@fede...
https://grainedanar.org

Liaison « Juste une étincelle noire »
letincelle-noire@riseup.net

70 HAUTE-SAÔNE
Liaison Haute-Saône
liaison.haute-saone@fede...

71 SAONE-ET-LOIRE
Liaison « La vache noire »
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris

73 SAVOIE
Groupe de Chambéry
federationanarchiste73
@protonmail.com

74 HAUTE-SAVOIE
Groupe Lamotte Farinet
lamotte-farinet@fa74.org

75 PARIS
Liaison William Morris
william-morris@fede...

Groupe Anartiste
anartiste@sfr.fr

Groupe Berneri Publico
Publico
145 rue Amelot
75011 Paris
jacques.de-la-haye@wanadoo.fr

Groupe Salvador Segui
groupesalvadorsegui
@gmail.com

Groupe Botul
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris
botul@fede...

Groupe « Commune de Paris »
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris
commune-de-paris@fede...

Groupe Louise Michel
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris
groupe-louise-michel@fede...

Groupe libertaire La Rue
Bibliothèque La Rue
10 rue Robert Planquette
75018 Paris
permanence tous les samedis
de 15 h 30 à 18 h 00
gllr@fede...

Groupe La Révolte
la-revolte@fede...

Groupe Pierre Besnard
vente du Monde libertaire
le dimanche
de 10 h 30 à 12 h 00
place des fêtes Paris XIXe
pierre-besnard@outlook.fr

Groupe Émile Armand
e.armand@fede...
emille.armand
@protonmail.com
https://eanl.org

76 SEINE-MARITIME
Groupe de Rouen
rouen@fede...

78 YVELINES
Groupe Gaston Leval
gaston-leval@fede...

80 SOMME
Groupe Georges Morel
amiens@fede...

81 TARN
Groupe les ELAFF
elaf@fede...

84 VAUCLUSE
Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com

85 VENDÉE
Groupe Henri Laborit
henri-laborit@fede...

86 VIENNE
Liaison Poitiers
poitiers@fede...

87 HAUTE-VIENNE
Groupe Armand Beaure
armand-beaure@fede...

92 HAUTS-DE-SEINE
Groupe Fresnes-Antony
fresnes-antony@fede...

93 SEINE-SAINT-DENIS
Groupe Henri Poulaille
c/o La Dionyversité
4 Place Paul Langevin
93200 SAINT-DENIS
groupe-henry-poulaille
@wanadoo.fr

94 VAL-DE-MARNE
Groupe Élisée Reclus
Publico
145 rue Amelot 75011 Paris
faivry@no-log.org

95 VAL-D'OISE
Groupe les Insurgé.e.s
liaison95@fede...

97 GUADELOUPE
Liaison Guadeloupe Caraïbes
liaison-guadeloupe-caraibes
@fede...

98 NOUVELLE CALEDONIE
Individuel Albert
nouvelle-caledonie@fede...

BELGIQUE
Groupe Ici et Maintenant
groupe-ici-et-maintenant
@fede...

SUISSE
Fédération Libertaire des Montagnes (FLM)
rue du Soleil
92300 La Chaux-de-Fonds
Suisse
flm@fede...

ANGLETERRE
Liaison Coventry
liaison-coventry@fede...

FEDERATION ANARCHISTE
S'ORGANISER ET LUTTER

Le site de la Fédération anarchiste
une mine d'informations sur ces groupes, sur leurs blogs, leurs sites, leurs librairies, leurs activités à la page suivante :
www.federation-anarchiste.org/?g=FA_Groupes

LE MONDE LIBERTAIRE

Le Monde libertaire
145, rue Amelot
75011 Paris

Direction de la publication :
Dominique Lestrat

Maquette mise en page
Philippe Camus
(ductus@me.com)

Prix de vente au n° : 4 €

Dépôt légal :
1er trimestre 1977

N°ISSN :
0026-9433

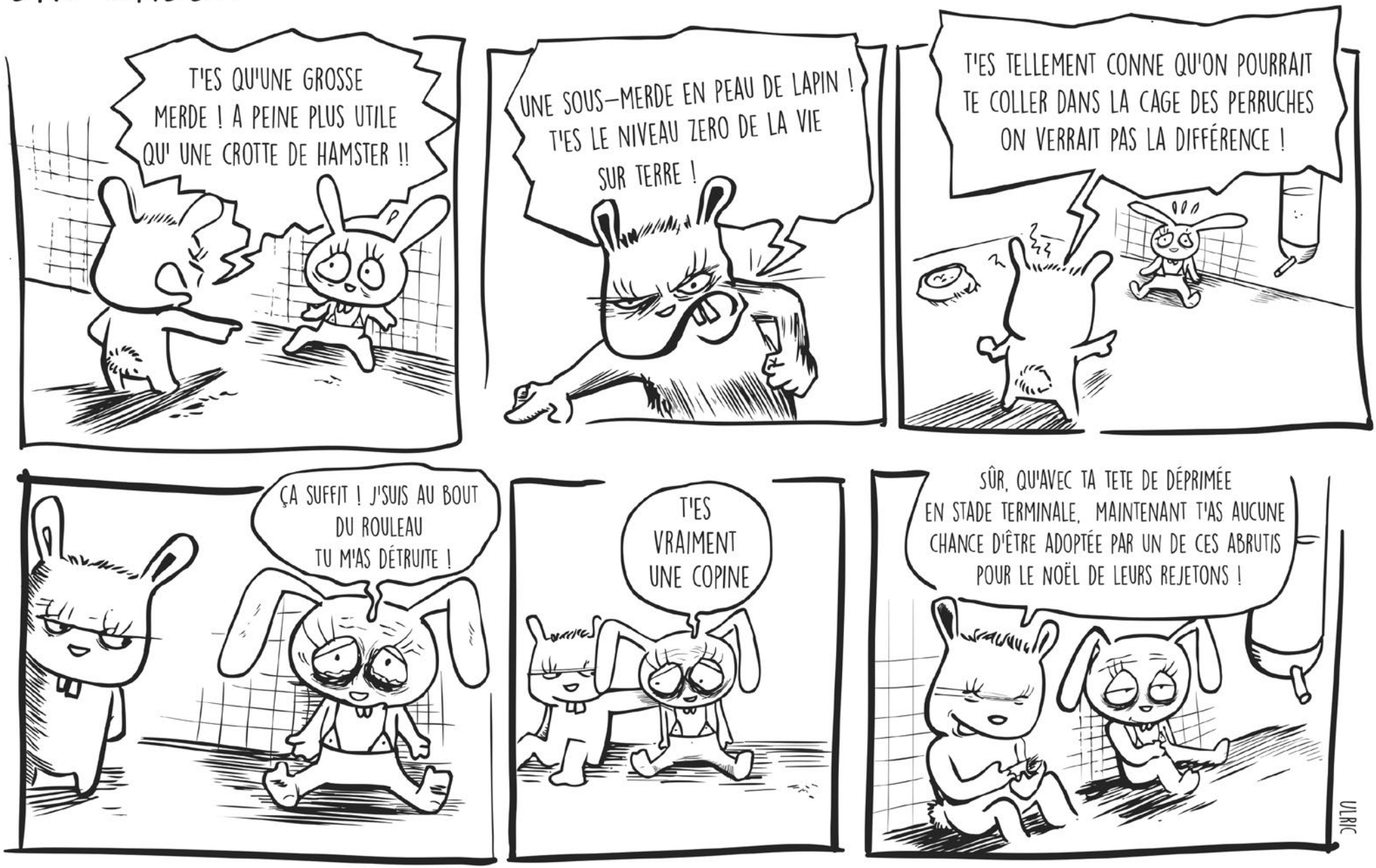
Commission paritaire :
0624D80740

Numéro d'imprimeur :
19070146

Impression
Corlet Imprimeur
ZI Rue Maximilien-Vox
Condé-sur-Noireau
14110 Condé-en-Normandie

PEFC 10-31-1510

BAD RABBIT



RETOUR AU SOMMAIRE

1871-2021

Commune partout

RETOUR AU SOMMAIRE